

Aurore disparaît

Amina Danton

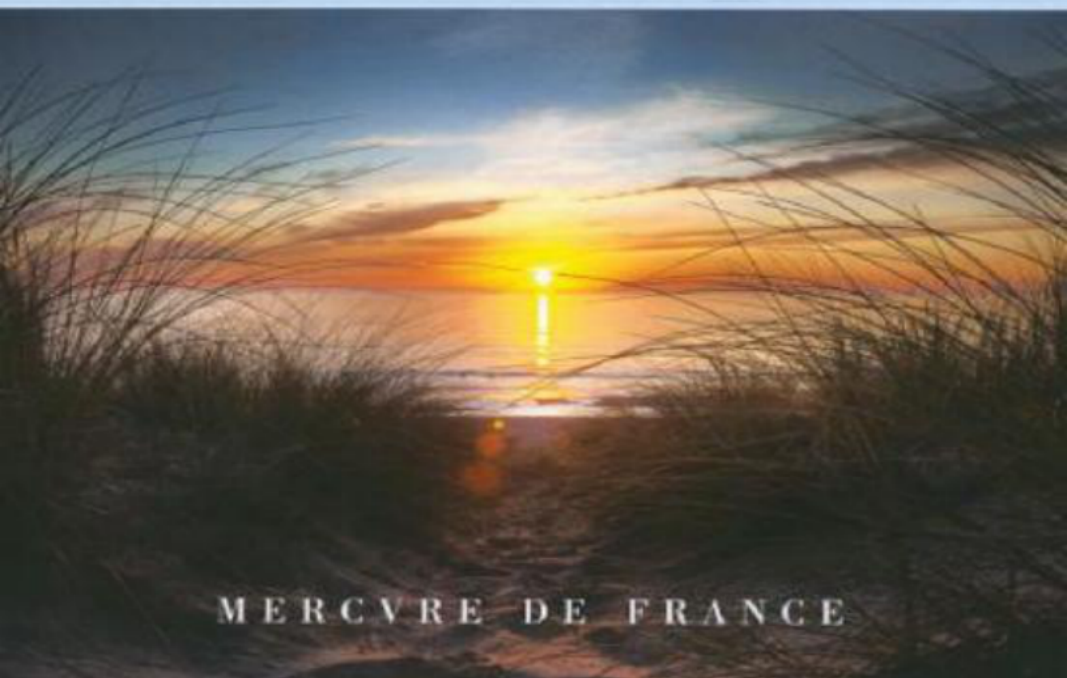
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Amina Danton

Aurore disparaît

roman

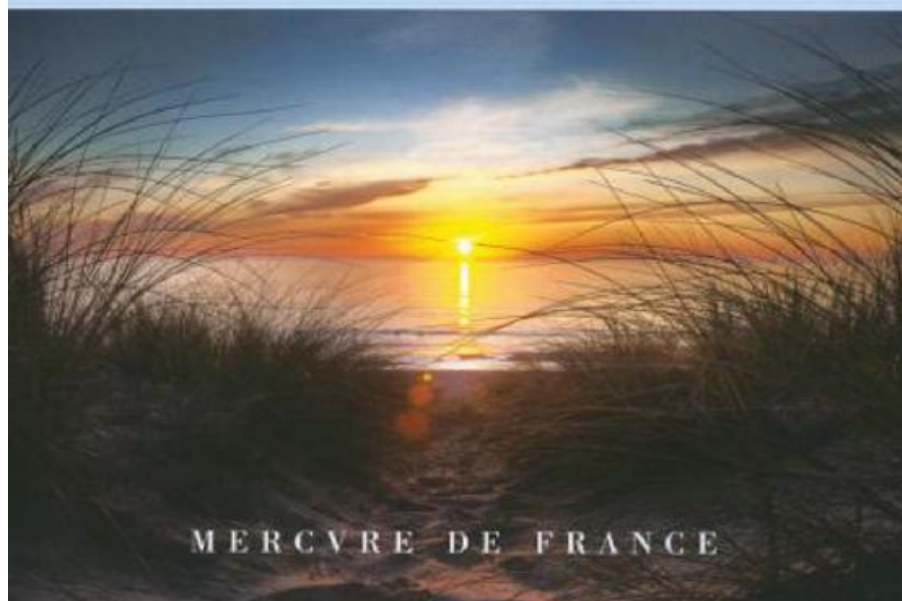


MERCVRE DE FRANCE

Amina Danton

Aurore disparaît

roman



MERCVRE DE FRANCE

Amina Danton

AURORE DISPARAÎT

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

L'auteur a bénéficié pour l'écriture de ce livre d'une résidence à la villa Marguerite Yourcenar en octobre et novembre 2011.

Peu d'hommes veulent croire que l'âme est infinie. Pourtant l'infini est
la première chose que l'on connaît naturellement. Les bornes et les
limites ne sont discernées qu'en second lieu.

THOMAS TRAHERNE,

Les Centuries

*Aux disparus,
Aziz et Fabrice*

I. La Villa

Ce matin encore, Aurore avait mal au dos, un point, au milieu de la colonne vertébrale. Elle marchait trop en arrière et, à force, une vertèbre commençait peut-être à se déboîter. Elle essaya de l'atteindre avec la main, sans y parvenir, et se pencha légèrement. Quand elle se tenait droite, elle avait l'impression de tomber en avant.

Elle vivait au bord de la mer, dans l'une de ces villas que rien ne semblait pouvoir déranger. Été comme hiver, elles offraient sagement leurs façades aux regards, confiantes dans l'espace qui les entourait.

La maison appartenait à Roland F., son mari, qui la tenait lui-même de ses parents. De maison de famille, elle était devenue une maison de vacances et l'était restée jusqu'à ce qu'Aurore décide de s'y installer à plein temps. Elle disait que peindre à Paris était difficile, qu'elle voulait vivre derrière des fenêtres qui donnaient sur la mer. Son mari n'avait pas vraiment cru à ce projet. Il avait délaissé ses attaches bordelaises bien avant de la rencontrer. Il avait pensé qu'Aurore reviendrait vite s'installer avec lui dans l'appartement de la rue Lhomond qu'il venait d'acheter. Mais elle avait tenu parole. Elle était mieux placée que lui maintenant pour donner une âme à La Villa. La Villa, c'était le nom de la maison.

Aurore aimait vivre dans ce quartier silencieux du Moulinet, aux allées sans histoires, où rien n'arrivait jamais. Rien ne filtrait des maisons cachées derrière les haies d'arbousiers et de lierre presque centenaires. Elle aimait sentir la présence de la mer. La maison donnait sur la mer. Directement sur la mer. Aurore songeait parfois à quitter La Villa pour s'installer dans un endroit plus petit, moins difficile à chauffer et à entretenir. Mais la vue lui manquerait. L'une de ses bizarreries était de ne pas vouloir employer de femme de ménage. Elle avait toujours été mal à l'aise avec le personnel de maison. Elle ne s'était jamais habituée à donner des ordres, ni à se faire servir. Elle préférait manger des sandwiches et laisser ses vitres sales quand elle se sentait vraiment trop fatiguée. Et, tant qu'elle avait encore des forces, s'occuper elle-même de l'entretien de la maison.

Voilà ce qu'elle répétait à son mari. « De toute façon, je ne reçois personne, tu sais bien. »

La maison était massive, solide, assise sur des hanches bien larges. Une maison basque, à deux étages, comme en dessinent les enfants dans leurs cahiers d'écolier. Aurore dormait en haut. La fenêtre de sa chambre disposait d'un balcon et ouvrait sur le large. En bas, une terrasse prolongeait la porte-fenêtre du salon, très spacieux, réchauffé par une immense cheminée. La cuisine était également au rez-de-chaussée, attenante au salon, à l'américaine, mais suffisamment grande pour que plusieurs personnes puissent y tenir autour d'une table. Côté jardin, l'ancienne bibliothèque et la salle à manger avaient fait place aujourd'hui à un bel atelier, Aurore ayant fait abattre les cloisons. Elle pouvait ainsi travailler en étant protégée à la fois de la mer et de la rue.

Le terrain de ce côté-ci de la propriété était tapissé d'aiguilles de pin, qui reluisaient certains jours d'été, sous les rayons du soleil, de façon si éclatante qu'on avait l'impression de fouler un miroir dont les éclats se mettaient à craquer sous les pieds, quand il faisait chaud et sec. La couleur du sol était indéfinissable dans cet endroit vaste comme une pelouse, où des pivouines, sous un chêne, donnaient des fleurs en juin, joufflues, pommées comme de grosses laitues, roses et rouges. C'était la seule couleur vive, qui attirait tous les regards.

Mais quand la pluie battait les vitres, interminablement, quand tout le jardin dégouttait d'eau et que même l'acidité des aiguilles de pin semblait se diluer dans le sol, la maison se noyait dans la longueur épuisante de l'hiver, et Aurore avec elle. Son cœur se mettait alors à gonfler, le ferment du chagrin dans la poitrine faisait son travail silencieux et lui abîmait le dos en l'obligeant à se tenir en arrière. La pluie installait un rideau qui faisait et défaisait les contours du passé, la succession du jour et de la nuit. Il fallait vivre avec les bottes, le ciré, et de grandes écharpes, vivre au rythme de cette humidité saturée de sel qui n'en finissait pas de tout ronger.

Face aux grandes toiles de l'atelier, à ces surfaces têtues, Aurore semblait vraiment petite quoique emmitouflée dans un énorme anorak qui lui donnait l'air d'une oursonne. Elle se mesurait à ces toiles avec le sentiment que la mer avait creusé en elle, jour après jour, vague après vague. Le bruit du ressac était aussi celui de son chagrin. Mais ce chagrin inlassable, près de se déchaîner, avait réussi à se suspendre à la solitude et à sécher au vent. Il avait fini par se diluer certains jours d'hiver dans la laitance blanche du soleil.

Côté mer, quelques pins avaient poussé en haut du talus qui descendait vers une petite plage, le vent avait ployé leurs troncs de telle façon qu'ils ressemblaient à ceux d'un cocotier, rasant le sol

avant de s'élancer et d'étendre trois ou quatre branches déplumées. Mais ils survivaient et étaient pour Aurore des silhouettes familières, des sentinelles, les dernières avant l'océan. Ensuite le talus en pente, enduit d'herbes hautes, rêches, bruissantes, durcies par le sel. Un escalier en bois, très raide, permettait d'accéder à la petite plage, que la marée haute submergeait chaque année davantage. On parlait beaucoup de l'engorgement du bassin, du rétrécissement du chenal, et de la mer qui avançait sur les terres. Les riches propriétaires avaient beau se défendre par des murs, la marée cognait de plus en plus fort et de plus en plus haut, et les tonnes de sable ramené du large à grands frais pour renflouer le littoral avant la haute saison, ces plages artificielles, ne tenaient pas. À terme, les villas du bord de mer étaient condamnées.

Ce matin encore, l'air était si transparent qu'il effaçait les distances. Le Cap-Ferret, en face, semblait tout proche par un effet de loupe si saisissant qu'Aurore se promettait de se renseigner un jour sur les raisons d'un tel mystère. Les bancs de sable et les parcs à huîtres étaient très visibles, très dessinés. Les marées étaient non seulement de plus en plus fortes, mais aussi déboussolées, l'ensablement était de plus en plus criant, entre le Cap-Ferret et la pointe de La Salie, le banc d'Arguin grossissait à vue d'œil, comme un gros cachalot émergeant progressivement des flots. On distinguait très bien, au large, le liseré blanc des vagues qui partait du Cap pour rejoindre La Salie. Il y avait deux silhouettes toutes petites, noires, isolées sur un banc de sable, en plein milieu du bassin.

La maison des voisins était devenue plus calme après leur divorce. Irène B. y vivait seule depuis le départ de son fils unique, Diego. Un garçon qui avait eu des problèmes à l'adolescence et qu'Aurore n'avait pas reconnu la dernière fois qu'elle l'avait croisé sur la plage. Il avait pris au moins trente kilos. Son bermuda lui remontait entre les cuisses, et son ventre s'échappait du tee-shirt. Il avait disparu à cette époque. Irène B. disait qu'il avait trouvé du travail à Mios, dans une écurie gérée par le fils de son ancienne femme de ménage. Elle avait de son côté le projet de faire de sa maison un centre de formation pour les adeptes de la « réflexologie évolutive ». Aurore avait reçu un dépliant dans sa boîte aux lettres vantant les mérites de cette méthode qui alliait la « cohérence cardiaque » et la « réharmonisation énergétique » à la « méditation de pleine conscience. »

La maison d'Irène B. ressemblait un peu à cette femme gracile, toujours en équilibre sur de hauts talons. Posée de travers sur un terrain très sableux, elle était construite en bois, avec plusieurs étages, des terrasses, des balcons, des alcôves, des recoins, et de larges baies

vitrées ouvertes comme de grands yeux clairs sur le large. Un petit cerf-volant avait été accroché à la grille, côté mer, et voletait tout seul les jours de grand vent.

Aurore avait été acceptée avec beaucoup de réticences par l'entourage de Roland, même après son mariage : on n'avait pas compris qu'elle fût si jeune, ni ce qu'elle pourrait apporter à un homme comme lui, en dehors, précisément, de sa jeunesse. On avait pensé à une passade. Roland avait la réputation d'un séducteur. On avait admis qu'elle était « très jolie », mais, plus sérieusement, qu'avait-elle à lui offrir ? Rien. Aucune situation, aucune relation, aucune fortune, aucune famille. Il l'avait quasiment trouvée dans le caniveau. Puis le mariage avait duré. Leur passion mutuelle fut admise et reconnue comme une sorte de caprice au long cours. On pardonnait tout à Roland. Il avait réussi dans la vie. Son métier l'avait rendu célèbre. Aurore avait vite compris qu'elle ne viendrait jamais à bout de la condescendance, du fiel, du mépris et ne fit pas beaucoup d'efforts pour se faire accepter. Elle avait appris très tôt à se protéger. Elle resta évasive. Joua à la gazelle souriante suspendue au bras de son grand homme. Elle en rajouta, même, au début. Elle avait l'habitude d'être seule, et pouvait le rester. Elle ne comptait pas sur la compréhension des autres pour exister. Au contraire, elle avait appris à se draper dans les malentendus qu'elle pouvait susciter. Roland s'était toujours opposé à cette attitude. Il n'encourageait pas non plus sa méfiance vis-à-vis des « riches ». Mais il n'avait jamais insisté pour l'intégrer de force parmi ses amis. Il avait même accepté sa solitude. « Si tu es heureuse ainsi », disait-il, en lui caressant les cheveux. Et puisqu'elle voulait peindre, « Mais ne bloque pas tout autour de toi pour cela », lui dit-il.

Roland était habitué à plaire. Il excitait les convoitises, et il était très secret. Mais aussi très entier dans ses décisions. Il avait choisi Aurore. Ils s'étaient mariés très vite après leur rencontre, alors qu'elle n'avait encore que dix-sept ans. Avec elle, il avait trouvé un jardin secret. Le reste n'avait pas d'importance et finissait toujours, disait-il, par s'arranger.

Aurore n'avait donc jamais eu besoin de travailler pour vivre, elle n'était pas obligée de vendre ses tableaux. Elle en tirait un sentiment de liberté, le vivait comme un luxe. Mais un travail artistique chez « les riches » (une expression qu'elle n'avait pas rayée de son vocabulaire malgré l'agacement qu'elle suscitait chez Roland) n'était compréhensible que s'il « rapportait ». Elle avait donc été mise de côté par la bonne société du Moulinet.

La vie avec Roland lui avait permis d'échapper à ce qu'elle voyait

comme une comédie sociale menée par des gens cloués par des ordres, des castes, des étiquettes, et des intrigues. Les intrigues étaient nombreuses au Moulinet. Les histoires d'héritage et d'indivision qui avaient mal tourné provoquaient des rancœurs et des querelles tenaces. Des vengeance. Aurore avait le sentiment d'avoir échappé à la guerre. D'un autre côté, la société avait une drôle de manière de traiter les artistes. Et les artistes eux-mêmes, ceux de sa génération, n'avaient pas été dupes : devenus plasticiens, hommes d'affaires, ils œuvraient en costume Armani, dans des ateliers-usines où travaillaient des légions d'assistants. Des gens souples, sortis des cadres du tableau, des installateurs, qui avaient indexé le prix des œuvres sur le marché de l'intelligence. L'air du temps était saturé d'idées volatiles, parfois délétères, qui, une fois « installées » dans des musées ou des châteaux, valaient de l'or.

La vie au Moulinet, la station balnéaire la plus proche de La Villa, était comme vitrifiée, aplanie par l'argent. L'architecture était stricte, tirée au cordeau, rien ne dépassait des haies taillées très sévèrement tout au long des avenues. Les rues, comme les habitants, avaient l'air bien élevées, tirées à quatre épingles. Aurore avait l'impression de tourner les pages de *Marie Claire décoration* et de se balader dans une pub pour les Range Cruiser et les Jaguar alignées le long des trottoirs.

Chez Quignard, le célèbre pâtissier, chacun aboyait pour passer commande et montrer du même coup qu'il avait les moyens d'acheter la boutique entière. Les bribes de conversation saisies au passage étaient toujours les mêmes : « Je refais au printemps le toit de la villa », « Les enfants reviennent de Courchevel ce week-end », « Je pars dans deux semaines à l'île Maurice », « Je suis au bar grillé depuis quinze jours », « Je vais me faire suivre à Paris pour les yeux avec le meilleur spécialiste... », « Mon voisin a été élu à l'Académie française. — Le mien a eu le prix Renaudot. — Le quoi ? ».

Le style vestimentaire se résumait à ceci : tee-shirt échancré, ventres plats pour les femmes, bronzage obligatoire, rouge à lèvres et rimmel. Pour le jeune homme, la nonchalance étudiée d'une chevelure coiffée sur le côté, avec la ceinture du pantalon à hauteur du pubis. Les chaussures bateau en cuir souple pour les hommes, les chemises à carreaux et le bermuda.

Les mamans disaient à leurs enfants sur le trottoir : « Fais attention, il y a des gens », « Tiens-toi droit », le mari à sa femme : « Pousse-toi, tu vois bien que tu gênes », « Fais ceci, pas cela ». Aurore croyait, petite, qu'être protestant voulait dire « protester » : mais il s'agissait surtout de se tenir à carreau.

Le week-end, pantalons de velours côtelé, chemises impeccablement repassées pour les hommes, robes cintrées, enserrant une taille fine, pieds nerveux dans des ballerines en cuir pour les femmes. Les glaces

ne devaient pas fondre au soleil, ni couler sur les doigts. Les enfants ne devaient pas courir, ni transpirer. Il ne fallait rien abîmer, rien compromettre. Un tour de manège mais pas deux, ou bien alors, « Oui, deux, parce que tu as bien travaillé à l'école ». « Ne dis pas cela », « Tiens-toi bien », « Dis bonjour à la dame », « Ferme la bouche quand tu manges ».

Rien ne s'improvise, tout se décide, et tout s'organise. Il faut obtenir quelque chose de tout, savoir se montrer, s'étaler aux terrasses des cafés ou des restaurants. Les gens riches, avec leurs clefs de voiture en poche, qu'ils dégainent d'une main vigoureuse, pour démarrer en trombe, ont des existences dont le scénario est construit comme dans les derniers films de Belmondo. La route est tracée à l'avance, sans aucun obstacle qui ne puisse être contourné d'un puissant coup de volant.

Un artiste plasticien qui s'emparerait de cette façon d'exister au Moulinet, à la fois raide et clinquante, voyante et rutilante, pourrait créer une performance géante. Les apéritifs trop brillants dans les verres, les chips dans les coupelles, la sole dans l'assiette, tellement chic. Les lunettes de soleil et les lèvres passées au gloss. Les pigeons qui attendent par terre, en roucoulant, chassés par les mouettes. Il faut que l'argent s'affiche, il faut qu'il brille. La vie prend un ton métallique.

Le calme de La Villa était d'autant plus nécessaire à Aurore. Son amour pour Roland, la solitude, le silence sans cesse remâché par la mer y formaient une sorte de sainte trinité, qui la protégeait de cet univers modulé par l'argent. Mais il permettait aussi de ménager du silence, du calme, de la paix. Peut-être parce que tout était très bien dessiné. Partout. Dans les moindres détails.

Roland ne s'était pas appesanti sur les critiques d'Aurore. Sur la façon d'être des habitants, leurs habitudes, l'importance donnée à l'argent : pourquoi s'encombrer de tels états d'âme, pourquoi ruminer ? « Dans le Sud, on parle fort, on en fait toujours un peu trop, disait-il. Si tu voyageais un peu. Va voir en Espagne ou au Maghreb... Et puis, tu sais, les gens travaillent. — Non, ils héritent. — Parfois », concédait-il. Lui travaillait beaucoup, tout le temps. Son enfance était loin. Et il n'avait plus guère le temps de venir au Moulinet. On disait à Aurore, au marché : « Vous lui ferez nos amitiés », « Comment va Roland ? », « Viendra-t-il cet été ? ». Elle lui transmettrait parfois des messages au téléphone, avec une gaieté un peu assassine.

« Camille D. te fait ses amitiés. — Ah oui ! Comment va-t-elle ? — Bien. Elle vient de s'offrir un portail coulissant, avec un système d'alarme dernier cri et a rapporté des potiches en terre cuite de Turquie, où elle fait pousser des oliviers. »

Roland riait au téléphone. Il riait toujours.

Il y avait eu de l'eau et de l'encre dans sa peinture, au début. Le silence qui la remplissait après ses premières nuits passées dans les bras de Roland lui donnait la force de tout oser. Beaucoup d'eau et beaucoup d'encre, il fallait que ça coule, que ce soit au bord de la dilution, de la dissolution, de l'effacement. Elle rendait les paysages quasiment illisibles et tremblants sur de grandes feuilles de papier déposées à ses pieds. L'encre de chine était le miroir du noir. Un noir solide et brillant comme celui de l'obsidienne mais qui permettait, quand il était dilué, de créer toutes les ombres qui traversaient Aurore, de plonger le tracé des maisons, des murs et celui des fenêtres dans la brume.

Elle revoyait le halo de lumière autour du dôme de l'église sur l'île de San Giorgio Maggione, à Venise, l'eau noire qui battait les pierres de la Dogana, les vaporettos qui l'éclaboussaient en virant tout près du quai pour aller au large. Elle avait vu un jour, dans un reportage à la télévision, un petit homme aux yeux bleus, au sourire acéré, en complet bleu marine, arpenter l'espace de ce même quai, en comptant ses pas. Il avait acheté l'endroit. De tels lieux pouvaient s'acheter. La Dogana allait devenir une fondation d'art contemporain, et une statue-totem en marquerait l'entrée.

Elle avait fait à Venise le serment de toujours l'aimer, et de toujours aimer, d'aimer pour toujours. Elle enfouit son chagrin sous sa peau, puis le répand comme un onguent sur ses muscles. Une question de nuages, de vent, de musique, de corolles autour des jambes. Devant la statue équestre du condottiere Bartolomeo Colleoni, le vent se lève et joue avec sa jupe, elle rit sur la photo qui est toujours là, sur une étagère, à La Villa, elle rit en essayant de cacher ses jambes. Elle a un fin bracelet en or autour du poignet. Elle raffole de cette liberté, une certitude tracée au rayon laser dans le cœur lui dit qu'elle y restera fidèle. Elle a besoin de s'attacher. Une autre photo : elle suit du regard les oiseaux qui s'envolent du toit de l'église de San Giovanni e Paolo, elle entend un sanglot, qui se confond avec le bruit des cloches. Après, elle a fait l'avion, avant de se jeter dans les bras de Roland, dont le parapluie tombe à terre.

Ils logeaient dans un hôtel qui donnait sur la Giudecca. Beaucoup de ciel. Du vent. La rumeur du canal entrainait dans leur chambre, Aurore était étendue sur le lit, les bras écartés, les jambes aussi, et elle recevait toute la ville, toute son étendue, qui s'étalait sur sa peau. Elle aime faire comme les chats, ne pas faire de bruit, ne rien défaire, passer *entre* (en l'occurrence : le lit et les fauteuils pour aller dans la salle de bains, où elle voit briller la couleur des serviettes de toilette depuis le matin, à travers la porte entrouverte), et elle se fait couler un bain moussant. Elle croit qu'elle ne restera pas. Que leur histoire

est trop belle. Elle lutte encore. Et puis elle fond dans la mousse. Elle roucoule. (Elle n'a pris que des douches, pendant des années, au foyer : rester droite pour ne pas attirer le rideau gluant sur les fesses, se mouiller, se savonner, se rincer, faire attention à ne pas glisser, sortir en frissonnant, laisser vite la place à quelqu'un d'autre.)

À Venise, l'eau du bain coulait, la mousse bourgeonnait, elle entendait Roland parler au téléphone, sa voix était calme, un peu chantante, si aimable et, surtout, si *posée*. Elle restait des heures dans l'eau. Puis Roland la portait sur le lit. La fenêtre était encore ouverte, le jour allait s'éteindre sur un dôme éloigné. À nouveau, la gorge se serre. Les larmes coulent. De petites billes, lourdes et tièdes. Roland travaillait sur la terrasse, encore sa voix au téléphone. Comment fait-il pour dégager tant de bonheur ? Pourquoi est-ce si doux, si doux d'être avec lui, au point de faire mal ?

Le plus difficile et le plus mystérieux pour Aurore, au début, fut la liberté que lui permettait Roland, de ne pas compter l'argent. Elle avait aussi peur de le perdre, à cause de ses voyages à l'étranger, de ses nombreuses absences. Elle restait seule dans l'appartement à l'attendre, à s'enrouler dans les lourdes tentures qui s'écroulaient sur la moquette, dans le salon. Quelquefois, elle perdait l'équilibre, comme une gymnaste de haut vol qui faisait un salto de trop sur son trampoline. Elle avait quitté son foyer de la porte d'Asnières, alors qu'elle était encore mineure, elle voulait aussi quitter le lycée, (ce qui lui avait valu une convocation chez Madame le Proviseur). Elle voulait aimer, elle voulait peindre mais, certains jours, elle se sentait rattrapée par la tristesse. Plus rien n'avait d'importance, tout se détachait d'elle.

L'ancienne Aurore la reprenait alors, murée dans le silence, trop seule et obtuse, les poings serrés, toujours aux aguets. Ce don qu'elle a peut-être encore aujourd'hui, que l'amour de Roland n'avait fait que suspendre peut-être, ce don de tourner le dos, de faire volte-face, sans une explication, quand elle était en proie au chagrin. Cette violence en elle qu'elle ne comprenait pas, toujours prête à s'abattre, à frapper.

Elle le veut. Elle marche pour exténuer en elle ce désir, et les rues sont longues, longues et promptes à former une corolle autour d'elle. Elle n'a que lui, comme jadis elle avait eu la présence de son père, et elle le voudrait jour et nuit, sans cesse. Quand il n'est pas là, elle lutte contre l'impression de disparaître. Elle ne sait plus faire la différence entre leurs deux existences. Elle se laisse envahir, pour le retenir en elle. Elle longe les rues. Elle s'exténue à marcher. Elle a si peur, soudain, de redevenir cet animal qu'il a ramassé dans la rue.

Elle lui dit, au téléphone, dans un souffle, qu'elle a besoin de lui.

Qu'il lui manque. Il dit « Oui, moi aussi ». Il dit « Pardonne-moi. Je vais revenir vite ». Il le dit d'une voix forte qu'elle écoute les yeux fermés. Elle a envie de le croire. Elle se suspend à lui. Elle peut lui dire. Il tient. Il répond. Elle lui dit aussi qu'elle a commencé à peindre. Dans l'appartement où elle l'attend, place de Wagram, au numéro 4, elle fait ses premiers dessins, au fusain et à l'encre, dans une chambre qu'elle a choisie parce qu'elle donne sur les platanes du boulevard Pereire. C'est une chambre où personne ne peut entrer, son territoire, le premier où elle est royalement seule, où elle nage comme dans un océan. Elle va passer des heures dans une boutique de couleurs de la rue Jouffroy, elle a envie d'essayer tous les pastels, les fusains, elle regarde les pigments, les tubes de couleurs, les différentes épaisseurs de papier, elle palpe, elle respire, elle touche avec son corps de rêve, le corps qui pense à lui.

Elle peint, seule dans la chambre, le Grand Canal qui va finir dans la lagune, les vaporettos sont de simples virgules posées sur l'eau. Elle découvre. Elle pense à lui comme elle pense à son père, avec une douceur qu'elle doit apprendre à sauver du désespoir. Cette douceur qui pourrait l'étrangler, mais qui s'absorbe dans le travail et les caresses. Faire couler les encres, et l'eau, diluer, effacer le fusain, faire entrer l'eau dans les pierres. Elle pleure, elle rit, elle renifle, la morve et les larmes se mélangent à l'eau, elle étouffe ses sanglots, la chambre devient un espace défendu. Même Maria, la femme de ménage, n'a pas le droit d'y pénétrer. Sentir que la main va beaucoup plus vite que le cerveau sur de grandes feuilles de papier étalées par terre, qu'elle peut piétiner, déchirer et réparer avec du scotch. La fragilité du papier la touche. Celle du pastel également. Elle pousse cette fragilité aussi loin que possible, ce qui lui permet de rencontrer une force presque invincible. La poudre du pastel sec éclate et glisse en même temps, libérant une couleur très vive. Le papier lui paraît incroyablement fraternel, complice, et très palpable, contrairement aux toiles, qu'elle voit alors comme des peaux mortes, clouées sur des châssis. Elle dessine à grands traits des murs, des fenêtres, des villes aux issues barrées, des morceaux décadrés de villes qui tanguaient sous des ciels lourds.

Peu à peu, elle s'apaisait. La peur qu'Aurore avait d'elle-même diminuait au fur et à mesure que la caresse du monde lui parvenait. Elle découvrit le boulevard Pereire comme on découvre la mer, un soir, au détour d'une falaise. La rumeur du vent dans les feuillages montait et descendait comme un grand bateau invisible. Les platanes bordaient le lit où elle dormait avec Roland.

Elle se demandait si l'argent comptait beaucoup pour son amant, comment c'était d'en avoir, qu'est-ce que cela faisait, la vie devenait-

elle magique ? Son appartement était vaste, comme l'étaient ceux de tous ses ex-condisciples du lycée Carnot où elle avait été envoyée par le foyer et acceptée en raison de l'excellence de ses résultats scolaires. Avec Roland, elle entrait encore un peu plus dans le cercle de l'autre monde.

Elle se sentait de plus en plus légère depuis qu'elle le connaissait, et plus forte. Elle retrouvait des contours. Quand ils allaient dîner au restaurant, elle se pendait à son bras, elle le respirait, le cri des mouettes et celui des corbeaux se mélangeait sur les quais de la Seine où les façades de l'île Saint-Louis ressemblaient aux falaises de Normandie, blanches, poreuses et crayeuses, accrochant la lumière. Le ciel était lavé par la pluie. Roland accompagnait le mouvement, très doucement. Il l'encourageait à trouver sa voie.

L'ex-femme de Roland, Sophie A., profite de l'absence de Roland, parti au Japon, pour faire des apparitions de plus en plus fréquentes dans l'appartement. Histoire, sous le prétexte de régler les derniers tracassés liés à leur divorce, de voir la nouvelle fiancée, la nouvelle « chérie », comme elle le glisse à l'oreille de la concierge, avec laquelle elle semble partager bien des secrets. Mais Aurore s'en fiche. Elle se sent invulnérable. Il s'agit pour Sophie, ce jour-là, de régler la vente d'un piano à queue. Elle traverse le salon sur de longues jambes gainées de collants opaques, un téléphone à la main. Elle parle toujours avec ténacité et précision, comme si elle était condamnée à réussir toute sa vie l'oral de l'agrégation.

C'était une femme qui avait les diplômes dans le sang et la religion des grandes écoles. Et elle venait d'apprendre avec colère qu'Aurore voulait renoncer à passer son bac. « Mais qu'est-ce qui vous arrive ? Commencer sa vie par un échec, c'est de la folie ! »

Elle ressemblait à une sorte de héron, tête haute, museau pointu, yeux fendus en amandes, semblant picorer de-ci, de-là, surtout quand elle butait sur un mot, ce qu'elle détestait par-dessus tout. Aurore, aplatie au fond du canapé, la trouvait bizarre, comme elle trouvait bizarres tous les gens qui avaient de l'assurance.

Elle avait monté les échelons et obtenu les promotions à toute vitesse. Sa carrière d'enseignante avait commencé par un collège en province, s'était poursuivie dans un lycée prestigieux à Paris (époque à laquelle elle s'était mariée avec Roland), elle venait d'obtenir un poste à l'École des hautes études en sciences sociales, et allait faire des séminaires à Harvard.

En regardant les premiers lavis d'Aurore, elle souligna une « pensée de l'eau très originale ». Un autre jour, elle l'invita dans un café de la

rue du Printemps pour parler « avenir ». La question de sa relation à Roland la préoccupait. « Vous ne le connaissez pas et vous êtes encore si jeune ! ». Aurore avait tenté de l'arrêter du regard. Mais cette grande femme pleine d'ambition ne s'était pas laissé démonter. Elle n'avait pas cru que cette histoire entre Aurore et son ex-mari puisse un jour devenir sérieuse. « Vous voilà déjà installée chez lui... » Elle regardait Aurore avec un drôle d'air, un mélange de perplexité et d'effarement. Elle allait livrer son point de vue brutalement, dit-elle soudain, pour tenter de la réveiller d'un rêve, que, selon elle, Roland offrait toujours sur un plateau, mais de manière trompeuse. Il existait un revers de la médaille à ces débuts merveilleux, un revers plutôt salé. Roland n'est pas un mythe, insistait-elle, il pouvait même se révéler « dangereux », « extrêmement problématique » (comme ces mots paraissaient étranges !). Non, décidément, elle ne le connaissait pas. « Les femmes... (Aurore crut à ce moment que Sophie n'allait jamais finir sa phrase)... les femmes qui peuplaient sa vie sont interchangeables...

— C'est-à-dire ? sursauta Aurore.

— C'est-à-dire qu'elles sont nombreuses et qu'elles restent secondaires, par rapport à son travail. Il ne vit profondément, vraiment, que pour son travail d'architecte. Vous verrez, Aurore, c'est un grand solitaire... Il ne compte que sur lui-même et il peut lui arriver d'être très dur. Si vous restez à ses côtés, il faudra trouver votre voie par et en vous-même. »

Et sans laisser à Aurore le temps de répondre, Sophie A. ajouta :

« Dans la vie, on vous demandera d'être solidement médiocre. Pas du tout d'être une muse d'exception. »

Aurore se disait que c'était l'envie qui faisait parler Sophie A. de cette façon. Elle voyait toute la colère, le ressentiment, qui irradiaient de ses mises en garde. Aurore ne pesait pas lourd, à vrai dire, elle pouvait même sembler insolente avec son grand amour porté comme une fleur à la boutonnière, mais c'était sa chance. Ce qui restait d'elle était cette silhouette longiligne, cette droiture un peu raide, avec les cheveux longs et un éclat dans le regard.

Peu avant la rencontre d'Aurore avec Roland, le conseil de classe du lycée Carnot avait parlé de « dépression » à son sujet, avec des circonstances précises : la mort du père alors qu'elle avait neuf ans, la vie en foyer, une sensibilité d'écorchée vive... « Il ne faut pas se laisser anéantir, Aurore, il y a une jouissance un peu perverse à se laisser écraser, à se sentir n'être plus rien... » Ce n'était pas avec ce genre de remarques que Sophie A. allait l'encourager. Mais cette femme était si belle, si ambitieuse, si élancée qu'Aurore ne pouvait s'empêcher de lui souhaiter bonne chance, et de continuer d'aborder les *Nocturnes* de Chopin au piano comme des marches militaires.

Aurore ne se laissait pas approcher. C'était devenu un réflexe. Elle maintenait une distance avec les autres. Elle souriait pour donner le change et elle écoutait en regardant souvent ses interlocuteurs droit dans les yeux, comme si, malgré tout, elle voulait établir le contact le plus direct, le plus profond.

Un homme très grand, en imperméable, s'arrêta devant la terrasse, les yeux dans le vague, un petit chien à ses pieds, et Sophie A., soudain, s'interrompit. Elle dit, ventre à terre, sans respirer : « C'est-le-plus-grand-écrivain-du-xx^e siècle... » Elle avait le souffle coupé, la voix rauque. Aurore le trouva très beau, et mélancolique, avec un corps trop grand pour lui. Il avait un visage buté et angélique. Il fronça les sourcils et les deux rides verticales qu'il avait au milieu du front se creusèrent. Sophie A. demanda ensuite machinalement à Aurore ce qu'elle était en train de lire : André Gide, *Les faux-monnayeurs*. Ce qu'elle voulait faire plus tard. Elle ne savait pas. « Méfiez-vous, dit-elle soudain, Roland estime que rien ne doit lui résister. Il voit la vie comme un self-service ». Aurore répliqua : « Mais pourquoi lui résisterait-on ? »

Roland l'appelle du Japon. Le soir, alors qu'elle est déjà couchée. Il lui parle de la pluie là-bas. Une pluie torrentielle. Il lui dit que c'est le bruit des pas de la marchande de quatre saisons, dans la rue, qui lui signale le retour du beau temps. Le chuintement de ses tout petits pas sur la chaussée. Il imite le bruit...

« Tu as vu Sophie aujourd'hui ? — Oui. Le piano a trouvé preneur, pour soixante-dix mille francs. Je l'ai accompagnée à son école. Le concierge avait l'air d'un corbeau. Blouse grise. Cheveux noirs, laqués, plaqués sur le crâne, avec une raie fine sur le côté. Comme Picasso quand il était jeune. Mais pas aussi beau. Je ne sais pas pourquoi je te dis ça... Peut-être parce que j'ai eu envie de le dessiner. »

Elle eut soudain l'image de Sophie A. traversant le jardin de l'école, comme une aigrette dans un marais salant, suivi par un corbeau qui battait des ailes.

Elle lui dit qu'elle l'aime. Le monde ne s'effondre pas.

Elle avait fini par comprendre que Roland revenait toujours, qu'elle pouvait le retrouver, toucher ses yeux, ses lèvres, et dessiner les contours de son visage avec les doigts, autant qu'elle le voulait. Elle comprit aussi qu'il pourrait moins lui manquer si elle cessait de se cramponner à lui, de l'attendre sans respirer.

Il était heureux au téléphone. Il l'encourageait, il avait hâte de voir son travail. Il viendrait passer le week-end avec elle. Elle lui dit que peindre, c'était le balcon où elle s'avançait pour respirer l'air du large

qui montait du boulevard Pereire comme un grand voilier. Elle voyait toujours Venise, et le rire de Roland, au bout du fil, lui rappelait le cri des mouettes, et ses larmes. Il lui parle de la maison du Moulinet pour la première fois. « On l'appelle La Villa, c'est son nom. La Villa est une maison qui donne sur la mer. – Je voudrais y aller », dit Aurore.

Aurore aimait toujours, après tant d'années, le moment de leurs retrouvailles. Au début, elle courait se jeter dans ses bras, et se collait à lui. À présent, c'est lui qui vient l'enlacer doucement, et lui poser un baiser sur le front. Parfois, même, quand il l'appelait : « Ma chérie », « Ma petite chérie », elle fermait les yeux un instant et souriait. Elle écoutait comme on met la tête sur un oreiller pour s'endormir. Elle avait rempli sa vie avec ces deux mots pleins d'affection.

Le voilà qui entre et qui sourit. Il rit de sa foi dans le silence, toute la maison dédiée au silence, peut-être est-il impressionné, mais il ne le montrera jamais, il sait qu'il y a l'atelier, et Venise, qui cogne aux vitres, et que les plages du bassin rencontrent celles de la lagune.

Il viendra à l'atelier après le dîner. Il met de la musique et l'invite à danser, en la forçant à sentir combien ses reins se sont raidis depuis la dernière fois. Il n'est jamais très agréable pour Aurore de réaliser que la raideur va toujours se nicher dans son dos, que la raideur continue d'œuvrer alors même qu'elle ne voudrait plus sentir ni l'heure ni la fatigue. Oui... Aurore a toujours été seule, même au comble de leur histoire. Il le sait bien. Curieusement, leur amour n'a jamais dérangé leur solitude, leur travail respectif. Ils ont été comme des traits d'union entre les deux. Ou plutôt, leur couple a formé un seul trait d'union, entre solitude et travail. À présent, seul l'hiver est long à vivre pour elle, qui reste enveloppée dans le même châle, vêtue du même jeans, avec son éternelle queue-de-cheval.

Roland lui dit qu'ils vont dîner dehors. « Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? », elle le lui dit aussitôt, ce n'est pas difficile : ils se rabattent toujours sur le restaurant d'Haïtza, dont le patron change à peu près tous les deux ans, pour le plaisir d'y aller à pied. Un plat, un dessert. Le vin est bon. Les vieux couples font les bons amis. Roland vit à Paris, rue Lhomond, à l'ombre du Panthéon, dans un nouvel appartement. Aurore l'a visité avec lui, en sachant qu'elle n'y vivrait pas, elle avait déjà pris de son côté la décision de s'installer à La Villa. Elle lui demande de ses nouvelles. « Ça va ». Il est toujours laconique dans ces cas-là. « Il faudrait que tu viennes. » Elle hoche la tête. « Oui. » Elle lui raconte un peu. Une galerie à Bordeaux avait accepté de la représenter, lui commandait quelques toiles et lui envoyait quelquefois un collectionneur. Elle pouvait se consacrer à ce qui la

hantait, un paysage rempli de lumière blanche, oui, elle rêvait d'une brume laiteuse, un peu phosphorescente, dans laquelle elle s'enfonçait, et qui la malaxait dans tous les sens, sans la toucher jamais. Elle faisait et refaisait le même tableau depuis quelque temps.

Roland, ce n'était pas fréquent, c'était même très rare, s'était permis une sorte de mise en garde légère contre une « manière de se défendre, une manière de refus » qui n'était pas nouvelle, mais qui risquait, il en avait peur, de se radicaliser à La Villa. Il ajouta que personne ne pouvait « s'approprier l'infini », que c'était « un acte orgueilleux » ; il avait choisi de lui faire confiance. Il savait que sa solitude était vaste, qu'elle en avait toujours eu besoin. « Oui », dit Aurore.

Elle sourit et lui tendit ses lèvres.

Roland inclina la tête.

Elle inspira et elle expira, au bout de l'expiration elle tomba dans son propre silence, et sentit son cœur battre. La lune était rousse, et les trois pins parasols d'Haïtza veillaient sur la petite plage nue et noire. Pourquoi lui avait-il parlé ainsi ? Elle laissa filer encore une remarque, et, en effet, que se passait-il quand elle agissait ainsi, quand tout glissait, quand elle se confiait au lointain ? Cherchait-elle vraiment à se l'approprier ? Il lui semblait que l'infini était tout proche, à la manière d'un ami, un ami indéfectible qu'on ne voit pas souvent mais qui est toujours là.

Elle repensa à la façon dont les hommes mangeaient dans la campagne où elle avait vécu, petite, avant la mort de son père. Ils faisaient chabrot. L'odeur du vin et la consistance du pain qui s'effilochoit dans le bouillon au fond de l'assiette lui donnaient mal au cœur. La soupe finie, les hommes retournaient leur assiette pour manger le fromage. Un morceau de fromage de la pointe du couteau, avec un petit carré de pain. Une gorgée de vin, un lapement de langue, pour faire passer, et ainsi de suite, jusqu'au dernier morceau. La serviette pressée sur la bouche, la chaise qui reculait, ils se levaient en silence et disparaissaient. Un cérémonial immuable, ancestral... qui lui avait donné la sensation que la vie était une suite de gestes, et de détails infinis.

Et puis il avait fermé les yeux, assis dans son fauteuil, près de la cheminée. Un vieux fauteuil défoncé, très ample, dont il flattait les bras de la main, comme on le fait pour les flancs d'un chien. Un fauteuil usé, qu'il fallait bourrer de coussins. Il n'avait pas touché au verre de cognac, il grognait un peu, il soupira et s'endormit les jambes allongées, bien parallèles, et son souffle s'épaissit un peu en sortant de la poitrine. Elle le regardait. Ses cheveux étaient devenus blancs, et l'ovale de son visage s'écrasait sur son cou, mais il avait gardé la silhouette de l'homme jeune, ardent et fort qu'il avait été.

Il repartait le lendemain. Il ne restait jamais très longtemps à La Villa. Son travail, ses autres vies. Peu importait. Seul son amour comptait. Aurore restait unique dans la vie de Roland. Combien Roland avait-il de vies, avait-il eu de femmes ? Elles s'étaient frôlées, parfois. Mais Aurore avait toujours fait comme si un ange était passé. Elle s'était retirée à une place qu'elle ne pouvait pas monnayer. Elle se voyait comme une très petite étoile dans sa vie. En un sens, elle n'avait jamais pesé bien lourd. Elle n'aurait jamais osé peser. Elle était obligée de se replier aujourd'hui pour prendre soin de son amour, pour sauver sa légèreté, autant dire sa peau. Pour les survivants, l'histoire est forcément un rêve, ou un mélo, racontée par un idiot.

Roland savait. Il acceptait et continuait de la protéger, en connaissance de cause.

Il n'y avait rien, en dehors de la mer et de la pinède, aucun arrière-pays : Roland s'y ennuyait assez vite pour cette raison, car il ne pouvait pas vivre tourné uniquement vers le bassin, contrairement à Aurore. Il n'y avait pas de villages, pas d'églises à visiter, ni de golfs, mais un terrain défriché, déboisé en de larges endroits, balafré par des routes qui allaient d'un trait jusqu'en Espagne, avec des zones industrielles qui poussaient comme des faubourgs d'Amérique latine, bricolés à la va-vite pour attirer la clientèle, et parquer les voitures. De la tôle, des planches, des façades recouvertes de couleurs criardes pour attirer l'œil, des promesses de rabais mirobolants. Une immense plateforme dédiée aux commerces empiétait toujours plus sur la forêt. Le cimetière était encastré entre deux routes, dans du sable venu des dunes, où Aurore voulait être enterrée. Roland, lui, souhaitait être incinéré et que ses cendres soient dispersées. Ils en parlaient quelquefois, « Nous n'aurons pas la même sépulture », lui avait-elle dit tristement, il avait précisé qu'il mourrait bien avant elle, de toute façon, mais qu'ils avaient encore du temps pour réfléchir à cette question.

Rien ne changeait face à la mer. Quand, à de très rares moments, même le bruit des vagues se suspendait, quand il faisait très chaud, l'été, quand tout le monde faisait la sieste et que la mer, trop molle, semblait se retirer dans la profondeur du sable et du ciel, il y avait un silence, le silence d'Aurore, celui où elle pouvait dessiner les pins comme s'ils avaient très exactement poussé à l'intérieur d'elle-même. Ici, ils étaient peu enracinés, un rien pouvait les abattre. Le sol où ils poussaient était mouvant, poreux, sans réelle profondeur. L'océan s'insinuait partout, le sel, le vent, l'eau, la rumeur des vagues qui se cognaient contre les bancs de sable et venait résonner jusque dans les vitres de la maison.

II. Le meurtre

La voisine, Irène B., s'était avancée vers la haie qui séparait les deux jardins, à l'endroit où l'on pouvait aisément se parler, près du tronc d'arbre qui avait été coupé à hauteur d'homme. Aurore avait tout d'abord pensé qu'elle était venue s'excuser pour le bruit qu'avait fait la tronçonneuse de ses jardiniers, pendant toute la matinée.

Un tricot léger jeté sur ses épaules, un brushing impeccable : elle avait fixé longuement le sécateur qu'Aurore tenait entre les mains. Aurore avait relevé la tête en essayant de rassembler ses cheveux épars. « Ce meurtre horrible... » Aurore était restée interdite. « ... chez les Damian... », ses lèvres tremblaient légèrement. « Vous les connaissiez je crois ? — Les Damian ? — Mais oui, les parents de Jérémie ! — Jérémie ? — ... Oh, mais je croyais que... » Irène B. s'interrompit et secoua la tête en rougissant. Aurore posa le sécateur sur le tronc d'arbre et enleva ses gants. Elle ne connaissait pas Jérémie. Et à peine avait-elle rencontré les Damian, une ou deux fois peut-être, chez Maud Nancy, au tout début de son mariage avec Roland, il y avait de cela une éternité. Elle s'était par contre arrêtée plusieurs fois devant le jardin de leur maison, qui n'était pas entretenu, si bien qu'il avait fini par prendre au fil des années une couleur terne, une couleur de mousse mélangée à de la terre grise, sableuse, une sorte de lèpre qui avait tout recouvert et qui noyait le relief, bouffait la pierre. Pas une seule tache de couleur. Pas une fleur. Le sol, par endroits, était soulevé par les racines des grands arbres sombres qui entouraient la villa toujours fermée. « ... Je les croisais parfois à l'épicerie... ou sur la plage, en bas, mais il y a si longtemps... — C'étaient des gens très discrets », s'empressa d'ajouter Irène B. Aurore acquiesça. Irène B. ajusta sa veste sur les épaules, une sorte de tic, elle avait toujours été nerveuse. Mais elle avait quelque chose d'adorable dans le visage, une peau très fine, presque diaphane, sous de grands yeux bleus agrandis par l'inquiétude. « Ils ne voyaient plus personne, à vrai dire. C'est un meurtre horrible... » Aurore se sentit mal à l'aise. « Vous voulez entrer un instant ? — Oh non... je dois y

aller. » Mais Irène B. restait là sans bouger. « C'est la femme de ménage qui a appelé la police. Elle travaillait chez eux depuis quinze ans. Il n'y avait aucune trace d'effraction, ni sur la porte ni sur les fenêtres... Vous ne saviez pas ? demanda-t-elle à Aurore, qui se taisait toujours. On ne parle que de ça depuis ce matin ! Il y a eu, aussi, un tremblement de terre en Italie », finit-elle par lancer. Elle sourit pour corriger cette légère impertinence, avant de prendre congé. Elle traversa sa pelouse, perchée sur ses talons hauts. Et puis, elle se retourna et demanda en haussant la voix : « Est-ce que la police vous a contactée, vous aussi ? » Aurore fit « non » de la tête, lentement.

Mme Damian était née à Bordeaux, au début des années trente, et la villa où elle avait été assassinée avait été construite dans les années cinquante par son père. Elle l'occupait avec son mari deux mois par an, religieusement, du 4 juillet au 4 septembre, et ce, depuis trente ans. Ils ne recevaient plus personne depuis longtemps. Seule Maud Nancy, qui possédait une villa au Moulinet, et dont la mère avait été liée aux parents de Mme Damian, continuait de les appeler de loin en loin, ainsi qu'Irène B., qui avait été une partenaire de bridge assidue. Tout le voisinage avait insisté auprès des gendarmes chargés de l'enquête sur la discrétion absolue de ce couple, qui ne sortait quasiment plus depuis plusieurs années.

Voici les propos d'Aurore, recueillis le mercredi 9 octobre par Adrien Chapuis, officier de gendarmerie : elle croisait régulièrement Monsieur Damian à l'épicerie de l'Ermitage. « Nous nous saluons toujours poliment, c'est un homme très affable, mais j'ai tendance à l'éviter, car il est malheureusement très bavard, et un peu emberlificoté dans ses paroles. Il a un accent, une voix mal assurée, qui vire facilement dans les aigus et dans les graves. Il a une aussi une façon de vous manger des yeux en parlant, et il sent la transpiration. »

L'officier Adrien Chapuis prenait note de chaque mot, scrupuleusement, avec calme. Cette attitude avait amusé Aurore qui s'était débridée.

M. Damian transpirait beaucoup, donc, il suintait la peur, comme s'il était terrorisé, épouvanté de l'intérieur, ou téléguidé de loin par une force démoniaque. Au moment de payer, à l'épicerie, il mettait des heures à sortir chaque pièce de son porte-monnaie, peut-être obsédé par l'idée de faire l'appoint. Il payait au compte-gouttes comme le font les personnes très âgées, poussé sans aucun doute par une répugnance à dépenser.

« Il achetait invariablement la même chose, et la même quantité, chaque jour. Il venait toujours seul faire les courses. Mme Damian aimait beaucoup se faire servir, m'a expliqué ma voisine, Irène B., qui la connaît bien et que vous avez interrogée. Quant à moi, je ne l'ai

pour ainsi dire jamais vue. Elle s'agrippait à son mari, je crois, avec des doigts crochus. »

Adrien Chapuis enregistrerait toujours chaque parole, comme si elles étaient précieuses. Il demanda à brûle-pourpoint : « Vous trouviez que ses mains avaient quelque chose de particulier ?

— Ses mains ? Non... Enfin... Elles s'agrippaient. Elles étaient très maigres, comme celles d'une sorcière. »

Adrien Chapuis notait.

« Ma voisine, Irène B., en sait beaucoup plus long que moi sur l'équilibre de Madame Damian, elles ont fait toutes les deux des séjours en hôpital psychiatrique. À vrai dire, c'est à elle que je dois le peu que je sais sur cette femme. »

Adrien Chapuis lui demanda si elle avait bien connu le fils des Damian. Aurore fit « non » de la tête. « Non ? » répéta-t-il. Il fronça les sourcils. Elle ne savait même pas qu'il existait. Adrien Chapuis lui dit qu'il avait péri dans un accident de voiture. Aurore ne chercha pas à en savoir plus.

Elle eut du mal à reconnaître Madame Damian sur les photos que lui tendit le gendarme. Une petite femme rabougrie, perdue dans une chaise à dossier droit. « C'est bien elle, mais elle a terriblement changé... Il y a peut-être cinq ans que je ne l'avais vue... C'est terrible de changer à ce point. » Elle avait sous les yeux un être décharné, aux cheveux crêpés, d'une couleur indéfinissable, épuisés par les permanentes. Une sorte de hibou ou de momie.

Le meurtre était horrible, lui avait dit Adrien Chapuis. Et ce fut tout. Ils se serrèrent la main et Aurore remarqua que le gendarme avait de très longs cils bruns, recourbés comme ceux d'une biche.

Irène B. avait raison. Le meurtre avait secoué le quartier et attiré quelques journalistes. Les terrasses des restaurants autour d'Haïtza étaient pleines de rumeurs. Celle de La Dune, qui venait d'ouvrir sur la corniche, était prise d'assaut par les journalistes. L'hôtel Tiki-Etchea, vieille bâtisse de style basque aux volets rouges, noyée sous les pins, affichait complet. On entendait des relents de musique techno dans la nuit. Les petites allées qui menaient aux plages du bassin à partir du boulevard de l'Océan servaient de parking, où les voitures s'enfilaient les unes derrière les autres comme en plein été. Un soir, en rentrant chez elle, Aurore aperçut un coupé gris métallisé décapotable, garé devant la petite porte, le long du muret. Une femme vêtue de beige se confondait avec les sièges de la voiture, en cuir beige eux aussi. Elle avait un mobile à l'oreille, un ordinateur portable sur les genoux, de grandes lunettes noires sur le nez et resta figée dans sa position de bande dessinée lorsque Aurore contourna le véhicule pour pouvoir entrer chez elle.

Aurore ne parvint pas à joindre Roland. Sa secrétaire lui dit qu'il la rappellerait plus tard. Les derniers déjeuners chez Maud Nancy, où les Damian étaient également invités, remontaient peut-être à quinze ou vingt ans, l'époque où elle faisait ses premiers pas au Moulinet. Aurore aurait aimé les évoquer avec lui.

Dans ses souvenirs, Mme Damian était assise à côté de son mari sur le canapé, droite, presque collée à lui, avec un air pincé, effaré qui figeait ses traits. Elle n'osait pas faire un seul geste tandis que les verres de vin blanc circulaient, ainsi que les cannelés de chez Quignard, portés à bout de bras sur de grands plateaux par Guy, le troisième mari de Maud Nancy. « Servez-vous, ce sont les meilleurs du bassin », disait-il à la ronde. On parlait projets de vacances. Les enfants de Maud Nancy voulaient faire en train le tour de l'Europe. La vieille maman était assise sur un fauteuil et Maud remontait tendrement la couverture sur ses jambes.

Aurore se rappelait aussi que la pluie s'était mise à dégringoler, à tambouriner contre les vitres, et que le rouge des fleurs de camélias avait soudain gonflé dans le vert luisant des feuilles. L'un des enfants s'était mis à jouer de l'harmonica.

Aurore ne savait pas pourquoi le souvenir de cet après-midi se mettait à la poursuivre. C'était agaçant, comme cette histoire de meurtre qui échauffait la tête des habitants.

C'était peut-être vrai, elle avait la mémoire qui partait en fumée à force d'être seule, et ne restait du passé que l'ombre dansante de ce qu'elle aurait dû savoir, qui lui tapotait sur l'épaule, pour la narguer.

Roland appela tard dans la nuit. Elle lui demanda ce qu'était exactement un « profileur ». Elle avait lu dans *Sud-Ouest* que la police avait engagé un profileur. Son boulot, répondit Roland, consistait à établir le profil de la victime, et surtout celui de l'assassin, en étudiant le mode opératoire du crime. Le profileur aidait les enquêteurs, travaillait en relation avec la police, et avec la justice, en réunissant ce qu'on appelait des « faisceaux de présomption ». Roland lui conseilla de rester en dehors de tout cela. Elle acquiesça en lui disant que toute cette agitation était désagréable, et qu'elle espérait que tout se calme bien vite et redevienne comme avant. À la fin de la conversation, Aurore lui demanda s'il se souvenait de quelque chose de particulier concernant les Damian. Elle perçut alors, au bout du fil, une légère, très légère hésitation, qui résonna en elle comme une déflagration. Elle ajouta très vite qu'elle venait le matin même d'être interrogée par un gendarme, et que lui-même allait être convoqué. « Je sais, mais je pars pour trois semaines en Malaisie, il faudra qu'ils m'attendent. »

Roland enchaîna sur la rue Lhomond, qui était vide sans elle. Il

avait l'impression d'y devenir vieux, quelquefois, et il insista pour qu'elle vienne le rejoindre, le temps de laisser passer cette histoire de meurtre avec laquelle ils n'avaient rien à voir.

Ce fut au tour d'Aurore de marquer un temps d'arrêt, puis elle dit seulement, en rapprochant tout doucement le téléphone de ses lèvres :

« Tu sais bien qu'ici j'ai trouvé mon refuge. Mais toi, bientôt, tu vas venir, et tu resteras quelques jours. Je t'aime. Bonne nuit.

— Moi aussi je t'aime. Bonne nuit, ma petite chérie. »

Elle se coucha. D'habitude, ce moment était doux. Allumer la lampe de chevet, se glisser entre les draps avec un livre, mettre de la crème sur la peau rougie de ses mains, qui s'abîmaient à force d'être nettoyées à la toile émeri. Mais l'hésitation dans la voix de son mari, imperceptible, insistait. Le départ en Malaisie semblait vraiment improvisé. Peut-être qu'elle dramatisait.

Elle se redressa, écouta, descendit et verrouilla bêtement les portes d'entrée, côté jardin, et côté mer, comme les gendarmes le lui avaient recommandé. Une fois revenue dans son lit, sous l'édredon, Aurore sentit résonner la fausse note qui s'était insinuée entre elle et Roland.

Chez Maud Nancy, était-il en bermuda ? M. Damian avait une façon de s'habiller un peu étriquée. Il regardait les cannelés avec des yeux gourmands, éblouis par les flûtes de champagne, et par les poitrines des jeunes filles. Il levait le doigt pour demander la permission de reprendre un gâteau, comme à l'école : « Je peux ? » Il avait avancé la main avec hésitation, de peur de se faire taper sur les doigts ou d'aller en enfer. À ses côtés, sa femme était pétrifiée dans son tailleur rose tyrien.

Aurore s'endormit avec la vision de ce vert qui vire au gris sous une pluie insistante dans le jardin des Damian, cette couleur sans couleur qui l'avait tant frappée en passant devant chez eux, allée des Moineaux, cette couleur de lichen, vert-de-gris, sans âge, un peu cadavérique.

III. Les Damian (1)

Aurore se laissait atteindre, malgré elle, par la psychose qui commençait à régner au Moulinet. Elle ne voyait pourtant aucun lien entre cette vieille femme qui avait fini épinglée comme un cancrelat sur un mur bouffé par l'humidité et sa propre existence. Aucun. Mais plus elle chassait ces pensées, plus elle se sentait rattrapée par une sorte de mauvaise conscience. La mise en scène profondément horrible et sauvage de ce meurtre la frappait aussi par son ironie, qui semblait dénoncer une sorte de « mensonge », ou de « mirage » régnant dans les allées protégées de son quartier, faites pour rester sans histoires.

Aurore ne pouvait s'empêcher d'écouter sa voisine lui parler de cette femme, Mme Damian, qu'elle avait connue jeune mariée, visage pointu et silhouette raide dans des robes en tergal sans manches. « Marie-Pierre a toujours été malheureuse, je crois, affirmait-elle. Et, pardonnez-moi l'expression, mais elle a toujours eu un bâton de chaise dans le cul. » Elle pouffa de rire, et regarda Aurore, ravie et effrayée par son audace. Moulée dans des tailleurs en lainage très fin, juchée sur des talons, encore jolie et gracile, Irène B. parlait avec force, le regard apeuré. Mme Damian avait été arrachée de son lit. Bâillonnée. Transportée dans l'entrée, après une bifurcation dans la cuisine, où la boucherie avait commencé par l'épisode sinistre du hachoir. M. Damian était présent mais n'avait rien entendu, comment était-ce possible ? Il dormait avec un masque à oxygène, qui faisait du bruit, pour lutter contre des apnées du sommeil. Mais tout de même. « Il aurait pu la tuer, vous croyez ? — Dans un accès de rage, qui sait ? Vous savez que la force est décuplée par mille dans les crises de démence, personne n'est reconnaissable dans ces moments-là...

— M. Damian a l'air bien inoffensif, je me demande s'il sait tenir un couteau... — Ça, oui, ils ne savaient rien faire de leur dix doigts ! Mais on ne sait jamais... Dans un sursaut d'orgueil... »

Aurore écoutait. Irène parlait. La conversation prenait quelquefois des tours fantaisistes. Irène s'enhardit jusqu'à inviter sa lointaine voisine à boire le thé et fut très heureuse qu'elle acceptât. Irène B. se

lançait dans ses récits avec une énergie presque électrique, mais évitait, ou contournait, ce qu'elle aurait pu dire de vraiment intime concernant ce couple, concernant ce meurtre, concernant sa propre vie en définitive. Aurore le sentait bien, quand, par exemple, elle suspendait ses phrases pour dire qu'elle mettait « beaucoup », « beaucoup » d'espoir dans le travail de la gendarmerie. Avait-elle des soupçons ? Connaissait-elle les dessous de l'affaire ? Aurore était fatiguée d'avance et se disait que son malaise se dissiperait comme brume au soleil, que la mer allait tout effacer, comme, dans la chanson, « les pas des amants désunis ». Aurore comptait sur la mer pour tout faire disparaître. La disparition était le mouvement qui commandait à toute sa vie. Irène B. l'attirait au contraire dans la zone où « les choses arrivent », la zone des intrigues pour lesquelles elle n'avait aucun don et aucune appétence.

D'après ce qu'Aurore avait compris, la maison des Damian prenait l'eau. Marie-Pierre Damian s'était toujours refusée à refaire la toiture. Les volets étaient laissés fermés en permanence sur la moitié de la maison. La villa était ainsi devenue borgne, plongée dans une semi-pénombre constante, gorgée d'humidité, et il y flottait comme une prémonition de cercueil.

« Ils vivaient dans la peur d'être cambriolés. Dans la peur qu'on leur prenne quelque chose. La peur de manquer, la peur de perdre... Beaucoup de détresse, Aurore, derrière cette peur car, en réalité, il n'y avait rien à prendre, tout est vieux et abîmé là-dedans. L'assassin n'a rien pris. » Ainsi Aurore avait compris qu'ils avaient passé leur existence à aplatir tout ce qui bougeait, à dépenser le moins possible, à économiser sur tout, en répétant toujours les mêmes gestes dans le même petit territoire. Monsieur Damian était chargé de toutes les corvées et Madame ne sortait que pour aller au bridge, et chez le coiffeur.

« Elle semblait éprouver du plaisir à voir sa maison crever, année après année. La dernière fois que je l'ai vue, elle m'a dit qu'elle faisait une crise de vieillesse... Elle portait une combinaison en soie artificielle, vous savez, avec des bretelles en dentelle, comme une jeune fille... Je ne sais pas pourquoi je vous donne ces détails. Tout me fuit. Même mon fils. Marie-Pierre affirmait qu'elle s'en sortirait, elle prenait un objet sur la table et le reposait brutalement, avec ses petits poings tout décharnés et serrés, ses poignets d'une maigreur qui semblait la ravir. Ah, Aurore, comment finissons-nous notre vie ? Elle ne devait pas peser plus de quarante kilos quand elle est morte, peut-être trente-huit. Elle n'a jamais voulu me dire son poids. »

Au milieu des napperons, de la théière, du sucrier et des petites cuillères en argent, avec les brioches aux écorces d'orange de chez Foulon, Irène B. dégageait quelque chose d'exquis et de brusque, elle

était vive, résolue à reprendre sa vie en main. Il lui fallait un certain courage. Vêtue ce jour-là d'un tailleur blanc crème, avec un petit gilet bleu ciel jeté par-dessus ses épaules, elle servait Aurore avec les airs recueillis et prévenants de Julie Christie dans *Le docteur Jivago*. Il y avait un drame, muet, inscrit sur les murs de la maison, comme si des larmes coulaient encore. Le cérémonial du thé était un rempart fragile contre le temps et Irène bougeait comme si elle ne voulait pas éteindre la petite flamme qu'Aurore à ce moment-là représentait pour elle.

IV. L'enfance

Un jour de printemps, Aurore demande à son père, qui est venu exceptionnellement la chercher à la sortie de l'école (et il le fera de plus en plus souvent avant de la placer en Charente-Maritime, « juste pour l'été », lui promet-il en la mettant dans le train, « pour qu'elle prenne le grand air »), elle lui demande pourquoi les morts ont les yeux grands ouverts alors qu'ils devraient dormir. Elle explique qu'elle a vu des morts dans *Zorro*, à la télé, chez la voisine qui la garde le soir. Elle sent la main de son père trembler dans la sienne, et elle n'insiste pas, elle sait instinctivement quand il faut le protéger, ils longent les immeubles de la cité, il y a des roses sur un lambeau de terre brune, des roses blanches, avec un petit liseré pourpre au bout de chaque pétale, qui frémissent eux aussi. Elle aurait voulu lui offrir l'une de ces roses.

Un autre jour, elle rentre seule, et elle se perd : une cité H.L.M. inconnue se dresse soudain devant elle, chaque immeuble formant avec les autres une famille du futur, verticale, très soudée. On aurait dit qu'ils allaient se mettre à marcher. Derrière, sur la nationale, les camions roulaient, en faisant vibrer leur tôle.

Aurore passe beaucoup de temps à jouer dehors, à circuler en patins à roulettes entre les bâtiments de sa cité. Sa cité, c'est son territoire, des bâtiments percés de toutes petites entrées, comme dans les termitières. Elle a une bande de copains, centrale, capitale, comme les bras et les jambes de son propre corps. Les parents, plus abstraits, presque effacés, retirés dans les appartements ou croisés dans l'ascenseur quand ils rentrent du travail, sont souvent fatigués et raides comme des piquets.

Elle ne s'aventure pas, contrairement aux plus âgés de la bande, dans le centre-ville, situé au-delà du grand terrain vague. Elle y va une fois avec son père pour acheter un disque ou un pantalon, un jour d'anniversaire il lui offre une menthe à l'eau dans un café, elle veut s'asseoir sur un tabouret, près du bar, elle se tient bien droite, attentive à ne rien renverser.

Des copains vont boire des bières le samedi, et reviennent avec un sac à main volé à une « bourgeoise » comme ils disent. Aurore regarde le butin répandu par terre, dans le terrain vague. Elle regarde l'intérieur de ce sac en cuir noir, renversé, elle regarde comme si c'étaient des entrailles, ou un fruit défendu et brûlant. Elle ne touche à rien. Des clefs, un poudrier, un rouge à lèvres, un porte-monnaie en cuir noir, les grands s'agitent autour de ces restes, les objets passent de main en main, dans les rires et les reniflements. David, le chef de bande, qui a un père suédois, veut lui mettre du rouge à lèvres, elle est la seule fille de la bande. Elle le rabroue. Elle se sent acceptée dans le cercle.

Puis, sans transition, elle est placée à sept ans chez des fermiers, en Charente-Maritime, pour l'été, qui se prolongea, et se prolongea encore, jusqu'à la rentrée suivante... puis une autre année encore, et une demi-autre encore. Les champs face à la ferme n'avaient plus de fin.

Réjane, la maîtresse de maison, était une femme menue, cachée par une blouse à fleurs, avec des bas couleur chair et des pantoufles en forme de sabots, doublées de fourrure. Personne n'avait rien su de sa grossesse jusqu'à ce qu'une ambulance vienne la chercher. Deux jours après son accouchement, Réjane reprit le travail dans la même blouse, les mêmes savates et avec les mêmes gestes, à ceci près : le berceau, sur lequel elle allait se pencher, quelquefois, sans que l'on sache au juste ce qu'elle pouvait bien éprouver.

Son mari rentrait tard, la moustache drue sous la casquette. Alors que tout le monde était déjà attablé, il se dirigeait vers l'évier, ouvrait le robinet, faisait mousser du savon noir entre ses mains, dont il s'enduisait les avant-bras, avant de les rincer en les frottant soigneusement. Il laissait couler l'eau jusqu'à ce que le jus noir ait complètement disparu au fond de l'évier. Pendant ce temps, il s'essuyait avec une serviette immaculée. Un coup sec sur le robinet, la serviette qui était bonne à laver jetée dans un coin, et il s'avavançait vers la table d'un pas lourd, ôtant sa casquette avant de s'asseoir.

Tout aussi méthodique, muet, ancestral, s'ensuivait le cérémonial du repas. Il mangeait sans regarder personne, sa femme à ses côtés, prête à le resservir dès que son assiette était vide de grandes louchées de soupe, parfois du pain dur trempé dans un bouillon clair, dans lequel il versait du vin rouge et l'odeur alors devenait écoeurante. Il portait la cuillère à sa bouche, dans un mouvement de balancier régulier, entre la moustache et l'assiette. Il imprimait durement sa serviette contre sa moustache, pour s'essuyer, faisait du bruit avec sa langue, qu'il frappait contre le palais, après une gorgée de vin. Les yeux semblaient lui sortir de la tête quand l'actrice, sur l'écran de

télévision, faisait les yeux doux à l'acteur, allongée sur un lit. Il mangeait la viande en la découpant en morceaux presque carrés, mâchait longtemps, essuyait la lame de son couteau sur la miche de pain qu'il tranchait d'un geste sec, demandant des yeux du vin par la même occasion.

Le fils aîné rentrait plus tard encore, dans une combinaison de motard, avec son casque sous le bras. Souvent de mauvaise humeur, il inspectait avec dédain ce qu'il y avait dans les assiettes, et Réjane s'empressait de lui préciser qu'elle lui avait fait quelque chose de spécial, des escalopes de veau, ou des tomates farcies. Aurore le trouvait pâle, trop chevelu, et maussade. Il reculait sa chaise et mangeait les jambes écartées, en évitant les regards.

La fille pensait aux garçons et lui racontait des histoires auxquelles elle ne comprenait rien, dans le lit qu'elles partageaient, infesté de puces. Aurore finit par manquer de sommeil à force de l'écouter et de se gratter. Mais elle était plutôt gentille et belle, avec ses longs cheveux qu'elle peignait machinalement en regardant dans le vague.

Son compagnon de jeu s'appelait Émile, un enfant de la D.A.S.S., arrivé à la ferme à l'âge de deux ans et intégré à la famille. Il était plus âgé qu'Aurore, débrouillard, futé, un rien vicieux. Des yeux de rat sous son crâne, rasé à cause des poux. Toujours en short et en marcel, qui changeait de couleur le dimanche, après le bain. Les bleus sur les jambes qui ressortaient. L'odeur de savon. Il avait un peu honte, ses gestes étaient un peu gruppés, mais il retrouvait vite son assurance.

Et puis il y avait le petit Fabrice, le souffre-douleur, avec ses boucles blondes et ses yeux marron, lui aussi placé chez Réjane par la D.A.S.S. Il ne savait pas fermer la boucle de ses sandalettes. Aurore l'avait pris sous son aile et tentait de lui épargner les gifles monumentales qu'il ramassait à maintes occasions. Il était toujours enrhumé, toujours à renifler. Il avait fallu qu'elle lui apprenne à se moucher. C'est vrai qu'il ne comprenait pas vite.

Au centre aéré, le temps s'étirait. Les troupeaux d'enfants transitaient en rangs, le long des haies de thuyas, épaisses et hautes comme des tours. On les enfournait dans des tentes quand il y avait de la pluie ou bien on les dispersait dans un parc maigrelet pour des parties de cache-cache ou de courses au trésor. Des mains baladeuses, sous la jupe, un frôlement qui serre le cœur, et qui fait gonfler les paupières. Les brocs en plastique, fond rouge pour la grenadine, vert pour la menthe, alignés sur les tables, les boccas de pâtes de fruits, ou de barres de chocolat noir, les montagnes de tranches de pain blanc, caoutchouteux sous la dent.

La seule chose qu'elle aime chez Réjane, c'est aller dans les champs faucher l'herbe et la luzerne pour les lapins. Elle marche et elle pense à son père, à ses grandes enjambées, à son silence, à la sensation de

faire du toboggan quand il la hisse sur ses épaules en sortant de la gare Saint-Lazare pour aller au jardin des Tuileries.

Elle a pleuré quand ils ont tué le cochon. Elle s'était prise d'affection pour lui. Il vivait dans une baraque en bois, dans une odeur de boue, d'épluchures de patates et de feuilles décomposées, près d'un étang entouré d'arbres dont l'eau était étouffée et noircie par le reflet des feuillages. Elle était allée le consoler chaque jour précédant l'exécution, en lui expliquant que la mort ce n'était pas grave. On l'a fait sortir de force, il couinait. Il a fallu le traîner le long du chemin, on lui a posé un pistolet au milieu du front, il s'est affaissé sur ses jambes de devant. Et puis Émile a gonflé la vessie avec une pompe à vélo et ils ont joué au football. Le petit Fabrice, aux anges, sautait à pieds joints sur le gravier en tournant sur lui-même et en criant sa joie.

Un trait de sable blond longe le champ et s'en va disparaître entre deux bosquets, c'est là qu'elle pédale de toutes ses forces, les fois si rares, les fois où son père vient la voir, à la fin de chaque été. Son père, grand et silencieux, élégant dans un costume impeccable à veston croisé. Elle laisse tomber son vélo pour courir se jeter dans ses bras, soulevée du sol aussitôt, dans un rire, sauvée, invincible de nouveau, comme dans *Zorro*. Il lui tient la cheville d'une main, jouant un peu avec l'élastique de sa chaussette, et, de l'autre, il tient le vélo. Tout est à nouveau en ordre, justifié, placé sous sa protection. Il marche, souplement, sans parler, comme dans les rues de Paris.

Après son départ, de nouveau il faut tenter de déjouer la suspicion, de nouveau il faut tenter de se faire oublier, mais rien ne pouvait voler à Aurore le sentiment de fierté et la chance d'être la fille d'un homme si différent.

On lui avait fait goûter le boudin fait avec le sang frais et les intestins du cochon. Il avait dit à Aurore qu'ils ne savaient pas faire la cuisine dans les fermes, que tout était beaucoup trop salé, que le cochon « avait été foutu en l'air », il lui avait dit cela d'un air navré, comme en confidence, un petit moment à eux au bord d'un chemin, avant qu'il ne soit obligé de retourner à Paris, la laissant avec la gorge serrée et la promesse de la reprendre bien vite avec lui, quand il aurait réglé ses affaires. Ils iraient vivre à Paris, elle irait dans une bonne école. Tout allait bien se passer.

Le village ressemblait à celui de *Madame Bovary*, au milieu de la France. Un village rangé des deux côtés de la rue principale. Une rue grise, où défilaient les voitures et les majorettes.

Le fils aîné vient lui mettre la main sur l'épaule, pour lui dire qu'il

fallait qu'elle rentre à Paris. Il lui tend un casque, et elle monte sur la moto, derrière lui. Elle fait ses bagages chez Réjane le cœur gonflé de fierté à l'idée de retrouver sa vraie vie.

Il n'est pas au bout du quai. L'impatience qui l'avait presque tétanisée pendant le voyage retombe d'un seul coup. Il y a un vide. À la place de tout, il n'y a rien. Elle essaie de garder la tête haute, ses pieds avancent tout seuls vers une femme en imperméable, qui la dévore des yeux, avec un casque de cheveux bouclés, un foulard noué autour du cou et un carton où son nom et son prénom ont été inscrits en lettres majuscules. « Aurore, c'est en hommage à ta mère qui était belle comme le jour. » Aurore avait hoché la tête. Son père ne parlait pas souvent, encore moins de sa mère.

Le parfum de la grosse dame puait, sa voix était trop forte et ses cheveux bouclés sentaient la laque. Ses pieds étaient boudinés dans des escarpins. Cette femme gonflée et serrée de partout, Aurore n'en veut pas. Elle essaie de lui prendre la main, et ne saisit que la valise qu'Aurore voulait laisser retomber sur le sol. « Ne me regarde pas comme ça », dit-elle aussitôt. Elle secoua la tête, sans doute dans un geste qui se voulait affectueux. « Ils ne t'ont pas dit chez ta nourrice ? — Il est où ? » Elle regarde un train partir. Le quai forme un rectangle désert, au bout, une trouée, rectangulaire elle aussi, saturée de lumière blanche, où le mot « roses » se met à flotter. « À L'Haÿ-les-Roses ». « Haïr les roses. » Aurore revoit les roses trembler au bas de l'immeuble. Elle a trop chaud dans son pull-over rouge. La dame lui dit encore ceci et cela. Elle a une chambre dans un foyer d'accueil, porte d'Asnières. Il avait fait le nécessaire, il voulait s'installer avec elle à Paris, pour qu'elle fasse une bonne scolarité ; il avait obtenu un logement. Il n'avait pas voulu l'inquiéter et il s'était battu jusqu'au bout. « Il fumait trop. Et il t'aimait comme la prune de ses yeux, ma petite fille. » Aurore a entendu un bruit de porcelaine qui se brise tandis qu'elle fixait, sans bouger, le rectangle blanc au bout du quai.

Un lit superposé avec un couvre-lit jaune en bas, un couvre-lit rouge en haut. Le lino brille sur le sol. La fenêtre ouvre sur d'autres fenêtres. Il y a des photos collées au-dessus de l'oreiller, dans le lit du bas. Du couloir, qui brille lui aussi, monte une odeur de désinfectant, et de cantine, qui lui soulève le cœur. Le réfectoire donne sur une voie ferrée et sur la butte Montmartre. Toutes les chaises et les tables se ressemblent, aspergées par une flaque de lumière grise. Quelques ados lavent une tasse, un verre, d'autres débarrassent, avec les gestes lents, empruntés, de ceux qui vivent à l'extérieur d'eux-mêmes.

De retour dans la chambre, elle ne peut pas détacher ses yeux de la fenêtre. Le ciel est blanc. Elle flotte et s'envole. Elle ne répond pas à la fille qui entre et qui lui dit « bonjour » d'une manière appuyée, qui se veut fraternelle.

V. L'école

Elle va faire sa rentrée en sixième dans le meilleur collège du dix-septième arrondissement. Quinze bonnes minutes à pied le long du boulevard Malesherbes, en passant par la place de Wagram dont un motard à casque noir s'amuse parfois à faire le tour. Certains soirs, quand elle rentre

de l'école elle l'observe en silence, un grand silence, qui la repose.

La grande bourgeoisie est incompréhensible pour Aurore. Elle mettra des années à sortir de sa perplexité. Le jour de sa rentrée en sixième, elle est restée droite dans sa petite robe beige bien repassée, sous le grand préau noyé dans le brouhaha. Il est dessiné par Gustave Eiffel, il est remarquable pour son immense verrière, veinée de barres de fer, ainsi que pour le chemin de ronde qui encadre le premier étage, où sont rangées, une par une, les salles de classe. Il ressemble à une prison. Une petite cour attenante au préau — où elle va jeter un œil, pour respirer un peu, sur laquelle donne la salle des professeurs, les salles de chimie, et la bibliothèque —, était le seul endroit à ciel ouvert, avec la cour de récréation, assez petite, entourée par de hauts murs.

L'établissement était en bonne vieille pierre de taille, noircie par les gaz d'échappement, mais soumise à une politique de ravalement très précise. Elle était blanchie au kärcher tous les dix ans. Aurore n'a pas réalisé qu'elle allait y passer tant d'années. Elle s'investit avec sérieux, mais elle reste dans un coin, tout au fond de la classe. Les plus belles heures du collège sont celles des cours de dessin, donnés par M. Leslo. Ce professeur très grand, très digne, très ombrageux, apostrophe ses élèves à la troisième personne. On aurait pu encadrer ses paroles par une bulle de bande dessinée, et faire de lui un mixte entre le capitaine Haddock et King Kong. Il fait découvrir à ses élèves le pouvoir liquide et couvrant de la gouache, la fluidité foudroyante de l'aquarelle, la poudre du pastel sec, comme du pollen sur les doigts, ou du safran, les joyeux découpages dans des papiers de couleur avec des ciseaux, et même le son de l'argile, quand on le frappe avec le poing, qui

ressemble à des coups donnés sur la peau.

Il fallait tenir au milieu des « riches ». Leur aplomb avait quelque chose d'insolent, et presque de surnaturel, aux yeux d'Aurore, qui n'osait pas bouger. La vie s'organisait en fonction d'un « avenir » où les résultats scolaires et la place dans la classe avaient beaucoup d'impact. Dès la sixième, les élèves semblaient programmés pour accéder aux meilleures filières, aux meilleures écoles de France. Un grand silence entourait la vie d'Aurore.

Elle repéra le « bréchet » sur le squelette du pigeon exhibé par M. Lafard, respecta le « h » aspiré en lisant les « haricots verts » avec M. Bazin, recopia sans une seule faute l'alphabet russe, sur le tableau noir, avec Mme Sakaeva. Le fait d'être une excellente élève lui donna peu à peu un statut. Ainsi, elle fut invitée dans une villa de Conflans-Saint-Honorine par les parents de Joan, qu'elle était chargée de faire travailler en rédaction. Citronnade, thé à la menthe autour des tennis et de la piscine, brassées de lilas en fleur, des gens qui vont, qui viennent, jeunes ou vieux, en short, torse nu, une serviette autour du cou. Elle osait à peine toucher aux gâteaux entassés, ruisselant de miel, par piles entières, sur de grands plateaux. On se serait cru au cinéma, dans un film où les gens parlaient fort, et vivaient en bandes. Aurore était bien gentille d'avoir accepté d'aider Joan. Ses parents avaient bien de la chance d'avoir une fille aussi mûre et aussi cultivée qui lisait déjà André Gide et Albert Camus. Et, comment dites-vous déjà ? « Machiavel — Oui, Machiavel, c'est cela... », répéta son hôtesse.

Aurore refusa le foulard en soie Hermès qu'on avait glissé sous son assiette. Elle fut invitée par la suite au domicile parisien de Joan, rue de Prony. L'entrée était vaste comme une piscine, la moquette donnait envie de s'allonger par terre. Un immense salon où trônait un canapé en cuir blanc, comme une sculpture, qui exprimait la solitude. La chaîne hi-fi high-tech appuyée contre la cheminée. Le frigidaire, dans la cuisine, comme une sorte d'armoire à glaces, en acier brossé. Joan, cet enfant maigre et presque bancal, en sort une pizza, qu'il fait réchauffer (ou dégeler ?) dans un four à micro-ondes. Après l'avoir découpée, il tend à Aurore une part qui se met à pendouiller, et dont le gruyère à moitié fondu s'effiloche sur les côtés. Elle ne sait pas comment s'y prendre pour la manger et finit par la reposer dans le plat. De retour dans la chambre, Joan attrape de dessous son lit un train électrique et lui propose d'y jouer, après que sa mère eut refermé la porte sur eux, en leur souhaitant, avec componction, « un bon travail ».

Aurore resta hiératique, et surtout invisible, pendant toute sa

scolarité, un exercice qu'elle avait déjà bien rodé en Charente-Maritime. Il fallait marcher droit pour rester du côté de son père, le seul endroit qui vaille pour elle, où elle avait eu entière liberté, et entière sécurité. Il fallait garder une certaine distance, une certaine hauteur vis-à-vis des riches, dont la vie semblait écrite à l'avance, alors qu'elle ne savait pas où aller depuis qu'elle vivait au foyer.

Elle rentrait du lycée à pied, retrouvait ses mouvements et sa respiration. C'est là qu'elle remarqua ce motard qui faisait quelquefois le tour de la place, vers cinq heures de l'après-midi, entièrement vêtu de noir, un casque à visière sur la tête. Elle s'arrêtait alors pour le regarder, et puis reprenait sa route, et retrouvait sa chambre de la porte d'Asnières, où elle faisait ses devoirs en regardant par la fenêtre. Un grand silence se mettait à insister, à peser, et son corps devenait une chambre d'écho.

Elle revoit son père, qui marche à grands pas, un peu dégingandé, engloutissant les distances, ses cheveux noirs et crépus, coupés court, son front bas, ses yeux qui parfois s'assombrissent, ses longues jambes infatigables, il shoote dans un marron et il réussit ainsi à lui faire avaler la moitié de Paris, en faisant du foot. La place du Trocadéro, la tour Eiffel dessinée sur le ciel, l'immensité des Champs-Élysées, avenue brouillonne où se déversaient tant de lumières, qui s'ouvrait devant eux, les Tuileries, et il fallait marcher, et encore marcher, passer devant Ladurée, rue Royale, où il entrait acheter un macaron, « Quelle couleur tu veux ? », jusqu'à la gare Saint-Lazare où ils grimpaient dans un train, où elle pouvait enfin se blottir contre lui et s'endormir. Elle n'osait plus lui réclamer ses épaules depuis qu'elle était devenue (un peu) grande, et elle se demandait pourquoi son père aimait tellement passer les dimanches à marcher dans Paris, alors qu'ils étaient si bien aux Mureaux, dans leur immeuble en face de la gare.

De tels gens existaient, se disait-elle, penchée sur un livre, et pas seulement au cinéma, et des immeubles, cossus, décorés, défendus par de lourdes portes en bois, dont les poignées brillaient, avec derrière des corridors en marbre et des escaliers cirés protégés par des tapis. Certains élèves du lycée arrivaient en cours en Ferrari ou en Maserati. Des filles rieuses en sortaient. Au café, ils commandaient du champagne dans des coupes en cristal. C'était l'époque des lodens et des souliers à pompons pour les garçons. Des rouges à lèvres bien rouges pour les filles, comme sur les lèvres d'Adjani dans *Barocco*.

VI. La tante de Flavie

En revenant du débarcadère, Aurore avait croisé une petite femme toute ronde, vêtue d'une longue veste en laine. Elle avait mis trente secondes à la reconnaître. La tante de Flavie, Mme Zesman ! Ses cheveux étaient devenus si blancs ! Combien de temps ? Aurore avait hâté le pas. Elle ne voulait pas être vue. Flavie ! Une fille volubile au rire fracassant, sa meilleure amie, à la vie, à la mort, du temps du foyer de la porte d'Asnières.

Elle vivait dans un deux-pièces, boulevard Malesherbes, avec un père toujours absent, qui lui laissait l'argent du mois pour la nourriture, les cours de danse et les transports. Elle ouvrait toujours la porte avec ses clefs, au lieu de sonner, quand elle rentrait chez elle, après l'école. Elle semblait vivre déjà comme une adulte.

Flavie était une fille aux yeux verts, pétillante et gaie, avec une bouche qui lui mangeait le visage quand elle riait. Elle s'arrangeait toujours pour lui rendre de menus services, en cours de gymnastique, par exemple, elle lui prêtait un collant, qu'Aurore n'avait pas les moyens de s'acheter. Son rire, éclatant, bruyant, sans nuances, étonnait Aurore. Sa famille était résumée par ces mots : « Tous des médecins, et des antiquaires. » On les mettait à l'écart, elle et son père divorcé, cavaleur et séducteur, qui ne savait pas s'occuper d'elle.

La tante Zesman était le pilier de la famille : pédiatre réputée, mariée à un célèbre journaliste, elle encadrait la vie de Flavie de loin en loin, l'invitait toujours pour les vacances dans l'une de ses propriétés.

L'appartement du boulevard Malesherbes était assez petit, tendu de lambris bleus, capitonné, rempli de meubles et de bibelots. Un monde à part pour Aurore, habituée aux espaces purement fonctionnels, fanés et désinfectés à l'eau de Javel. Elles faisaient les folles sous la douche, elles éclaboussaient les murs. Flavie avait le visage fendu par son rire. Elles s'enveloppaient dans de grandes serviettes-éponges, très douces, et allaient se réfugier dans le canapé en velours bleu pour partager une pizza devant la télé jusqu'à minuit. C'était la permission du week-

end : autant dire un eldorado.

Personne chez Flavie. Pas d'horaires, pas de chefs, pas de programme. Elles gloussaient comme des loutres.

Le père les conduisait parfois le week-end dans la maison de campagne en Normandie. C'est là qu'elle fit la connaissance de la tribu Zesman, rassemblée le soir autour d'une grande table.

Les enfants se destinaient tous à la médecine.

Dans le jardin, il y a des lilas en fleur.

Aurore danse, en pyjama rouge, pieds nus dans la chambre de Flavie. Elle danse les yeux fermés, les bras déployés comme des ailes. La chanson s'adresse à elle, à celle qu'elle veut devenir : *À toi, à la façon que tu as d'être belle, à la façon que tu as d'être à moi, à tes mots tendres un peu artificiels, quelquefois à la petite fille que tu étais, à celle que tu es encore souvent, à ton passé, à tes secrets, à tes anciens princes charmants...*

Elle entend la voix de Flavie qui dit : « ça-doit-être-terrible-pour-toi d'avoir-perdu-ton-père », avec une sorte de pitié entortillée dans la gorge. Aurore s'arrête net de danser, garde les yeux fermés, n'offrant soudain qu'un front lisse et bas, qu'elle tient de son père, justement. Son père. Que l'on ne prononce jamais son nom. Elle augmente le son de la radio et recommence à danser, les yeux mi-clos.

C'était fini.

Pas un regard pour Flavie depuis. Aurore cessa de la voir du jour au lendemain. Pour une phrase malheureuse. Un petit mot de travers. Ce souvenir, plus de vingt ans après, la mettait encore mal à l'aise.

C'était la lumière blanche au bout du quai de la gare Saint-Lazare qui lui donnait le vertige. Le vertige des points de vue abstraits, aveuglants, qui exigeaient d'elle une fidélité exemplaire. Cette aptitude à rompre permettait au rectangle blanc de la gare Saint-Lazare de se reformer comme un oreiller où Aurore pouvait appuyer sa tête.

Le silence si particulier (qui suit l'explosion d'un cri) l'accompagnait depuis toujours. Flavie avait bien parlé « d'intransigeance » sur le ton du plus vif regret, entre deux cours, laquelle « se retournera un jour contre toi ». Mais Aurore n'avait pas entendu. Elle n'avait pas les moyens de nuancer. Elle se détournait, filait droit, dans une solitude qui dessinait sa vie au cordeau.

Elle avait vécu dans le creux laissé par la disparition de son père, un voile de tristesse s'était abattu sur toutes choses, un voile aussi léger que du tulle, tissé avec les fils du paradis perdu, quand les épaules de son père avaient formé un balcon et que le roulis de son pas était celui d'un Touareg. Elle fixait le ciel par la fenêtre de sa chambre, quand elle n'avait pas les yeux baissés sur les pages d'un

livre.

Elle marche encore au bas d'un immeuble en donnant la main à son père. Elle longe encore le boulevard Malesherbes en compagnie de Flavie, dont elle entend le rire. Les roses frémissent toujours. Les années avaient traversé sa solitude à la vitesse de la lumière, sans presque la toucher. Il n'y avait pas un gramme de poussière dans son existence mais quelque chose dont on ne parvenait pas à savoir si c'était sombre ou brillant, peut-être les deux, comme l'obsidienne, la pierre volcanique qui se vitrifie au contact de l'air froid. Ces formes absolument dures qui voulaient apparaître sur ses toiles.

Un jour, le rectangle de lumière blanche s'est fracassé. Elle a vu d'énormes vagues déferler vers elle, il faisait soleil, elle cria de peur et de joie en se sentant soulevée, emportée dans l'écume ; la première fois qu'elle s'était jetée dans les vagues de l'océan, elle eut la certitude qu'elle vivrait toujours à cet endroit, et Roland, qui était, à ce moment-là, soulevé lui aussi, revenant tout le temps à la charge, plongeant sous les rouleaux, la cherchant sans cesse du regard... Il riait. Elle aussi. Alors elle se tourna, et parla aux vagues, leur confiant un secret, cette promesse de toujours l'aimer, de le garder vivant, en elle.

« Je ne serai plus jamais trimballée à droite et à gauche, dit-elle, tu pourras reposer tranquille. »

VII. Les Damian (2)

Elles étaient chez Aurore, assises face à un feu de cheminée. La nuit commençait à appuyer sur les vitres, alourdie par la pluie et les premiers froids. Aurore eut l'impression que le noir cherchait à se réfugier derrière son épaule pour se réchauffer et lui souffler quelque chose à l'oreille. La nuit voulait l'embrasser avec des lèvres goulues, et humides. Irène B. avait jeté par-dessus son gilet une couverture en mohair, et tendait ses mains aux flammes. Aurore voyait ses veines palpiter sous la peau, elle se sentait engourdie, la tête vide.

Quelque chose vivait encore, vivait toujours, dans le noir, et la cherchait.

Irène B. était en train d'évoquer le long et patient travail qu'elle faisait sur elle-même grâce à Presqu'île Formation, un travail de « réharmonisation énergétique » qui l'avait sauvée des suites de son mariage raté et qui l'aidait à surmonter les difficultés liées au naufrage de son fils. Elle se leva pour aller chercher un tract dans son sac, et le tendit fièrement à Aurore, avant d'aller se rasseoir sur le bord du fauteuil, les jambes repliées, les genoux collés l'un à l'autre, resserrant d'un geste machinal, comme elle le faisait toujours, son gilet autour de ses épaules, ses grands yeux bleus fixés sur elle. Les flammes dansaient sur ses cheveux blonds. « C'est surtout pour avoir votre avis. Je pense me lancer bientôt, et organiser des stages dans ma maison, dès que ma formation de relaxologue sera validée. Et vous serez la bienvenue bien sûr... » Aurore hocha la tête.

Le massage évolutif est une démarche originale de synthèse et de complémentarité de différentes approches de massages, relaxants, harmonisants, énergétiques, et de mieux-être. Le massage évolutif s'inscrit dans les pratiques de "Massage de bien-être" (M.B.E.) ou "Somato-relaxation" (S.R.)

« Qu'en pensez-vous ? » Aurore pensa qu'il n'y aurait bientôt plus que les malades pour aller bien. Elle avait reçu et ouvert par erreur une attestation de participation à l'un de ces stages pratiqués par Presqu'île Formation : *voyage holotropique, sophrologie, biodanza*

dynamique, réharmonisation énergétique, naturopathie, Gestalt expérientielle, et graphothérapie, neuro-training, chacun pouvait apparemment choisir son « pack », englobant quatre week-ends par an, avec le couvert et le couchage en sus. Elle avait recollé l'enveloppe comme elle avait pu avant de la glisser dans la boîte aux lettres d'Irène.

Elle eut bien du mal à cacher son embarras, elle dit que c'était bien, elle s'avança pour étaler les braises au fond de l'âtre puis recula son fauteuil.

Elle se leva pour aller ouvrir le frigo et proposa à Irène de rester dîner.

« Je peux faire des sandwichs au jambon, du vrai jambon à l'os qui vient du marché, cela vous dit ? Ou bien du poulet froid, et je fais une salade, cria-t-elle depuis la cuisine. Il y a une tarte tatin au congélateur. Je la mets au four ? »

— Les sandwichs avec une salade et la tarte, ce sera parfait ! répondit Irène. Vous voulez un coup de main ? »

La grosse bûche de chêne était rongée par le feu, très lentement, comme avec une lime, sans presque donner de cendres. La braise, chauffée à blanc, avait la couleur de l'or liquide, et dégageait une chaleur cuisante. C'était délicieux de se faire rôtir les doigts de pied, alors que la nuit était immense, dehors.

Aurore et Irène partagèrent leur repas en silence. Irène B. picorait, plutôt qu'elle ne mangeait. Elle mordit à peine dans le pain, en ramassant toutes les miettes qui tombaient sur sa jupe en fin lainage, couleur crème. Son visage se figeait devant les flammes.

Aurore se leva pour faire du thé.

Cette atroce mise en scène. Qui était une sorte de signature. Une vraie boucherie. Un meurtre soigneusement prémédité qui semblait venir de loin sans qu'aucun mobile ne soit apparent. Aucune piste. Les interrogatoires de voisinage n'avaient rien donné.

Roland était convoqué à la fin du mois, après son voyage en Malaisie, pour être interrogé. Il allait rester deux jours à La Villa, peut-être trois.

Aurore, pensait Irène, était une femme si étonnante. Elle était heureuse de pouvoir enfin l'approcher. Elle avait été follement aimée, comme disait le poète, cela lui donnait... Elle ne savait pas le décrire. En la regardant, Irène éprouva de la nostalgie pour ce qui n'avait jamais eu lieu dans sa propre vie, son propre corps. Enfin, elle avait tout de même eu le courage de divorcer..., se dit-elle, pour se consoler.

Faire du thé. La cuisine parut à Aurore si blanche, soudain. Le feu sous la bouilloire était bleu. Chaque geste, chaque couleur, résonnait dans le calme et le froid. Le feu sur la peau des joues était devenu

glacé au contact de l'air. Aurore revint s'asseoir dans son fauteuil, ou plutôt celui que Roland affectionnait tant. Mais elle chassa Roland de ses pensées. Elle ne voulait pas parler de lui.

« Votre thé est délicieux. Vous le prenez où ? »

— Je ne sais plus d'où vient celui-là. C'est un thé vert, au lotus, très léger pour le soir... » Roland le lui avait rapporté d'une boutique, à Clamart, où il avait son cabinet d'architecte.

« Avec la tarte, c'est parfait... »

Aurore hésitait à fermer les yeux pendant qu'Irène parlait. Roland lui manquait. Elle aurait voulu sentir ses bras autour d'elle.

« La mère de Mme Damian était juive, vous savez, mais elle a dû le cacher toute sa vie. Elle s'appelait Sarah en réalité. Mais on l'appelait Paule. Elle vivait dans sa chambre. Je l'ai surprise une fois en train de coiffer ses perruques, elle parlait toute seule, chauve et assise sur le lit, une grande assiette de cannelés posée à côté d'elle. Elle était très maigre, très élégante, dans la pénombre. Je crois que Marie-Pierre l'adorait.

— Mme Damian vous faisait des confidences ? »

— Vous pensez ! Marie-Pierre était fermée à double tour ! Mais elle appelait souvent sa mère au secours, à l'hôpital. »

Aurore n'osa pas poursuivre sur le sujet, elle lui demanda si elle avait connu l'hôtel particulier du Champ-de-Mars à Bordeaux.

« Oui. Il y avait un monte-charge pour faire passer les plats dans la salle à manger. Les grandes cuisines étaient au sous-sol. La salle de bains était décorée par Lalique. La servante s'appelait Marie-Thérèse. Nous avions treize ans de différence avec Marie-Pierre. Je l'ai connue avant qu'elle ne parte à Neuilly travailler comme secrétaire médicale, dans une clinique qui appartenait à sa tante.

— C'était en quelle année ?

— Laissez-moi réfléchir... »

Mais Aurore lui demanda brusquement si leur fils, Jérémie, était déjà né.

« Non. Non. Jérémie est né plus tard, à Neuilly. Marie-Pierre avait dépassé la trentaine. »

Aurore calcula qu'il devait être né au début des années soixante, soit une dizaine d'années avant elle.

« ...Je me dis quelquefois que la mort de Jérémie les a sauvés... »

— Les enfants parfois se sacrifient pour leurs parents, en effet, déclara Aurore.

— ...Un accident de voiture. Dans le Nord. À cause du brouillard. Sur une autoroute. Je... je ne l'ai pas très bien connu, vous savez... par contre, il était très lié avec Maud Nancy.

— Très proche, vraiment ?

— Elle l'avait adopté comme un fils. La villa de ses parents était

devenue irrespirable. Il avait des crises d'asthme. Il avait une chambre chez Maud. »

Aurore hocha la tête, elle avait envie d'un cognac, mais se sentait incapable de bouger et s'enfonçait toujours un peu plus dans le fauteuil préféré de Roland. Irène était assise tout au bord du sien, comme un oiseau sur sa branche, prêt à s'envoler, et souriait toujours comme pour s'excuser d'être encore là. Aurore rêvait de fondre dans la chaleur, mais elle gardait les jambes croisées. Il devait être bien tard mais elle n'avait pas non plus la force de chasser Irène B.

VIII. La rupture

C'est par jour de grand vent qu'Irène avait pris la décision d'annoncer à son mari sa décision de rompre. L'air était vif et semblait creuser les couleurs, les décaper, et les faire briller. Irène avait respiré, comme elle ne l'avait plus fait depuis des années, avec toute la surface de son visage. La mer était bleue, un bleu qui s'approfondissait sous la fraîcheur du vent. Son soulagement, à pouvoir dire que c'était fini, fini... Les paroles décisives allaient enfin franchir ses lèvres. Elle allait sortir du carcan et du brouillard, de ce ralenti où les événements arrivaient de l'extérieur, sans qu'elle le veuille, où elle avait vu son fils se détruire comme en rêve.

Il y avait tellement de vent que sa poitrine se gonflait. Rompre était une décision difficile, mais le vent lui donnait raison ce jour-là, et Irène B. voulait faire partie du vent désormais. Elle était remplie par cette décision, qui avait coulé en elle, goutte à goutte, depuis des années. Elle était prête. Elle aimait la force des paroles qui allaient sortir de la soumission observée pendant des années. Son mari n'avait pas besoin d'elle. Il la foutait à l'hôpital dès que cela l'arrangeait, et se réparait lui-même au moindre accroc, comme le cyborg en métal dans *Terminator*. Aucun outrage, aucune vexation ne pouvait l'atteindre très longtemps. Il était devenu froid, distant, méprisant, comme un poisson mort.

Justement, Irène a l'impression, dès qu'elle commence à lui parler, d'être une poissonnière qui fait ses comptes avec des gants de ménage qui puent. Michel a quelque chose qui décourage les conflits, qui vous rend vite ridicule dès que vous essayez de vous expliquer. C'est un homme tout-terrain, spécialiste des faux plats.

C'est vrai, cela avait été reposant. Il menait sa vie, son métier d'une main de maître. Un compagnon conciliant, pourvu qu'on lui foute la paix. Voilà, je te la laisse. Ta paix. Tu vas l'avoir.

Irène avait eu des rêves. Le sentiment qu'ils étaient devenus inutiles la poussait aujourd'hui à partir. Elle avait, en vivant avec lui, fait le deuil permanent de la femme qu'elle était à l'origine. Oui,

parfaitement ! C'était idiot, pensait Irène, d'avoir vécu dans les coulisses. Et ce beau mariage s'était imposé comme un cruel démenti, le démenti de plus en plus ironique et douloureux de ce qu'elle aurait dû être.

Elle aussi pouvait comprendre et guérir les gens, et avec plus de cœur que son mari.

Elle avait lutté longtemps pour maintenir cette bizarre admiration qu'elle avait pour lui, qui avait fait d'eux des complices, des camarades, mais tout ce qu'elle n'était pas, tout ce qu'elle aurait pu être s'était mis à grossir, à proliférer, et à créer du désespoir. Demeurer ce qu'elle n'était pas devenait insupportable. Elle se cognait partout à une sorte de négation d'elle-même, tandis qu'il allait et venait, avec une égalité d'humeur, une froideur qui donnaient des envies de meurtre.

Elle avait comprimé son chagrin. Elle avait essayé malgré tout de continuer à croire qu'ainsi elle pourrait prendre part à sa vie. Quand elle avait fini par exploser, la réponse était tombée. Internée. Pour son bien. Enfermer les épouses délaissées était une tradition dans ce milieu.

Il avait blêmi. La pâleur était le signe chez Michel d'une grande inquiétude. Elle se disait pendant qu'elle parlait, « Voilà, je lui dis, c'est fini, les choses sont dites », ses paroles faisaient des vagues comme on dit, elle aspirait de grandes goulées d'air frais, dressée sur son séant, le buste droit. Michel venait de lui lancer « Comme d'habitude, avec toi, on en prend plein la tronche ! », puis « Tu fais bien de te positionner ». Il devait comprendre qu'elle le quittait pour la même raison immémoriale qui la rattachait à toutes les femmes, elle le quittait parce qu'elle était devenue « un meuble », oui, « un meuble », insista-t-elle, « soit encombrant soit invisible ».

Il y a des vies qui n'ont ni début ni fin, comme celle d'Aurore, vouée à une sorte d'éternité silencieuse. Il y a des vies téléguidées par les contraintes, et les horaires. Qui n'ont jamais le choix de finir ou de commencer. Il y a aussi des vies qui ont commencé par la fin. Irène se dit, au moment de rompre, que la fin de leur couple était programmée dès le début. Michel l'avait prise pour une brave petite, mignonne et fortunée, ce qui lui avait simplifié la vie pour s'établir comme médecin.

Michel lui avait fait remarquer qu'elle était toute seule à se monter la tête, à croire des choses indéfendables et qu'elle n'avait jamais eu besoin de lui pour céder au désespoir. En un mot, les choses ne se résumaient jamais à ce qu'on croyait savoir. « Mais toi, tu ne cherches jamais à savoir, tu laisses les choses où elles sont, tu n'y touches pas,

répliqua-t-elle, et ce n'est pas mieux ! » Et elle retombait dans le piège que précisément Michel venait de souligner, elle essayait d'avoir le dernier mot. Michel, lui, acceptait beaucoup de choses mais plutôt par indifférence. Irène B. en était arrivée à penser qu'une ironie supérieure gouvernait sa vie, un poison injecté à dose infinitésimale. Il regardait les humains de très haut. Mais elle n'en était pas sûre. Il pouvait aussi faire preuve de compassion, de patience. Il était aimé par certains de ses patients. Les gens froids sont parfois sentimentaux, en secret. Comment savoir ? Michel décourageait la vérité, comme le mensonge. Leur fils unique n'avait jamais réussi à capter son attention, son affection.

Il est obligé d'écouter. Il ne la rattrape pas. Il laisse faire, cette scène de ménage semble déjà ne plus le concerner. Détachement fabuleux, qui laisse Irène B. seule face à ce qu'elle est en train de dire. Le poids de ses paroles retombe. Elle finit son café les lèvres un peu pincées et tripote le col de son gilet. Signe de nervosité. Elle gardera pour elle le plus intime. Comment avait-elle pu, certains soirs, prendre la poêle et y faire griller deux côtelettes de porc, les vitres de la fenêtre n'ouvrant plus sur rien, et les gestes, aussi lents, détachés du corps, que ceux de Delphine Seyrig dans un film de Duras ? « Quelqu'un est mort je crois... », le murmure se perd dans les enfilades de pièces et de corridors... les gestes tellement alanguis qu'ils sont au bord de l'extinction. Le comique un peu suranné des soupirs, les robes longues.

Elle était devenue tout ce qu'elle détestait. Une solitude orgueilleuse, une sorte de vanité à se croire « promise » à quelque chose d'autre que cette vieille camaraderie qui voisinait avec le néant. « Ma vie avec toi disparaissait, sitôt apparue, comme de l'eau dans du sable... » Une brave fille n'a jamais besoin d'une robe, ni d'un parfum, ni d'une coupe de champagne. Elle est là pour épauler, pour soutenir, pour comprendre. « Sans parler de ton goût prononcé pour les divas — Nous y voilà ! » s'exclama Michel, de plus en plus courroucé. « Oui », renchérit Irène B., soudain très mécontente, très sombre, prête à le lacérer. Son goût pour les femmes mûres, et replètes, alors qu'elle avait encore des couettes quand ils s'étaient mariés. « Qu'est-ce qui t'a pris d'épouser une crevette dans mon genre ? C'est à se demander ! » Les femmes qui avaient rôdé autour de lui, lourdes mamelles, permissives, et gourmandes, inaugurées avec Angela. Toutes friquées, toutes liftées, toutes blessées. Un musée des horreurs. « J'ai rêvé de revanche. »

« Nous nous sommes rencontrés dans une profonde humanité sans jugement », avait minaudé Angela un soir, au cours d'un dîner. « Cette folle t'a dragué devant tout le monde, avec son gros cul sous sa jupe léopard et ses sourcils redessinés en violet au milieu du front. » Michel

était devenu très pâle. Il allait l'interrompre, d'un bref éclat de voix, qui claquerait comme un fouet. « Tu arrêtes ça tout de suite ! » Elle allait trop loin. Elle le savait. Elle le provoquait pour le faire sortir de ses gonds. Pour jouir de sa propre défaite. Irène B. faisait partie de ces femmes qui se sentent coupables à l'idée de prendre leur place, et de gagner leurs droits.

Son orgueil s'était cabré devant ces femmes en chaleur qui se pourléchaient les babines tandis qu'elle vivait étranglée par son chagrin. Cet orgueil blessé avait enflé, et lui avait bouffé les nerfs. Elle vécut en apnée : ne plus sentir, ne plus voir, ne plus être touchée, ne plus rien avaler... C'est alors que son corps se dérégla.

Ce dîner avec Angela l'avait achevée.

Michel, sur un ton ferme, vaguement épouvanté : « Mais tu aurais dû en rire ! — Mais oui, mais oui, j'aurais dû rire de tout... » Irène hurlait, elle ne pouvait pas s'empêcher de hurler, de rentrer dans des rages folles entre deux noyades.

Ces va-et-vient l'avaient épuisée. Ulcérée, humiliée, vidée, décadrée. Elle avait dérivé dans des journées qui se traînaient, ces journées qui bâillent, ces heures qui se mordent la queue, et la vie passe au loin, comme les nuages de Baudelaire. Elle secoua la tête : « L'ennui est devenu un lien retors, puissant, compact et presque convaincant, entre nous. »

Diego avait servi de détonateur, le premier. Quand il avait pris trente kilos en deux mois, elle avait été sidérée. Clouée sur place, en face de cette bombonne qui enflait, et qui était son fils. Elle s'en voudrait à vie de n'avoir rien vu venir. Elle voulait rejouer son rôle de mère. Elle allait s'en sortir... grâce à Presqu'île Formation. Michel ricana. « Tu ne crois qu'aux médicaments ! Et tu as laissé tomber ton rôle de mari, ton rôle de père, tu as tout laissé tomber. Je m'en sortirai. Tu prends tes affaires demain, et tu t'en vas. Je ne veux plus jamais te revoir. »

IX. Un souvenir à Paris

Elle était entrée dans ce café aux petites tables rondes, aux banquettes en cuir patiné, qui dégageaient une douce chaleur, par une journée d'hiver très grise, très plate, très froide. Elle s'était assise parmi les clients pressés de se réchauffer, dans le bruit des conversations. On apportait les chocolats chauds, les thés fumants, et les tartes aux poires. Sa poitrine s'était ouverte. Elle avait vu le repli des âmes et des corps. Les clients formaient une sorte de cercle enchanté, tous convergeaient vers elle, vers sa poitrine débordante d'amour, et gonflée de chagrin. La vérité de chaque personne venait la frôler, d'une manière douce, simple, et totale. Il y avait de la buée sur les vitres. Elle avait fermé les yeux. Les gens semblaient si heureux, si heureux de se réchauffer dans ce café aux boiseries luisantes, et la vérité de ce bonheur, sortie de terre comme une plante vigoureuse, tropicale, s'imprimait sur son corps, entraînait dans sa poitrine. Aurore avait eu les larmes aux yeux. Tout était en paix, tout était égal. Tout était bon, pacifié. Tout était donné, là, à cet instant. Le battement de son cœur était doux, comme un bruissement d'ailes. Elle resta tout l'après-midi dans ce café.

Après avoir enfilé les rues les unes après les autres, d'un pas léger, mesuré, qui rendait le froid amical (elle qui le détestait pourtant d'habitude), elle poussa la porte de l'appartement de la place de Wagram sans avoir de doutes concernant son mariage avec Roland.

Elle allait dire oui. L'absence de son père, et l'amour de Roland, c'était pareil, pareil, pareil.

Depuis le meurtre de Mme Damian, rien n'était pareil au Moulinet et rien n'avait changé. Rien ne pouvait vraiment arriver et pourtant ce meurtre venait d'arriver par le biais de cette hésitation dans la voix de Roland, qui la poursuivait, qui la désignait. Il était peut-être temps de mettre de l'ordre dans cet amour démesuré qui ne faisait aucun bruit.

Ceux qui veillaient à la bonne marche du monde commençaient à se rapprocher, tambour battant. Mais tout passait. Elle formait avec la

mer, avec Roland, avec son père, un royaume de silence imprenable, sans cesse recréé par le bruit des vagues.

Le feu dans la cheminée la calmait, en faisant crépiter le silence de La Villa. Le feu était un bon maître et un bon gardien. La nuit s'appuyait toujours plus fortement sur les vitres. Aurore ne bougeait pas, renversée contre le dossier du fauteuil, les doigts de pied écartés devant les braises. Elle se relevait parfois pour ajouter une bûche, bien sèche, qui flambait haut et clair, sans fumée ; elle ranimait toujours le feu avec précision, avec lenteur, absorbée par son absence de pensées.

X. Irène B.

Après sa rupture avec son mari, Irène B. avait été poussée dans une solitude bien trempée. La rêvasserie lui était désormais interdite, ainsi que les regrets. Elle devait rebâtir sa vie, renaître. Croire en elle. Se reformer avec la fragilité de ses nerfs, et avec sa force de décision. On était coriaces dans sa famille, surtout la lignée des femmes, fluettes, mais très résistantes. Sa formation en relaxologie évolutive et expressive serait bientôt validée. Elle travaillerait en relation étroite avec la Société française de sophrologie.

Elle sauverait son fils. Elle affronterait sa douleur. Aurore l'aiderait. Elles iraient toutes les deux le chercher dans cette infâme porcherie, écurie, où il était pris dans les griffes de ce... ce... type (elle ne savait pas nommer autrement Patrick Pralon, le fils de son ex-femme de ménage devenu entrepreneur). Le mot qu'elle cherchait ne parvenait pas à franchir ses lèvres.

Ce meurtre horrible avait au moins un avantage. Il avait permis ce rapprochement avec Aurore. Irène ne trouvait pas les mots pour parler d'elle. À part « étonnante ». Sa voisine était distante, et semblait indifférente aux circonstances. Elle n'avait jamais laissé aucune prise aux racontars.

Par la fenêtre, elle l'aperçoit qui fait ce geste, un geste qu'elle a souvent, de remonter une mèche de cheveux par-dessus son oreille. Aurore semble toujours appeler la caresse de son époux, Roland. Elle semble toujours lui sourire, se préparer à l'accueillir.

XI. La visite chez Maud Nancy

Aurore avait abandonné provisoirement ses toiles blanches pour travailler sur des papiers défroissés et collés sur des planches de bois, sur lesquels elle avait dessiné au crayon papier et au pastel des sortes de cosmos, naïfs, immenses et sincères.

Elle voulait poser quelques questions à Maud Nancy, et s'était décidée à lui téléphoner. Maud lui avait donné rendez-vous pour le lendemain. Aurore voulait revoir le salon, et reparler d'un après-midi vieux de quinze ans, qui avait sombré avec le reste dans les décombres. Elle n'était restée fidèle dans sa vie qu'à deux ou trois impressions, deux ou trois idées. Le reste n'avait jamais accroché.

En se préparant pour cette visite, elle se forçait à avaler une potion infecte. « De quoi me faudrait-il donc guérir ? », se dit-elle en avançant son visage vers la glace pour se maquiller.

« Mais de rien, se disait-elle en tentant de s'en convaincre. De rien. » Elle rapprocha encore un peu plus son visage de façon à rajouter une couche de rimmel puis une ombre à paupières grise. « Alors pourquoi tu vas te jeter dans la gueule du loup ? » Elle estompa la couleur vers le coin extérieur de la paupière. « Parce que... » Son regard devint triste et fixe dans la glace. Aurore l'adoucissait encore avec une ombre couleur paille.

Roland avait eu plusieurs vies avant de la rencontrer.

Il avait connu Maud Nancy bien avant elle, du temps de son mariage avec Sophie. Ils avaient fait du bateau ensemble, pendant des années. Elle voulait savoir s'il avait bien connu les Damian, quoiqu'elle trouvât l'idée incongrue. Elle voulait faire le lien avec cette hésitation dans sa voix, et le meurtre, son peu d'empressement aussi à venir pendant toutes ces années à La Villa. « Maud Nancy est une professionnelle des sales petits secrets, elle sait tout, et elle en est fière. Alors vas-y ma cocotte, saute dans le bain... »

Elle mit un pull orange et une jupe longue à volants, élimina les traces de peinture sous les ongles, brossa vigoureusement ses cheveux

et les tira en arrière. Cela lui donnait l'air sévère. Elle les relâcha. Les cheveux blancs étaient de plus en plus nombreux à se mêler aux autres. Il faudrait déplacer la raie sur le côté, peut-être, pour les cacher.

Roland lui avait assuré au téléphone qu'il n'avait gardé aucun souvenir de cet après-midi chez Maud Nancy. Elle avait pourtant à peine insisté, mais assez pour sentir qu'il n'avait pas envie d'en parler.

Ainsi, un après-midi lointain revenait-il la prendre par la manche, un souvenir loqueteux, presque effacé, qui ne disait plus que le millième de sa vérité.

Le salon a été refait. Les murs blancs, et presque nus, le font ressembler maintenant à celui d'une villa de vacances, plus qu'à une résidence principale. Le mobilier s'est simplifié. Maud avait décidé de se rapprocher de ses enfants et s'était installée à Toulouse quelques mois après la mort de Guy, son troisième mari. Le premier était mort d'un cancer du pancréas, et Maud elle-même se battait, ou s'était battue, contre un cancer du sein qui avait récidivé. Aurore, en arrivant au Moulinet, avait découvert que beaucoup de ces villas magnifiques abritaient des drames, des longues maladies, des deuils, des mariages ratés, jamais rompus, des catastrophes silencieuses, toxiques, et chroniques, cachées derrière les façades refaites, les toits rutilants, et les jardins dessinés à la tronçonneuse.

Maud avait beaucoup changé. Le visage s'était creusé, sous les yeux surtout, qu'elle avait soulignés de khôl, les lèvres très dessinées, peintes en mauve comme celles d'une geisha. Ses cheveux courts, gris, frisés, le foulard en soie noué autour du cou lui donnaient l'air d'une poupée à la fois juive, arabe et japonaise. Maud était une grande bourgeoise, maquillée, bijoutée, qui cherchait surtout dans ses interlocuteurs un moyen de se mettre en valeur. Et elle était particulièrement contente de s'essuyer les pieds sur Aurore, qui n'avait jamais eu d'importance à ses yeux. C'est par égard pour Roland qu'elle l'avait tout au plus ménagée.

La première chose qu'Aurore entendit fut un éloge de la salle de bains en marbre de Carrare, dessinée par un architecte, dans l'appartement qu'elle essayait de vendre, à Strasbourg. Maud était au téléphone. Dans chaque fibre de ses paroles se profilait la satisfaction d'étaler ce qu'elle possédait.

Elle était veuve pour la deuxième fois, et en imposait toujours. Aurore pénétra chez elle en baissant les yeux, comme si elle devait se replier, se réfugier dans une anfractuosité d'elle-même. Elle entra chez Maud comme au foyer d'accueil. En sachant d'avance qu'elle n'aurait pas droit à l'existence.

Des pas sur le gravier. La vieille tante est là, Madame Langlais,

soutenue par une très jeune fille aux yeux noirs qui l'assoit sur un fauteuil, et arrange les coussins derrière son dos. Maud reçoit souvent de la famille. Les petits-enfants sont encore à la plage mais ne vont pas tarder. Mme Langlais salue de manière vigoureuse, engage la conversation, fière de ses quatre-vingt-douze ans, elle accepte les félicitations sur sa forme éblouissante avec un plaisir évident, et rappelle aussitôt qu'elle a été l'une des premières femmes à gagner sa vie, en son temps, que, malgré son mariage, elle avait toujours tenu à son indépendance, elle avait toujours aimé ne rien devoir à personne, ainsi, elle allait tous les soirs dormir à l'hôtel, pour ne pas gêner Maud, ni déranger ses petits-neveux. « Lilia me raccompagne tous les soirs, si gentiment », précise-t-elle en regardant la jeune fille qui débarrasse maintenant la table, les tasses de café vides et des reliefs de gâteaux. « Vous servirez l'apéritif quand les enfants reviendront. — Très bien. » Maud jette un œil un peu las en direction de sa tante.

Aurore laissait toujours la place aux personnalités flamboyantes. Elle se lovait instinctivement dans le silence et regardait, fascinée, l'Autre jaillir de la cuisse de Jupiter. Le silence faisait briller la vie dans les recoins, et installait une sorte de ralenti qui rendait la comédie absurde.

Elle avait toujours la vision de son père qui la hissait sur ses épaules avant de traverser tout Paris. Sa vie, alors, était un balcon, qui donnait sur les rues, les voitures, les passants. Aujourd'hui, elle avait reculé. Seule la mer était restée comme avant, immense.

« Quand j'étais dans le ventre de ma maman, je parlais allemand. » Samuel, l'un des petits-fils de Maud Nancy, vient très sérieusement expliquer à Aurore la vie qu'il avait menée dans le ventre de sa maman, tandis que Lilia, la jeune domestique aux yeux noirs, avec des gestes toujours étudiés, et précis, s'apprêtait à servir l'apéritif. Aurore ne peut s'empêcher de rire, et Lilia se retourne un instant vers elle. « Samuel, viens ici. On va enlever le sable de tes chaussures. »

Ce fut bientôt au tour d'Alice et d'Hugo, les frère et sœur, de venir virevolter autour d'elle. Alice, jeune fille élancée, fait de la danse classique, elle s'assoit en posant délicatement ses mains sur la table, et engage la conversation avec beaucoup de sérieux. Elle dit vouloir aller au bout de ses passions, travailler dur ne la gêne pas, au contraire, cela la stimule, elle aime sentir qu'elle se donne du mal, sinon elle n'a pas le sentiment de faire vraiment les choses.

Aurore hocha la tête. Le vocabulaire de la jeune ballerine, la tournure de ses phrases étaient, comme la gestuelle, le port altier, impeccables, très choisis. Hugo, lui, faisait de la guitare et du chant ; tous s'installèrent à table.

Lilia servit le jus d'orange, le Coca-Cola et les Martini. Maud

racontait au téléphone son projet de voyage à l'île Maurice, pendant les vacances de Pâques. Elle était débordée cette année mais trouverait un moment.

Samuel veut retourner à la plage avec Lilia.

Les parents sont au cinéma, à La Teste. Ils ont le temps avant le dîner.

« Mais alors, il faut que tu acceptes qu'on y aille avec Suzanne, dit Lilia à Samuel. — Oui. — Non. — Elle ne marche pas vite mais elle marche bien assez vite, on a le temps. »

Lilia entoura les épaules de la vieille tante avec un châle et lui tendit le bras avant de se mettre à son pas. Aurore les regarda s'éloigner, le petit Samuel gambadant autour d'elles. La famille est détentrice du nom et du patrimoine. Chacun de ses membres en est le représentant et l'héritier. Ce devoir de représentation sociale, omniprésent, réduisait la sphère privée (où vivait presque exclusivement Aurore) comme une peau de chagrin. Quand Aurore parlait « des gens riches », Roland lui répliquait qu'elle en faisait partie, bien que, dans sa petite tête, elle soit restée une pauvre fille égarée sur un trottoir.

Les parents revinrent du cinéma, grands tous les deux, vêtus de sombre. « J'ai pris une glace au lait d'amande, recouvert d'un voile de poivron meringué. » C'était l'anniversaire de la maman, invitée dans un grand restaurant par le papa, en amoureux, « des plats haute couture, posés au milieu d'une assiette à laquelle on n'osait pas toucher », dirent-ils en riant de plaisir, et ils avaient vu un très bon film.

Aurore avait été très longtemps une jolie femme protégée par l'amour de Roland, absorbée dans le couple qu'elle formait avec lui. Résumée à lui. Et puis elle s'était mise à peindre, voilà juste ce que l'on savait d'elle, à peindre des choses abstraites.

« La police vous a-t-elle également interrogé ? »

Aurore tressaillit.

« Oui. Je n'ai pas eu grand-chose à leur raconter à vrai dire... »

Maud la regarda fixement, Aurore poursuivit :

« Je ne connaissais pas les Damian... »

— Je vous trouve bien hésitante, Aurore, finissez vos phrases ! Que voulez-vous savoir ?

— Mme Damian aurait pris la relève de sa propre mère, en sombrant dans une sorte de... neurasthénie ? demanda Aurore en se raccrochant à la première idée qui lui passait par la tête.

— Non, ce n'était pas du tout pareil. Paule, ou plutôt Sarah, qui était très liée à ma mère, était peut-être névrosée, mais on l'avait tout de même obligée à cacher qu'elle était juive ! Marie-Pierre était

malade, elle était vraiment MA-LA-DE ! Je ne comprends pas comment Stan a pu se montrer aussi laxiste avec elle !

— Oui, cet homme a l'air perdu... découragé, c'est évident.

— Paix à son âme », murmura Maud, puis elle enchaîna sur leur villa qui n'était pas entretenue. Ni évidemment le jardin. Elle eut un geste de mépris. La radinerie était une faute de goût impardonnable.

Puis, c'était plus fort qu'elle, elle évoqua son premier mari, en sirotant un Martini, un philosophe-normalien-agrégé-auquel-l'Amérique-avait-fait-des-ponts-d'or, excellent jardinier de surcroît, qui parlait aux fleurs, c'est lui qui avait planté la haie de camélias. Alors qu'en France il était à peine lu... cela avait fait scandale dans sa famille quand elle l'avait épousé, « Un philosophe de gauche... vous pensez bien ! Mais j'ai toujours été une rebelle. »

La vieille tante revenait de sa promenade du soir, avec le petit Samuel et la jeune Lilia... On allait dîner à huit heures... Aurore, de guerre lasse, fit comprendre qu'elle allait prendre congé. Le regard de Maud se durcit.

« Ils ont eu un fils. »

Aurore hésita à prononcer le prénom, « Jérémie ».

« Un fils que j'aimais beaucoup. Il s'est tué à trente ans dans un accident de voiture... » Aurore se pencha pour ramasser un briquet qui venait de tomber, en se relevant, elle eut un léger vertige, et croisa le regard de Lilia, la jeune domestique, qui avait esquissé le même geste qu'elle. Un regard de jais, inquisiteur, très dur.

« Vous ne connaissez pas non plus Jérémie, *naturellement*, affirma Maud Nancy.

— Je devrais... ? » bredouilla Aurore qui sentit l'air s'épaissir et s'alourdir autour d'elle. Elle se força à parler, avec un poids sur la poitrine : « Roland jouait aux échecs, ce jour-là, chez vous... Il y avait votre mari, qui faisait tourner les coupes de champagne, votre mère était là aussi, M. et Mme Damian assis sur un canapé... Il était là lui aussi, je crois... Jérémie... enfin...

— C'est possible, je ne me souviens pas, c'était en quelle année ? » Maud Nancy avait adopté un ton dédaigneux.

Aurore rougit, elle ne savait plus.

Maud Nancy : « Était-ce avant ou après sa mort ? »

« La mort de qui ? » faillit demander Aurore.

Maud prit des airs de conspiratrice. Les secrets étaient bien gardés. Les existences recousues par-dessus.

Aurore eut soudain très chaud, les gestes se ralentissaient autour d'elle. La vieille tante Suzanne ricanait sur son fauteuil, Maud avait une expression un peu floue, et surnoise, déformée par l'épaisseur de l'air.

« Nous étions très liés à Jérémie, il habitait chez nous quand il

venait au Moulinet. Sa mère n'a jamais su l'élever. »

Aurore, frappée par une étrange distraction, ne dit rien, encore une fois.

La certitude que Roland jouait aux échecs cet après-midi-là avec Jérémie lui serra le cœur. Maud continua sur sa lancée.

« Ils ont élevé leur fils comme ils ont fait tout le reste : au rabais. C'était pourtant un jeune homme très gracieux, très fin, un élève brillant.

— ...Vous le connaissiez bien ?

— Mais je vous l'ai dit, il était comme un fils pour nous ! Je connaissais *très* bien Jérémie ! Il a fait beaucoup de bateau avec nous, votre mari le connaissait aussi, du temps de Sophie. »

Pourquoi avait-elle dit *votre mari* ? D'habitude, c'était toujours *Roland*.

« Au fait, avez-vous des nouvelles de Sophie ? »

Aurore était sonnée.

Elle ouvrit son atelier. L'immense toile, dont elle avait soigneusement préparé le fond blanc, pendant des jours, avec de la poussière de coquillage, lui faisait face. Elle alla sans hésiter chercher un fusain noir et écrivit le prénom *Jérémie*, pour en balafrer la surface. Les lettres noires sur fond blanc, à peine écrites, semblaient se tordre de douleur, et attendre la suite, une sorte de châtiment. Mais Aurore se calma aussitôt. Il fallait laisser reposer. Elle quitta l'atelier sans fixer les lettres sur la toile, ni même se retourner.

De retour au salon, elle enleva son manteau, se lava les mains, et se versa un verre de vin. « Tu ne vas pas flancher, n'est-ce pas ? se dit-elle. Ce n'est pas le moment. »

XII. Sur la jetée

Elles se croisèrent sur la jetée. Tout était long, fin et aérien dans cette fille aux yeux noirs qui s'appelait Lilia. Les cheveux, le cou, les jambes. Aurore avait resserré son châle en la voyant venir. Cette légèreté lui redonnait le goût des nuages à Venise. La jetée était ventée, et c'était une sylphide, une gazelle, qui s'avavançait. Aurore encaissa le regard noir, direct, franc, appuyé sur elle avec insistance. Elle suffoqua presque tandis que la jeune fille la dépassait déjà, n'offrant bientôt que la longueur de son dos, le roulis un peu crâne de ses hanches, ses mèches de cheveux flottant sur les épaules.

Roland, au téléphone, lui annonça qu'il allait pouvoir passer une journée à La Villa à son retour de Malaisie. « Non, non c'est moi qui vais aller te voir, tu as raison, ça me fera du bien de quitter La Villa pour quelques jours. »

XIII. Les Damian (3)

Irène continuait de lui parler des Damian. C'était devenu un rituel. Aurore l'écoutait en se demandant pourquoi, en sachant qu'elle s'était en quelque sorte ligotée à cette hésitation dans la voix de Roland et que cela devenait absurde. Se pouvait-il que cette femme gracile, aux gestes maladroits, dérégles, puisse entrer ainsi dans sa vie, à la faveur d'une hésitation ? Quoi qu'il en soit, Irène faisait son petit travail d'oiseau, en sachant peu à peu imposer sa présence, avec une sorte de supplication dans le regard.

Irène, ce jour-là, lui donna des détails. La pauvre Marie-Pierre était comme vissée sur sa terrasse les derniers temps, immobile tout au long des après-midi, des lunettes noires sur le nez, son casque de cheveux crêpés. Campée aux avant-postes de la mort, la voyant venir à grands pas. Aurore écoutait en portant une tasse de thé à ses lèvres. Le thé vert au lotus de Roland. « Elle avait une petite radio à portée de main, les ongles roses, rose fuchsia, les cils agglutinés par petites touffes sous l'effet du rimmel. »

Irène pensait qu'elle avait pressenti sa mort. Mais pourquoi ? On avait retrouvé ses mains tranchées dans un petit sac de voyage, sur un parking de supermarché près d'une poubelle, à Gujan-Mestras. Des mains qui pendaient comme des « lys assoiffés », c'était l'expression d'Irène.

Irène B. lui apprit également que les policiers avaient retrouvé de la nourriture avariée dans le frigidaire. Pas assez de froid. Ils mettaient tout sur le minimum. La défunte détestait cuisiner. En guise de dîner, elle balançait avec rage dans les assiettes, comme on donne une gifle, des pommes de terre qu'elle avait fait cramer à feu vif au fond d'une poêle. « Elle faisait frire n'importe quoi dans la poêle, pourvu que ce fut sous un feu violent... » Aurore hochait la tête, pensive...

... Irène s'arrêta de parler, les yeux dans le vide. Puis : « Marie-Pierre a reçu une éducation protestante, son grand-père était pasteur. On ne dit rien, on ne parle pas de soi, de ses émotions, on ne pose pas de question. On respecte par définition les parents, et tous ceux qui

ont vingt ans de plus que soi. Rideau. On étouffe, et on fait étouffer les autres. C'est très courant. L'importance donnée à l'argent met les gens en rang d'oignons. Les femmes sont là pour faire joli. Elles finissent cuites et recuites, confites dans leurs frustrations, leurs ressentiments, bousillées à vie par l'autorité du patriarche.

— Oui, je comprends, fit Aurore.

— Vous êtes son exact opposé, savez-vous ?

— Je n'aurais jamais pensé être un jour comparée à Madame Damian... » Aurore eut un petit rire, puis elle ajouta, songeuse : « Mais qui sait... ?

— Oh ! Excusez-moi ! Elle occupe tellement mes pensées en ce moment que je ramène tout à elle ! » s'exclama Irène B. en rougissant...

Aurore vit le sang gicler, aller fouetter les murs, une vague rouge, au ralenti, qui s'écrase... Une vision susceptible de provoquer une sorte de coma, issue d'un vieux rêve, un rêve qu'elle avait déjà fait, qui avait quelque chose de familier, et d'angoissant. Elle ne put s'empêcher de pâlir.

« C'était une femme verrouillée par son éducation. »

Aurore hocha la tête. Elle avait remarqué que les jeunes filles de bonne famille avaient gardé quelque chose de coriace, une espèce de ténacité chevillée au corps. Un amour des règles, une passion pour les contraintes, pour les décisions lourdes et fermes. Elle sentait qu'Irène considérait Marie-Pierre Damian comme une sœur en ce domaine. Dans les grandes familles de la région, la lutte pour maintenir le nom, le rang, l'héritage, orientait les âmes dès le berceau. À trois ans, certains enfants avaient déjà l'air vieux. Pas de temps mort, pas de fantaisie, pas de flânerie, pas de détours. Malheur à ceux et celles qui ne pouvaient pas suivre, ou ne voulaient pas obéir. Irène B. avait obéi aux règles de son milieu. Elle avait eu un fils, avec un médecin, dans une belle maison. Une vie sans histoires, qui avait pourtant sombré.

« Une autoroute, entre Lille et Dunkerque, pleine de brume, que voulez-vous ? »

Irène avait dit cela de façon un peu machinale. Puis elle enchaîna sur son fils, Diego, qui avait eu le sentiment de perdre un grand frère. Mais Diego s'attachait très facilement aux garçons plus âgés que lui. Il cherchait un modèle. Il manquait d'assurance, de confiance en lui. Il avait manqué d'affection de la part de son père. Jérémie, lui, était devenu un être un peu surnaturel, c'est-à-dire sage, aimable, impassible, honnête et silencieux, habitué à subir sans mot dire. « Je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela », murmura-t-elle, en appliquant la main sur ses tempes. Elle se redressa soudain. « Je vous parle ainsi, Aurore, parce que votre mariage a été une lumière et un refuge. Vous êtes passée loin de nos vies, vous êtes loin. Moi, j'ai le

sentiment que j'aurais pu devenir comme Marie-Pierre. Je suis issue de la même catastrophe. La confrérie des médecins, qui fut celle de ses parents et des miens, puis celle de mon mari, a des clubs en commun : le bridge, la voile, et l'asile pour les épouses délaissées.

« J'ai eu plus de chance que cette pauvre Marie-Pierre. J'aimais recevoir. J'ai fait corps avec mon mari et, en restant dans les coulisses, je croyais pouvoir me trouver, éclairer mon propre chemin, même avec une bougie. Je voyais Michel comme un enfant qui se donnait de grands airs, pour tromper son monde, et je croyais qu'il se révélerait un jour plus tendre, plus sensible, et plus bienveillant. J'ai attendu vingt ans. En vain. Diego aussi. »

Aurore n'osa pas relancer Irène sur Jérémie. Elle rentra chez elle, mais au lieu de pousser le portail de La Villa, elle traversa le boulevard de l'Océan, pour prendre l'allée des Gemmeurs. La nuit allait tomber et annonçait l'automne. La lumière giclait des lampadaires. Une brume légère, mais persistante et froide, étouffait le ciel, les pins ne bougeaient pas. Elle arriva dans l'allée des Moineaux. Elle se glissa sous les rubans en plastique qui délimitaient le périmètre défendu autour de la villa des Damian. Une ronce noire avait poussé dans une potiche en terre, et l'une de ses branches rampait sur la mousse, au pied d'un arbre, comme un tentacule, accrochant le sol avec ses épines.

Elle regarda pour la centième fois l'allée effacée par la mousse, la terrasse, les portes-fenêtres protégées par des volets en bois. Dans le noir, quelqu'un avait fait le guet, quelqu'un avait longuement regardé la villa, exactement comme elle était en train de le faire, exactement comme elle en ce moment. Aurore fixa la ronce, et puis son regard rencontra une tache sombre sur le sol. Elle enjamba le portail en bois, humide et un peu visqueux et s'approcha. C'était le cadavre d'un petit écureuil roux, presque noir, avec une petite tache blanche sur le poitrail. À proximité duquel des petites billes marron, qui ressemblaient à des pralines, étaient dispersées. Elle en prit une et la fit rouler dans la paume de sa main. Elle la mit dans la poche de son manteau et se retourna une dernière fois. L'obscurité avait encore gagné du terrain. La villa disparaissait. Bientôt, elle ne distingua plus le cadavre de l'écureuil à ses pieds. Elle redescendit l'allée, en tâtant au fond de sa poche la petite boule de poison.

La Villa était tapie dans le noir. Il fallait chercher les clefs et tâtonner avant de trouver l'interrupteur dans l'entrée. L'humidité devenait pénétrante.

Elle vit en rêve la villa des Damian. Les plafonds se défaisaient par endroits. Une décrépitude, une maladie rampante s'étaient répandues

partout dans le jardin et la maison, la moisissure avait tout bouffé. Des taches sur le sol, les murs, les nappes. Les tuiles du toit pourries par l'humidité, rongées par la mousse.

Des bassines, des seaux, un peu partout, où les gouttes d'eau rebondissaient.

Des placards qui puaient la naphthaline, avec des draps humides, des taies d'oreillers tachées.

Des robes en satin sur des portes-manteaux, décolorées, épuisées par les années.

Les vestes à capuchon en acrylique de M. Damian. Des tennis en simili-cuir, des pantalons cintrés.

Dans la cuisine un vieux frigo, une gazinière remontant aux années cinquante, se donnant la main, dansaient et grinçaient, rouillés de partout. Un tiroir ouvert avec un hachoir qui brillait au beau milieu. Les taches sur les taies d'oreiller devenaient des flaques de sang. Marie-Pierre Damian la désignait du doigt avec des lunettes noires sur le nez, un air revêche, et voulait lui arracher les cheveux.

Aurore se réveilla en sueur.

XIV. Le doute pour Aurore (1)

Sa vie résumée sur une pierre tombale : « Elle aima son mari et mourut. » Elle savait que la simplicité de cette phrase ne tenait qu'à un fil, elle savait qu'elle était ce fil. Elle s'étira, elle avait mal au dos.

Son amour pour Roland résumait sa vie. Et la solitude en était le prix, elle le savait. Roland l'avait fait revenir de nulle part. Elle avait aimé cette façon de n'être qu'à lui. De n'exister qu'avec lui. Adossée au néant. Oui. Le corps qu'il lui a donné voit la nuit et peut toucher les nuages. Les jours de beau temps, il grimpe comme une clématite le long d'un rosier sauvage, il devient une pierre exposée en plein soleil où les amoureux viennent se coucher dans l'odeur du thym. Elle peint avec la puissance de ce corps que le désir a rendu subtil. Elle lui fait confiance, il est le prolongement de ses soupirs, il est en avance sur elle, il protège son père et sa mère.

Certains soirs, elle trouvait les arbres particulièrement calmes, bien à leur place, avec leurs frondaisons épaisses et vigoureuses. Elle se sent comme eux. Le corps qui appartient au désir de Roland n'a pas de doutes.

Mais depuis ce meurtre... Une vieille tristesse se fait jour, une vieille inertie, plate comme un galet, que plus rien n'arrive à faire bouger.

La lumière blanche se solidifiait au bout du quai, elle formait un mur opaque. La lumière qu'elle aurait voulu rendre aussi fraîche et douce qu'un pétale de rose.

Face à Maud Nancy, elle était redevenue la petite orpheline écrasée d'avance par la tribu de « ceux qui savent ». Ainsi, au foyer d'accueil de la porte d'Asnières, avait-elle classé les gens. Par tribus. Elle s'était rangée dans ceux qui « avaient tout perdu », ceux qui « ne voulaient rien ». Mais elle avait vraiment détesté son attitude de petite fille prise en faute, qui fixait le bout ses chaussures. Elle en avait encore des frissons. Il faudrait changer de tribu, un jour.

À présent, elle sait. Jérémie, le fils des Damian, avait été l'amant de

Roland. Maud Nancy le savait, puisque tout savoir faisait partie de ses prérogatives. Mais ce qu'elle ne pouvait pas savoir, Maud, c'est qu'Aurore s'en fichait. Elle se fichait bien de savoir, ou de ne pas savoir, de ce qu'il y avait ou non à savoir. Elle faisait partie de la tribu de « ceux qui ont tout perdu », pour lesquels il était trop tard depuis toujours.

« Tu parles, se dit-elle. Quelle raclée, tout de même ! »

Roland, lui, était « quelqu'un ». Un enfant du pays et un « grand » architecte. Il faisait partie de la famille de ceux qui étaient « du bon côté », l'autre côté. Un homme que l'on prenait plaisir à s'arracher dès qu'il passait deux jours au Moulinet, ce qui était, malheureusement pour tout le monde, de plus en plus rare.

Ce que Maud ne savait pas non plus, c'est que Roland l'aimait, *elle*, et pour toujours.

Que la solitude était comme une terre d'asile offerte à leur amour.

Il le savait. Cela seul importait.

Elle fit rouler les portes de son atelier avec un plaisir joyeux et féroce.

Roland voulait la voir le plus vite possible. Il lui avait encore demandé la veille au téléphone quand elle pensait venir à Paris. Elle voulait finir un tableau, avant.

Il avait suffi, place de Wagram, qu'il lui passe la main autour de la taille pour l'enlever. À quoi ? Aurore avait tout perdu quand elle avait perdu son père. Elle regardait la moto tourner certains soirs, sur la place de Wagram, son sac sur le dos, ravie et tranquille. Elle avait entrevu une vie joueuse et joyeuse, quand il avait souri, de ce petit sourire en coin qu'il avait, qui avait craqué comme une allumette pour illuminer son visage. Il s'était avancé, l'avait prise par la taille et attirée à lui, puis, devant son air effarouché, lui avait désigné la moto : si elle voulait faire un tour, il suffisait d'aller chercher un casque chez lui, il habitait là, et il montra l'immeuble. Aurore avait hoché la tête, encore rougissante, elle avait fixé cette fenêtre où se reflétait le feuillage des arbres. Elle ne comprenait pas ce qui arrivait. Elle devait rester droite, ne pas tomber. Elle chercha sur son visage ce sourire, elle regarda sa bouche, le dessin des lèvres. Elle eut envie de l'embrasser.

Il dansait autour d'elle, il cherchait ses mots dans une autre langue semblait-il, en butant sur un silence. Elle n'avait encore aucune liberté de mouvement. Dans l'appartement où elle avait hésité à le suivre (car son premier mouvement eût été d'attendre sur le trottoir, et d'attendre en se demandant déjà si ce qui était en train d'arriver arrivait

vraiment), elle se plaqua contre un mur. Elle tenta de sourire en regardant autour d'elle, mais ne vit rien, que les rideaux qui s'écroulaient sur la moquette, un grand canapé en cuir, et un piano, dans l'autre pièce en enfilade. Un autre monde.

Il lui tendit le casque de moto. Aurore posa sa sacoche à ses pieds et avança la main pour le prendre, le posa contre son ventre, comme un paquet encombrant. Elle avait pris l'habitude au foyer de se sentir inutile et seule. Elle décida de rester passive.

La moto noire les attendait, sur le trottoir. Roland l'aida à mettre le casque. Il se calait dans ses gestes lents, précis, elle le regarda enlever la béquille et pousser l'engin sur le bord de la chaussée pavée, une fois assis il se retourna pour lui demander de venir s'asseoir ; elle écarta les jambes, pour se mettre à califourchon sur la selle. Elle jeta un coup d'œil vers les fenêtres, en essayant de situer l'appartement, avant qu'il n'injecte les gaz dans le moteur, ce fut une belle impression : quitter le sol, la terre, partir, elle le tenait aussi légèrement que possible, les paumes à peine posées sur ses hanches, laissant toute sa vie, sa vie, derrière elle qui traînait encore comme une écharpe, une fine écharpe où, aujourd'hui, elle voyait sa tristesse, sa douceur, tout ce dans quoi elle s'était abîmée, ou étranglée.

Il s'arrêta à la station-service de la porte d'Asnières, pour faire le plein, elle mit pied à terre et il replaça la moto sur sa béquille. Elle regarda le boulevard Berthier, la trouée de lumière qui l'avait toujours attirée, vers le boulevard Gouvion-Saint-Cyr, comme si le ciel de la porte Maillot symbolisait son avenir. Elle s'était aventurée une fois vers ce ciel un peu jaune, presque phosphorescent, longeant sagement les murs, le cœur battant, pénétrant en chemin dans les squares où des immeubles en brique étaient bien rangés autour d'une pelouse et d'un arbre maigrelet.

Une fois arrivée, elle avait levé le nez sur les fenêtres de l'hôtel La Fayette, et puis le manège des voitures devant l'entrée avait retenu toute son attention, le portier qui s'avancait, guindé dans un uniforme trop grand pour lui, les clients bombés d'importance qui passaient. Et puis une femme, brune, aux jambes interminables, qui semble être protégée de tout, à jamais, par le luxe qu'elle incarne. Aurore repense à cette femme et elle rougit en voyant Roland s'avancer. Elle a eu cette impression de luxe, immédiatement, en le regardant tourner en moto autour de la place. Elle l'a encore. Le luxe, pour elle, c'est exactement cela : être au milieu de nulle part et cueillie au passage, par quelqu'un qui vous regarde pour la première fois et pour toujours. Il fait redémarrer la moto, une fois bien assis, bien calé, il lui fait signe de le rejoindre. Il prend le boulevard Berthier. Le ciel est blanc, presque aveuglant.

Les larmes coulent. Les mèches de cheveux qui s'échappent du casque se collent à la joue. Elle le tient plus fort. Porte Maillot, il oblique vers le bois de Boulogne et accélère face à une allée vide, et grise, les arbres qui défilent sur les côtés ont l'air de sentinelles, qui les saluent. « Un jour on ira en Normandie, on ira voir la mer. »

Roland a toujours installé dans sa vie d'immenses trouées, avec ses voyages, ses absences, sa passion pour le travail. Elle a vécu ces trouées comme des intervalles qui la réunissaient à son père. Elle a une longue habitude des absents. Elle s'oublie dans les absents. Elle peint dans l'atelier de la rue Sauffroy. Elle rentre place Wagram le soir. Il appelle. « Ma petite chérie. » Il revient. Il revient toujours. Elle pleure dans ses bras. Il la console. Il repart. Elle l'attend de nouveau.

Il la recouvre de douceur quand il est là, il la couche sur le lit et la baise presque pieusement, en fermant les yeux et répétant son prénom sur tous les tons. Elle apparaît dans ses bras. Elle va, après, se diluer comme une aquarelle dans les rues. Elle rejoint les feuillages, la douceur des feuillages. Elle rejoint le tournant des rues, les toitures. C'est bien ce contre quoi Sophie A. avait tenté de la mettre en garde, cette dissipation, cette volatilisation. Elle qui mettait toute sa volonté dans l'organisation de sa vie répétait : « Une vie se construit », « Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier ». Elle aimait bien Sophie A. et ses dictons chèrement défendus qui venaient mourir à ses pieds.

Elle pose doucement la joue contre sa poitrine, elle fait le tour de son visage avec le doigt. Elle dessine ses lèvres. Il la regarde depuis l'arrière de son regard, elle continue de le dessiner avec ses doigts, elle veut le dessiner. Elle prend ses contours. Elle le regarde puis elle regarde par la fenêtre. Elle fait le va-et-vient entre son visage et le ciel.

Elle se sent si heureuse d'être loin avec lui, plus rien ne pouvait l'attraper maintenant, comme au bout de ce quai à Saint-Lazare, la main boudinée de cette femme qui avait voulu prendre la sienne. Une dame qui puait l'alcool et la tristesse.

Elle s'agenouilla près du tableau posé à terre. Il était couvert d'un blanc épais, imparfait, mélangé, grumeleux, un blanc crémeux, poussiéreux, presque cendré, qui avait tout recouvert, sur lequel on pouvait marcher, sur lequel le temps pouvait passer. Une sorte de brume laiteuse où se perdre, l'horizon était blanc, le ciel, le sol. Aurore y avait incrusté, surtout sur les bords de la toile, des débris de coquillages, et elle avait dessiné, ou plutôt incrusté également, des

formes, noires, bleutées, un noir plein de bleu foncé, de clarté, oui, on voyait émerger des formes, parfaites, comme celles des coquillages, splendides, denses, définitives, une forme qui était en elle-même une nature morte, résorbée, achevée.

Le prénom avait été malmené, partiellement effacé, seul subsistait le mouvement de rage impuissant avec lequel il avait été écrit, puis raturé.

Un autre grand tableau blanc était à l'œuvre, on pouvait y voir deux embryons de silhouettes, et la forme d'un crâne, peut-être celui d'un singe, se dit-elle, au premier plan. Ou une papaye. Une forme oblongue. Le blanc était encore épais, sans être pâteux, plus fragile peut-être que sur le précédent, il évoquait un peu l'argile, ou la farine, quand elle est mélangée à du beurre. Les silhouettes paraissaient échouées, peut-être sur des bancs de sable.

Je t'aime, dit-elle à voix haute en tournant sur elle-même.

Je t'aime.

Je t'aime.

L'atelier résonnait, au moindre bruit. Elle entendit ses genoux craquer quand elle se releva.

Elle éteignit les lumières et ferma les portes coulissantes.

« Il faut laisser reposer », disait souvent Roland.

Il fallait à présent dessiner, dessiner : le geste qu'elle avait si souvent fait sur le visage ou la poitrine de Roland. Elle ne croyait pas dans le dessin pourtant, jusqu'à présent son geste préféré consistait à effacer, à diluer. Elle avait peur du trait, qui faisait exister abusivement des apparences, les sentiments étaient donnés par la couleur, deux ou trois lignes devaient suffire à donner le sentiment de l'espace.

D. Aurore ajouta la lettre D, après le prénom « Jérémie », et l'orna de boucles, de pleins et de déliés. La consonne devait onduler. Devenir ridicule, ampoulée. Puis elle resta devant la toile blanche, toute la matinée, sans bouger. Elle écrivit enfin, au fusain : *Comme si je n'avais dans le dos que ma course vers toi...*

Et elle frissonna. Où avait-elle lu cette phrase ?

« Le salut viendra-t-il de la lettre D ? » Un petit rire, Irène B. se tenait à quelques mètres, dans le jardin, sur la pointe des pieds, et elle ajouta aussitôt : « Je me suis permise d'entrer par la petite porte sur le côté, j'ai fait le tour... »

— Vous m'avez fait peur...

— Je vous dérange ?

— ... Je reçois rarement dans mon atelier, vous savez... »

Aurore fit quelques pas pour rejoindre sa voisine dans le jardin, elle

resserra son châle et se frotta les reins avec la main. Elles se firent un instant face à face ; le regard d'Aurore était empli d'inquiétude. Irène, juchée sur des talons hauts, tenait à la main un paquet.

— Des tartes de chez Foulon... Mais si je vous dérange... je...

— Non. Restez, je vous en prie. Je suis désolée... Je ne sais pas ce qui m'arrive, j'ai dû prendre froid. Je vais faire du thé... »

Qu'est-ce qu'elle faisait là, se demanda Aurore. Mais elle ne sut que dire. Irène devenait « accro » à ses visites apparemment.

Irène B. se sentait maladroite avec ses tartelettes à la main.

En la voyant si triste, son châle frileusement resserré sur ses épaules, elle se demanda si Aurore avait jamais « su » pour Roland, tout ce qu'on avait raconté à son sujet... Mais elle chassa bien vite cette pensée. Seul le désastre de son fils la concernait à présent. Elle savait qu'Aurore pourrait l'aider, elle seule pourrait aller chercher Diego dans le noir où il vivait. Aurore voyait dans le noir.

Elle se hasarda à lui prendre le bras et lui serra légèrement la main. « Vous verrez, tout ira bien. » Aurore marchait en se tenant en arrière, le torse raide. Les genoux devaient beaucoup se fatiguer pour compenser le manque d'équilibre.

Vue des « cocotiers », la mer était plate et grise, étincelante comme une peau de requin ou une lame de couteau. Le soleil, d'un blanc crémeux, s'étalait dans le ciel.

« Je vais faire chauffer l'eau. Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais prendre le thé ici, j'ai besoin de respirer un peu... »

Aurore revint au bout de quelques minutes avec un plateau. Elle servit le thé avec des gestes épurés, d'une grande élégance, empreints de nostalgie.

Irène présenta ses tartelettes avec un pauvre sourire.

Aurore la remercia et lui désigna la mer. Elle se sentait en général apaisée sous ses « cocotiers ». Mais, cette fois-ci, il lui sembla que la mer allait se retirer, très loin, et qu'elle allait revenir pour tout ensevelir.

Irène regardait la mer elle aussi, en grignotant un bout de tarte, assise sur ses fesses pointues, ses talons hauts ramenés sous ses genoux.

« Et cette enquête ? demanda courageusement Aurore. Elle avance, vous croyez ?

— Le commissaire s'appelle Jean-Luc Zaoui. C'est une crème d'homme, qui a eu des problèmes de cœur, des problèmes d'alcool. Mon mari l'a eu comme patient il y a quelques années. Des techniciens du scientifique sont aussi sur l'affaire. Et un type du Groupe d'analyse comportementale, un profileur.

— Tout ce monde, pour un meurtre aussi...

— ... Affreux. Cet assassinat est horrible. Imaginez qu'on ait affaire à un serial killer. Vous fermez, au moins, le soir, il le faut, Aurore, c'est plus prudent. »

Sa voisine se figea légèrement, lança un regard très bref, coupant, vers le large puis sourit à Aurore.

« C'est plus prudent, Aurore, mais ils n'ont rien pour l'instant, et, de toute façon, ils n'auront rien... tant que... »

Aurore se jeta à l'eau :

« Et Jérémie Damian ? »

Irène pâlit légèrement sous l'effet de la question, mais elle s'exécuta avec ce courage qui la redressait toujours.

« Jérémie Damian était un jeune homme... qui vous ressemblait un peu, Aurore. » Et Irène rougit légèrement en prononçant ces mots. « Il donnait l'impression de venir de nulle part, comme le Petit Prince. Une apparition, vous comprenez ? Il était différent des autres... Il donnait l'impression d'être orphelin, sans père, ni mère, il se détachait comme une image découpée sur le ciel... » Elle se trouva bête. « Sans père ni mère » voulait dire « orphelin », elle se répétait, elle faisait des pléonasmes, ce que lui avait souvent reproché son ex-mari.

Irène B. baissa la voix jusqu'à devenir inaudible.

Aurore ne semblait pas s'en rendre compte. Elle dit :

« C'est ainsi que vous me voyez ? Mais j'ai eu un père, vous savez, une enfance, et une histoire... il est mort quand j'avais neuf ans.

— Jérémie vous ressemblait par certains côtés... reprenait déjà Irène. Il était réservé. Il était gentil avec Diego, il était gentil avec tout le monde. Gentil et cependant détaché, presque... indifférent. Ils sont souvent allés faire du surf à Biscarosse. Ils vivaient tous en bande avec les enfants de Maud, ils avaient le même âge.

— J'aurais aimé le connaître... », dit Aurore.

Elle buvait son thé, en plissant les yeux. Elle sentait Irène, qui hésitait à poursuivre, elle revoyait Sophie A. qui cherchait à l'avertir, dans l'appartement de la place de Wagram. Elle se souvenait aussi de la joyeuse bande qui envahissait parfois la maison d'Irène, en été, les motos et les voitures de sport qui démarraient en trombe certains soirs. Roland disait : « Ils vont faire la fête. »

Elle sentit une crampe dans le ventre, un nerf qui la retenait en elle, comme dans une coquille et qui ne voulait pas lâcher. Elle se redressa. Se cambra, la main au creux des reins. Il y eut un grand silence.

Aurore se sentit frôlée par le beau, l'éternel jeune homme évoqué par Irène, qui l'avait précédée dans la vie de Roland. Sur les photos qu'elle allait voir plus tard, beaucoup plus tard, il marchait dans un jeans en fin velours côtelé, usé à la trame, avec une veste en drap bleu aux manches trop courtes, qui dévoilait ses poignets.

Dans la villa de ses parents, trois silhouettes se côtoient sans se croiser, ni se toucher. Une femme aux ongles roses et aux cils surchargés de rimmel, qui dégainait ses lunettes noires à la moindre alerte, un homme bien pris dans des pantalons un peu trop cintrés et un peu trop courts, avec des chaussures en simili-cuir, et un jeune homme penché sur un dictionnaire, assis à la table, sur la terrasse. Tous sont capturés par la folie de la femme aux ongles fuchsia. Jérémie a toujours des habits trop petits auxquels sa nonchalance parvient à donner du style. Il est long, fin, et très pâle. Aurore imagine aussi ses mains rougies par le froid l'hiver, ses mains marbrées par de petites veinules rouges, ses mains qu'il frotte l'une contre l'autre, à la sortie de l'école, en soufflant dessus, comme Gavroche. Un Gavroche des beaux quartiers, sage comme une image. Elle aussi a porté au foyer de la porte d'Asnières des habits qui ne lui allaient pas, trop petits ou trop grands, aux couleurs trop criardes ou fanées, des vêtements qui étaient livrés dans de grands cartons, une fois par mois, et qu'on lui enfilait presque de force en disant qu'ils faisaient très bien l'affaire.

Jérémie avait appris à ne faire aucun bruit, à ne pas déranger. Il était entré dans la vie de Roland dix ans avant elle, quinze ans peut-être, si jeune, de biais, sans rien expliquer, ni demander, c'était ainsi qu'il vivait. Elle n'avait pas fait de bruit non plus en entrant dans la vie de son futur mari. Roland aimait peut-être les silences qui remontaient à l'enfance. Il faudrait qu'elle le lui demande. Il faudrait qu'elle lui demande tant de choses, mais il était trop tard pour les questions, comme pour tout le reste.

Devant l'hôtel La Fayette, en voyant les longues jambes de cette femme se déplier, en la voyant sortir de la voiture, escortée par son parfum, elle avait senti sur elle le sceau de l'orpheline. Elle avait alors planté son regard dans le ciel toujours un peu jaune de la porte Maillot et remonté le boulevard en serrant les poings.

Rien ne pouvait les séparer, pas plus aujourd'hui qu'hier, se dit-elle, rien ne les avait jamais séparés, elle et Roland.

Mais la mort se réveillait. Quelque chose de dur et de noir cherchait à apparaître dans ses tableaux.

Les traces de Jérémie dans la vie de Roland étaient encore fraîches quand elle y était arrivée. Peut-être même s'étaient-ils croisés, Aurore, Jérémie et Roland, voilà plus de vingt ans, un après-midi, unique, chez Maud Nancy.

Oui, Irène avait raison, ils se ressemblaient tous les deux, et Roland les avait rassemblés en lui. Cela le regardait. Lui. Roland. Pas elle. Pas elle. Pas elle.

« Il avait les yeux bleus, n'est-ce pas ? demanda Aurore en levant la

tête vers Irène.

— Oui, des yeux bleus, répondit aussitôt Irène.

— Je ne sais pas pourquoi je le sais. J'ai l'impression de les avoir vus une fois ensemble, chez Maud Nancy, je crois, un après-midi, dont personne ne se souvient...

— Oh ! C'est tout à fait possible...

— Il était très lié à mon mari... n'est-ce pas ? »

Irène baissa les yeux.

La mort de Jérémie, en reprenant vie, donnait un sens à l'oubli.

« Irène ? appela Aurore.

— Oui...

— Il s'est tué l'année où j'ai rencontré Roland à peu de choses près. Qui était au courant... je veux dire... pour leur relation... ?

— Oh ! Le sujet était tabou... vous pensez bien... Votre mari est un homme important qu'il fallait ménager... On ne disait rien, personne... », s'empressa de dire Irène.

Aurore sourit. Jérémie réveillait aussi la mort de son père. Son père allait peut-être finir de mourir grâce à lui. Cette pensée lui causa un immense chagrin, dont elle ne voulut rien laisser paraître. Mais sa voix était triste.

« Je n'ai pas envie d'apprendre de ceux qui croient tout savoir... »

Il y eut un silence.

« ...ce que je sais déjà, au fond de moi... », ajouta Aurore.

Elle se pencha vers sa tasse de thé.

« Mais il me reste à le découvrir. Je vais aller à Paris. Quelques jours...

— Ne prenez rien au tragique, Aurore. Je lève ma tasse de thé à votre santé ! Vous êtes si... belle, Aurore, j'ose à peine vous le dire, à quel point votre présence m'a toujours semblé extraordinaire !

— Mais non, vous vous faites trop d'idées à mon sujet... Il ne faut pas.

— Le paradis ou l'enfer, c'est égal ! Avec vous !

— Vous croyez ?

— Avec vous et à l'amour ! Aurore ! À l'amour ! »

Elles trinquèrent.

Après le départ d'Irène, Aurore retourna dans son atelier et resta debout devant la toile. Puis elle la coucha par terre, et recommença à travailler la couleur blanche avec de la poussière de coquillage. Elle pouvait s'absorber dans cette tâche toute la nuit, rejoindre le brouillard qu'il y avait dans sa voix, dans ses poumons, et même dans ses yeux, à cet instant, elle fraternisait avec la lumière blanche, avec l'oubli, elle en faisait un désert où un jour, elle irait s'allonger. Elle travailla longtemps, sans sentir le froid qui venait de la nuit ; la toile

devint géante sous ses pieds. Mais elle sentit encore venir du fond de la brume une forme noire, très dessinée, définitive, celle d'un coquillage. Ou d'une obsidienne. Et le visage très pâle de Jérémie était tendu vers elle, impassible.

XV. Aurore au collège

Aurore avait travaillé trois ans dans un collège. Elle s'était sentie projetée contre un mur, telle une ombre chinoise, par une lumière très crue, très laide. Roland ne s'était pourtant pas privé de l'avertir : le collège n'était pas fait pour elle. Mais elle s'était entêtée. Elle voulait sortir de son atelier, se sentir utile. Au moins participer. « Il faut que j'aille dehors, ailleurs. » Bien sûr, elle savait que le travail avait volé la vie de son père. Elle l'avait vu se lever tôt toute sa vie ; il lui avait fallu arracher du lit sa petite fille, l'habiller tant bien que mal pour ensuite la porter sur ses épaules comme un sac de pommes de terre, dans le froid, et la déposer sur un tabouret chez la nourrice, où elle attendait, abrutie devant un café au lait qui refroidissait en formant une pellicule toute plissée, le moment de partir à l'école. Elle l'avait attendu le soir, en surveillant par la fenêtre du troisième étage la sortie de la gare, pour le voir traverser la place de son pas qu'elle reconnaissait entre mille, qui semblait chaussé de bottes de sept lieues. Il rentrait tard, fatigué. Ils avaient partagé beaucoup de repas en silence. Parfois, il la prenait sur ses genoux, et ils feuilletaient ensemble un livre d'images, sous la lampe. *Corto Maltese*. La mèche dans les yeux. Le petit sourire invincible. Les mouettes. Le vent et le goût du sel, du large, de l'aventure.

Il se passait de l'eau sur le visage et sur les cheveux en rentrant du travail, l'eau glissait sur eux, en formant des perles, qui roulaient sans les mouiller. Elle avait dit un jour qu'il avait des cheveux « imperméables » et il avait ri, en lui passant la main sur la tête. « Africains plutôt », ajouta-t-il. Ce fut tout. Aurore ne posait jamais de questions à son papa.

Roland, lui aussi, avait de longues journées de travail. Des semaines, des mois, des années surchargées de travail. Mais le sien était une passion, celui de son père avait été un esclavage. Aurore avait bien fait la différence. L'agenda de Roland, toujours rempli, faisait de lui un être presque magique, occupé à bâtir le monde et à prendre des décisions. Son père, lui, n'avait eu que les longues

promenades le dimanche à Paris, avec sa fille sur les épaules, pour oublier le reste de sa semaine.

Aurore, en allant travailler en banlieue, se promit d'être à la hauteur. Le collège, tout neuf, était encadré entre une cité, une voie ferrée et un ruisseau qui clapotait au fond d'un fossé. Il y avait beaucoup à faire pour aborder les possibilités et les joies de la couleur, avait-elle dit devant les yeux arrondis de la principale qui la reçut, dans son bureau, quinze jours avant la rentrée, en tant que nouvelle recrue. Elle avait encore de la couleur blanche sous les ongles, qu'elle essaya d'enlever discrètement en visitant le C.D.I., puis le réfectoire. Elle repensait à son étrange professeur au lycée Carnot, si décrié, solitaire, à sa façon de les exercer au trait pointillé, au pastel, elle se sentait heureuse de prendre la relève, du haut de ses vingt-six ans.

L'art n'était pas une nécessité première au sein de ce collège. On n'était pas là pour faire des génies. Les étagères du C.D.I. étaient remplies de livres pour enfants, de dictionnaires et d'encyclopédies. Rien qui donnât vraiment le goût de se perdre dans les histoires. Elle allait les entraîner dans le mystère de la couleur, dans le bonheur de dessiner d'après nature et puis de tout effacer, patiemment, pour tout réinventer. Elle allait leur montrer des pigments naturels. Leur montrer que les couleurs viennent de la terre. De la craie. Elle allait partager avec eux des mystères et des sentiments.

Elle revint la veille de la rentrée scolaire, pour recevoir son emploi du temps et entendre le discours de la principale. Cette fois, elle coupa par la cité, qui lui sembla bien différente de celle où elle avait vécu avec son père aux Mureaux : des bâtiments rectangulaires de quatre étages étaient disposés comme des dominos décalés les uns par rapport aux autres. Des carrés de fausses pelouses étaient répartis ici ou là. Des sols mous en plastique, ou en faux goudron, remplaçaient les bacs à sable dans les parcs à jeux et permettaient aux enfants de ne pas se blesser en tombant des toboggans. Tous ces efforts pour « humaniser » la cité la rendaient irréaliste. Ainsi que les enfants qui en sortaient.

Elle démarra avec ses classes, nombreuses, et prêtes à s'égailler à la moindre alerte. Les guider vers les possibilités de la couleur demandait de la poigne, une décision, un courage. Il fallait que l'eldorado soit prometteur. Elle s'appuya sur des livres pour se lancer : l'histoire du Petit Chaperon Rouge, et celle du capitaine Nemo. Elle voulait que chaque personnage résonne avec une vibration, et avec une couleur, ainsi que les lieux et les paysages traversés. Elle leur parla donc de l'esprit qui flottait sur les personnages et sur les paysages qu'on ne peut pas voir, mais qu'on peut sentir. Et ainsi, petit à petit, elle fit son nid parmi ses ouailles.

Mais les habitudes étaient prises. Aurore réalisa très vite qu'on ne parlait pas, en salle des profs, du sens que l'on voulait donner à son travail. Les pauses étaient consacrées aux questions d'emplois du temps, d'orientation, aux projets de vacances (beaucoup de plongée sous-marine en mer Rouge, ou de ski dans le Massif central, moins cher que les Alpes), les cas sociaux, les classements, la fatigue, les problèmes de dos occupaient le reste... Des circulaires passaient pour obtenir des bons de réduction sur des cartons de vins. On sortait au théâtre, une fois l'an. On enfournait dans des bus les élèves, encadrés par des perruches trop maquillées.

Aurore sortit lessivée de l'aventure. Au bout de trois ans. Elle avait retenu sa respiration, elle était devenue très pâle, avait terminé avec six de tension.

Le mystère de la couleur s'était égaré dans les couloirs. Au suivant. Elle emporta de ces trois années quelques images. Les grands cernes bleus de la principale, que celle-ci tentait de cacher sous une épaisse couche de fond de teint, et qui pouvaient virer au noir. Le parapluie qu'elle tenait vissé au-dessus de sa tête, les matins de pluie, sous le préau, où les élèves étaient rangés en file indienne devant le numéro de leur classe.

Nemo voulait dire « personne » en latin. Être « personne » était la plus belle des conditions humaines, mais pouvait présenter bien des dangers. Abysses. Abîme. Abîmer. S'abîmer. S'habiter. Etc. To be nobody. Le fil rouge. Nobody. Ils firent une sorte de jeu de l'oie avec des suites de mots, et de couleurs et de forme. Donner une forme et une couleur aux sentiments. Un sentiment se prend dans les mains. On le caresse. On le masse. Il est où dans le corps et il a quelle couleur ? Nathalie, une fille replète et un peu maussade, décrit le sentiment de son indifférence, comme un cercle, autour d'elle, une bulle. Mathieu décrit sa colère, un carré rouge avec une fente bleue au milieu qui laisse voir la lumière violente de midi, Jean évoque le sentiment de tristesse comme un lac bleu où des arbres se reflètent... On fait un paysage avec les émotions. Avec du relief.

Elle avait retrouvé la vue sur les platanes du boulevard Pereire. Je ne peux pas, disait-elle à Roland, je ne peux pas te concilier avec *le dehors*. Dehors, c'est absurde, lui disait-elle. Je ne comprends pas comment ça peut fonctionner. « Roland, comment fais-tu pour vivre *dehors*, comment fais-tu pour tout concilier ?... » et cette question était en réalité une supplique : « Pourquoi je n'y arrive pas ? Donne-moi le secret. »

« Tu te cherches trop dans les autres », lui disait-il. Elle se souvient de sa remarque aujourd'hui. Mais sur sa façon de l'aimer, de s'en remettre à lui, de se suspendre à lui, il ne disait rien.

Elle renonça à son travail en banlieue. Elle retourna dans son petit atelier de la rue Sauffroy. Une pièce aux vitres sales qui donnait sur la rue. Avec une petite porte ouverte sur une arrière-cour, où fleurissait au mois de mars un camélia, dont les fleurs avaient des pétales chinés, roses et blanc. Roland l'encourageait beaucoup. « Tu n'as pas le choix. » Il avait en lui une force de décision, laconique, qui forçait l'admiration.

XVI. Au café avec Maud

Irène B. s'installa face à la vitre, chavirant un peu sur ses talons, à la gauche de Maud Nancy qui, elle, se tenait droite, fin prête, le cou entouré d'un foulard en soie rouge, les mains baguées, les ongles faits, les oreilles ornées de pierres précieuses. Irène B. hésita. En voyant cette matrone brillant de tous ses feux, alors qu'elle avait enduré un divorce, deux veuvages et un cancer, elle se sentit découragée. Elle ne fut plus si sûre, soudain, du sens que devait prendre ce rendez-vous. Elle ouvrit son sac à main pour vérifier qu'elle n'avait pas perdu ses clefs ni oublié ses dépliantes concernant l'*Emotional Freedom*. Maud, grâce à ses nombreuses relations, pouvait l'aider à recruter des personnes susceptibles d'être intéressées par cette méthode. Elle ôta son manteau qu'elle plia et garda sous le coude.

« Mais vous ne voulez pas profiter d'un porte-manteau ? Il y en a à l'entrée !

— Merci. Il se peut que je le remette, il ne fait pas si chaud, n'est-ce pas ? »

Maud Nancy acquiesça poliment. Irène resserra le col de son gilet autour de ses épaules et passa les commandes. Elles échangèrent tout d'abord quelques considérations sur le meurtre de Mme Damian.

« Mon ex-mari, Michel, était parfois convoqué pour des expertises psychiatriques dans des affaires de meurtre. Il militait aux côtés des médecins légistes pour que les autopsies soient faites au scanner. Les images virtuelles sont plus compréhensibles, moins choquantes aussi, et le mode opératoire est plus facile à reconstituer. Le scanner peut saisir les impacts sur le corps, dans le corps, et permet d'en rétablir le sens chronologique. Mais ils sont réservés aux vivants... ou aux morts suspectes. Et celle de Mme Damian ne semble pas entrer dans cette catégorie... Cela dit, ils ont mis beaucoup de moyens.

— Vous pensez qu'ils vont arrêter l'assassin ? »

Maud Nancy espérait qu'Irène aurait des lumières, des détails substantiels à lui donner sur cette histoire de meurtre.

« J'ai su par Michel que des chercheurs travaillent sur la

spectroscopie par résonance magnétique afin d'aider les policiers dans leurs enquêtes. Grâce à cette technique, on pourrait scanner les scènes de meurtre, on aurait ainsi le film en 3D. Et on pourrait reconstituer les causes du décès ou de l'assassinat... sans être obligé de charcuter les cadavres.

— Très amusant, mais vous pensez bien qu'ils ne vont pas déployer toute cette technologie pour un meurtre comme celui-là ! »

Aux yeux de Maud Nancy, le cas de Mme Damian était à la fois incompréhensible et agaçant. Une femme aussi insignifiante ne méritait pas une mort aussi spectaculaire qui attirait les journalistes comme des mouches et répandait des rumeurs infectes dans tout le quartier. Il fallait trouver le meurtrier le plus vite possible et régler cette histoire. Qui avait pu s'en prendre à une femme aussi nulle ? Maud Nancy craignait de s'être déplacée pour rien. La nervosité d'Irène, dont les mains tremblaient, ne lui disait rien qui vaille. Elle allait devoir prêter l'oreille à la sempiternelle publicité pour le massage évolutif. Certes, depuis que son cancer du sein avait récidivé, Maud Nancy acceptait plus volontiers d'aborder ce genre de sujet. Elle était même prête à participer aux stages d'Irène. À en parler autour d'elle. Mais elle avait d'autres sujets en tête pour le moment.

« Marie-Pierre était invivable, elle ne fréquentait plus personne et elle était malade ! Qui a fait pu faire ça ? Et pourquoi ? Qui ? C'est absurde ! »

Irène hocha la tête. Elle ne pouvait pas prononcer le nom de l'homme qui avait démoli son fils sans hurler de rage et de désespoir. Pourtant, cette maîtresse femme pouvait peut-être l'aider.

« Vous n'en avez aucune idée, pas le moindre indice ?

— Mais non, Maud, je suis complètement épouvantée, comme vous. »

Il y eut un silence. Un setter irlandais traversait la place en sautillant sur trois pattes. Le manège au bout de la jetée tournait au ralenti. Plus loin encore, la mer grise s'étalait fixement, comme si elle avait été prise par un photographe. Les doigts d'Irène s'agitaient et tripotaient sa tasse vide. Elle pensait à son fils, Diego. Ce n'était pas de la honte qu'elle ressentait mais de l'impuissance. Elle le mettrait peut-être en danger si elle parlait. Maud Nancy commençait à donner des signes d'impatience.

« Je vais guérir les gens, vous savez. Je peux avec cette formation en E.F.T. redonner à chacun la propriété et la sécurité de son corps. Je ne veux pas dire qu'on est propriétaire de son corps, mais on le tient à distance, on ne le connaît pas. Il se rappelle à vous de manière trop souvent dramatique, et vous êtes malheureusement bien placée pour le savoir... »

Maud acquiesça dignement. Et Irène reprit avec ce courage un peu

maladroit qui la caractérisait.

« Le corps est en fait un système électrique, énergétique, incluant des énergies subtiles que les Chinois ont découvert il y a 4 000 ans. En intervenant sur le système énergétique, on peut avoir un impact sur les problèmes physiques, émotionnels et psychologiques. »

Maud ne sut comment réagir. Irène la faisait sourire.

« Rappelez-moi déjà ce que signifie la formation E.F.T.... ?

— *Emotional Freedom Techniques*. Je proposerai un cursus de six journées de formation, adapté aux nouveaux standards certifiants proposés par l'Association de psychologie énergétique clinique. Tenez, tout est indiqué sur ce dépliant. »

Et Irène le sortit de son sac, comme un précieux trophée.

« Vous le lirez à tête reposée.

— Merci. »

Il y eut un autre silence. Irène resserra le col de son gilet.

« Le massage développe une profonde détente et une pleine conscience, légère, une vie intérieure apaisée. Je veux redonner tout cela à mon fils. C'est pour mon fils que je me bats.

— Et vous en avez parlé à Aurore ? »

Maud avait posé la question avec un air carnassier, penchée au-dessus de la table. Le précieux dépliant s'était déjà froissé entre ses mains.

« Aurore serait une recrue idéale. Elle a déjà tout en elle. Elle a déjà tout compris. Elle apprendrait très vite...

— Vous lui avez demandé de participer ?

— Je ne suis pas sûre qu'elle le veuille, mais je vais me décider à lui en parler.

— Vous ne risquez rien à lui en parler. Mais il est vrai qu'on ne sait pas trop où elle en est. Elle vit avec un mari absent, qu'elle idéalise complètement. Pour vous parler franchement, elle m'a fait pitié l'autre jour, quand elle est venue à la maison. Elle semble à l'évidence très perdue.

— Aurore vit dans son monde, il me semble que c'est normal pour une artiste. Mais je ne crois pas qu'elle soit perdue. »

Maud fit la moue.

Irène ne pouvait pas le dire, pas plus qu'elle ne pouvait parler de l'homme qui avait démolì son fils. Quand elle était près d'Aurore, elle se sentait plus près des choses, plus près de la présence des choses. Plus près de la vie.

« À l'évidence, ils ont formé un très beau couple, continua Maud. Mais ce n'est plus Roland qu'elle aime aujourd'hui, cela n'a peut-être jamais été Roland. »

Maud (qui s'exprimait avec autorité) ajouta qu'il y avait une souffrance qu'Aurore ne voulait pas voir derrière cette statue qu'elle

avait érigée en lieu et place de Roland, un « grand ami », croyez-moi, « qu'elle connaissait bien et qu'elle avait beaucoup soutenu dans les moments difficiles ». Le ton ne souffrait aucune discussion.

Irène aurait voulu répondre quelque chose. Par respect pour Aurore. Mais elle eut peur, encore une fois, de paraître ridicule. Elle n'avait rien su faire pour aider son fils. Elle avait passé des années à se taire, à ne rien comprendre.

« Elle s'est toujours caché la vérité. »

Et sur ces mots, Maud se retourna énergiquement vers le garçon pour commander un autre café.

— Vous reprenez quelque chose ?

— La même chose.

— Deux allongés », tonna Maud, qui ajouta aussitôt qu'Aurore peignait des choses sans intérêt, dépressives.

Irène hésitait encore à répondre.

— Est-ce qu'on connaît la vérité ? Je crois que vous vous trompez complètement sur Aurore », finit-elle par lancer. Ces mots lui avaient échappé, mais elle était soulagée de les avoir dits.

« Vous croyez ? Aurore vous a aussi tourné la tête, ma parole ! On a envie de la secouer, de la réveiller, de lui dire certaines vérités sur son cher mari adoré, qu'elle ouvre les yeux au moins une fois dans sa vie ! Elle dépend beaucoup trop de lui pour le connaître vraiment. »

Maud se rengorgea comme un dindon en avalant son café. Un dindon qui avait envie de mordre.

« Mais qu'en savez-vous ?

— Mais c'est évident, voyons ! Quelle horreur cette vie passée à ne rien comprendre, à ne rien voir ! »

Irène se rapetissait sur son siège.

« Je me demande juste comment je vais faire pour m'en sortir avec Diego. »

Et Maud répliqua :

« Mais vous êtes courageuse. Ne baissez pas les bras... Son nouveau travail se passe bien ? »

Le visage d'Irène se décomposa. Maud eut pitié d'elle.

« Il va falloir que je file. J'ai rendez-vous avec le plâtrier. Mais venez prendre le thé à la maison, nous parlerons de votre méthode de soins. Je suis très intéressée. »

Maud s'était levée et nouait son foulard.

Irène était lasse. Aurore était peut-être trop loin pour pouvoir l'aider. Les gens comme Maud Nancy avaient toujours raison. Elle lui tendit une dizaine de dépliantes qu'elle fourra aussitôt dans son sac avant de s'éloigner.

« Faites-moi de la pub !

— Je n'y manquerai pas. À bientôt, Irène ! »

Elle resta assise et regarda ses mains. Cinquante-huit ans bientôt. Elle allait peut-être planter des fleurs dans le jardin. Des véroniques, des petites fleurs bleues. Elle lut le dépliant qu'elle tenait encore à la main :

Le pas vers soi, le corps en conscience. Étage des jambes : dynamique, mouvement. Étage du bassin : l'inconscient, le viscéral, la paix des profondeurs. Étage du thorax : l'affectivité symbolique du cœur. Étage de la tête : neurologie constitutionnelle et fonctionnelle.

Les gestes affectifs démonstratifs.

Les gestes transcendants.

En regardant la mer, elle revoyait Aurore, le calme d'Aurore. Cette femme était devenue splendide, comme une aube laiteuse. Comme ses tableaux blancs qui représentaient des paysages pour aveugles, des horizons sans événements, et sans bords.

XVII. Le drame de Diego

Irène l'invitait pour son anniversaire, elle lui ferait « sa » lotte à l'américaine et Aurore ne pouvait pas refuser, absolument pas. Elle pouvait venir les mains vides, en sortant de son atelier, elle n'avait même pas besoin de se changer. Elle avait espéré lui présenter son fils, Diego, mais il n'avait pas voulu venir, il ne voulait pas, même pour cette occasion. « Ne vous souciez pas, ce n'est pas contre vous... Mais tout de même, gémit Irène, au train où ça va... Il me fuit, il fuit tout le monde... C'est devenu terrible. Alors ce soir ? reprit-elle d'une voix soudain affirmée. N'est-ce pas ? »

Les bougies posées sur des napperons brodés, près des assiettes en porcelaine blanche, étaient adorables. Aurore posa la bouteille de champagne sur la table. On pouvait encore deviner la ligne du Cap-Ferret, où le phare, qui annonçait aux bateaux l'entrée du bassin, balançait à la ronde ses feux rouges, lents, inexorables. Elle se tint là, debout, face aux fenêtres, pendant quelques minutes. Irène lui cria quelque chose de la cuisine. Elle leva les yeux vers un tableau qui représentait un christ au teint d'albâtre, aux yeux cernés et bleutés. « Aurore, il ne fallait pas, asseyez-vous... je vous en prie. »

Irène était dans ses petits souliers. C'était la première fois qu'Aurore venait dîner chez elle, après vingt ans de voisinage. Elle apposait les mains sur ses tempes. Elle avait un tablier sur son tailleur bleu ciel.

Aurore prit une olive noire.

« En votre présence, je sens toujours que je suis agitée..., dit Irène.

— Alors vous êtes peut-être bien placée pour apprendre aux autres à se détendre... »

Irène semblait perdue dans ses pensées en déposant ses médaillons de lotte sur les légumes cuits à la vapeur, aux couleurs vives, qu'elle avait déjà disposés dans les assiettes.

« Vous ne pouvez pas savoir comment vous agissez sur moi. Comme un levier... »

— Vous me prêtez des pouvoirs que je n'ai pas... »

Aurore se sentait mal à l'aise, presque en colère. La sollicitude d'Irène lui paraissait parfois déplacée. Que pouvait bien comprendre Irène à sa vie, elle qui, pour commencer, n'avait pas su diriger la sienne ni rien compris à celle de son fils ? « Je peux être très dure vous savez. J'ai l'habitude d'être seule. Et, dans la solitude, les choses sont dessinées avec de grands aplats, des couleurs saturées, comme dans les tableaux de Nicolas de Staël... » Elle n'aimait pas particulièrement les tableaux de ce peintre, mais elle en avait beaucoup appris, et retenu.

La première bouchée lui ferma le clapet. Elle ferma les yeux. La chair de la lotte était comme aimantée par le croquant des légumes, où elle allait se fondre. C'était dé-li-cieux.

« Vous ne vous ennuyez jamais dans votre grande maison ?

— Mais non... Il n'y a qu'ici que je peux peindre... À Paris, ce n'était plus comme avant. La ville devient trop dure, absurde... Le poisson est dé-li-cieux, il faudra me donner la recette !

— Mais il n'y a pas de recette ! Le secret réside dans le choix des produits. Et dans la cuisson. »

Irène mit les mains bien à plat sur ses genoux. En voyant manger Aurore, elle pensa à Diego. Cela avait commencé comme cela, par des gloussements, des exclamations joyeuses : « C'est bon ! C'est délicieux ! Oh là là !! Maman ! » Les repas étaient une fête. Tout le monde venait s'asseoir autour de la table pour le dîner avec les yeux brillants. Ils avaient formé une vraie famille. Et tout d'un coup, Diego s'était éventré avec la nourriture. Il avait vidé le frigo. Il avait volé de l'argent pour s'acheter des litres de glace, des flocons d'avoine, des tonnes de gruyère. Il s'était empiffré. Ses yeux s'étaient renfoncés dans le repli des joues devenues énormes. Son estomac avait enflé. Irène eut envie de hurler et pressa sa serviette contre ses lèvres. En deux mois, le mal était fait. Les coutures du corps avaient pété. Les contours de leurs existences. Tout avait pris l'eau. Irène eut la voix coupée net par un sanglot. Aurore posa sa fourchette sur la table et lui tendit la main. Les histoires se déversaient sur elle sans qu'elle ait rien demandé. Il fallait s'y faire.

« Excusez-moi..., hoqueta-t-elle à travers ses larmes, j'ai commencé cette formation au centre Presqu'île, dans l'espoir de le guérir, de lui rendre son énergie primitive. Mais... parfois je me dis que je ne reverrai plus jamais mon fils... »

Aurore sourit. « Primitive » voulait sans doute dire « pure », ou bien encore « innocente ».

Elle se souvenait bien de Diego. Il tenait un cochon d'Inde dans ses mains sur le bas-côté de la route où elle l'avait croisé, flanqué de sa maman, qui répétait à cette époque à qui voulait entendre que son fils

allait « devenir vétérinaire », qu'il adorait les animaux. Diego fixait le bout de ses chaussures en rougissant de honte et sa mère, béate, le forçait à relever le menton.

Une autre fois, elle l'avait aperçu de loin sur la plage, d'abord sans le reconnaître, il venait en sens inverse, il devait rentrer chez lui alors qu'elle allait vers les dunes, c'était un soir, il y avait du vent, et un chien gambadait à ses côtés. Ses yeux s'étaient détournés quand elle avait voulu le saluer. Ils étaient renfoncés, presque invisibles, et pourtant brûlants. Il avait consenti à s'arrêter, l'avait regardée de travers, en se dandinant un peu, d'un pied sur l'autre. Elle avait resserré son châle, avant de poursuivre son chemin.

Aurore écoutait Irène. Dehors, les lumières s'allumaient, tout au long des plages, jusqu'au Cap. « ...N'est-ce pas Aurore ? Une telle sauvagerie. Il ne faut pas croire qu'elle soit réservée aux autres. Ce sont nos vies qui ressortent...

—Le sens de nos vies ressort, Irène ? Comme des couleurs qui dégorgeraient au lavage ?

—Exactement ! »

Comment dire à Irène qu'elle avait vécu au-delà des histoires. Qu'elle ne croyait pas aux histoires qui avaient un début, un milieu et une fin ? Qu'elle était au milieu. Depuis le début. Qu'elle n'avait pas d'histoires. Ou alors une seule. Comme une sorte d'évanouissement.

« ...C'est comme cela qu'il est entré en contact avec ce... ce... sale type... » Aurore rougit légèrement. « Par les écureuils, répéta Irène, oui... ... par les écureuils !

— Il aimait donc tellement les écureuils ?

— Tout est parti de là ! Et bien malin qui pourra me prouver le contraire ! C'est par les écureuils qu'il est entré en contact avec ce sinistre personnage ! Sa mère, vous le savez, est femme de ménage. Elle a travaillé pour nous pendant des années, pour les Damian également. Une femme dure à cuire, dure au mal, très costaud. Un jour, elle a proposé à Diego de venir manger chez elle. Son fils élevait des écureuils qu'il allait chercher dans les nids, en haut des arbres, avant de les confier à sa chatte qui les élevait comme ses propres petits. Diego a été fasciné. Il a appris à aller chercher les bébés dans les nids. Il en a élevé plusieurs, dont un auquel il s'est beaucoup attaché, et qu'il a toujours, d'ailleurs. Il a payé ses leçons de surf avec la vente de ses animaux. Il en était très fier. »

Aurore resta muette. Elle se retrouvait devant une lotte à l'américaine, chez une charmante voisine qui lui parlait de son fils détruit. Une histoire enfilée dans une autre, des chapelets d'histoires, qui croisaient celle de Mme Damian par un biais ou par un autre. Aurore se demandait souvent ce qu'elle faisait là, dans telle ou telle

situation. Face à la mer, cette angoisse disparaissait. Mais, en compagnie d'Irène, ce sentiment revenait. « Ce qui m'arrivait, m'arrivait aussi », où avait-elle lu cette phrase ?

Elle ne pouvait pas sortir de cette totalité qu'elle avait formée avec Roland. Irène la dérangeait. Elle parlait toujours du désastre de son fils. Aurore ferma les yeux.

« Le mal est fait. Mais vous me donnez le courage d'espérer... de croire... »

« Sans perspective... », pensa Aurore en regardant au fond de son assiette, elle n'avait plus faim, elle était rassasiée et voulait aller se coucher. Mais Irène avait fait une tarte aux poires nappée de chocolat, « un chocolat de chez Dupont ». Aurore secoua la tête, vaguement incrédule. Des images lui revenaient en mémoire. Irène sur la plage des Gemmeurs, en contrebas de la villa. Blonde, vive et jolie dans son short de toile, son tee-shirt rayé, et ses ballerines, elle avait encore des couettes de petite fille. Elle semblait si jeune, si menue. Son mari grand et carré, un peu sanguin. Et aujourd'hui la même femme était penchée sur sa tarte aux poires, attentive à couper des parts égales. « Vous en emporterez chez vous... »

Elle faisait aujourd'hui les cent pas dans une solitude *incommensurable*. Le mot *incommensurable* lui trotta dans la tête. Elle eut envie de rire en pensant à la tête de ses élèves quand elle l'avait prononcé devant eux. En leur demandant de le peindre à la gouache. Comme une grande marée basse qui rendait la mer introuvable, où le sable lisse tendait un miroir au ciel, avait-elle précisé devant leurs yeux écarquillés, et où même les mouettes hésitaient à se poser.

« On n'est pas là pour en faire des poètes », avait dit la principale pendant un conseil de classe.

Ce n'était plus son amour pour Roland qui veillait sur elle, peut-être, mais la solitude. Elle en avait pris son parti.

Elle allait dessiner les formes noires qui cherchaient à apparaître sur ses toiles blanches. On verrait bien. Irène lui tendait une coupe de champagne, en souriant.

Aurore se dit en la portant à ses lèvres qu'elle pouvait peut-être goûter au ragoût des histoires, qu'il n'était peut-être pas aussi répugnant qu'elle le croyait.

Avant d'avoir trouvé son travail au haras de Mios, Diego avait « aidé » chez les Pralon, en échange du couvert et d'un peu d'argent de poche. Les Pralon habitaient en lisière de forêt, une maison avec un toit bas, un petit perron en briques, et quelques marches devant la porte d'entrée. Des fenêtres, assez étroites et alignées les unes à côté des autres, sur toute la longueur. Côté forêt, un barbecue fumait toujours, le soir, des résidus de graisse de magret, de sanglier ou de

chevreuil. La famille Pralon était très carnivore. Les chiens se jetaient contre les grillages quand on approchait du chenil. Le fils Pralon les arrêtait d'un éclat de voix, bref, sans appel. Les Pralon étaient fiers de leur meute. Diego avait appris à chasser. Il aimait passer ses journées en forêt, un fusil sur l'épaule, à écraser la boue avec ses bottes. Quand il rentrait à la villa, c'était presque sans un mot, sans joie, pour s'affaler dans un fauteuil, devant la télé. « Vous pensez, Aurore, dans quel état ça pouvait mettre mon mari ? Il avait rêvé pour lui de Polytechnique ! Au lieu de cela, il a eu sa photo dans le journal avec un brochet de 1,2 m, qui pesait 7 kg... pêché avec ce sale... type. Diego avait quatorze ans quand il a commencé à rapporter du poisson et du gibier à la maison. »

L'arrestation du fils Pralon était une nouvelle très importante... Irène s'arrêta. Elle butait sur le mot qui tentait de franchir ses lèvres. « Ce type..., bégayait-elle, ce... type. » Elle voulait déposer plainte.

Elle piqua du nez dans son assiette puis releva fièrement la tête. La police allait le placer en garde à vue ! Elle leva les yeux sur Aurore pour y chercher la confirmation de cet espoir. « Vous croyez que c'est lui l'assassin ? »

Aurore avait fait un effort. Mais Irène n'entendit pas la question, elle poursuivait. Elle avait voulu le prendre dans ses bras quand il était rentré ce jour-là mais il l'avait repoussée, c'était devenu un réflexe. Il vivait bardé dans son gras et personne ne pouvait l'approcher, encore moins le toucher. Plus personne. Irène s'arrêta, les yeux emplis de larmes, puis elle se reprit et ajouta avec une sorte de calme :

« Diego est seul, malheureux. Mais il fera peau neuve, un jour... ma méthode... permet à chacun de découvrir et d'explorer ses paysages intérieurs, d'en utiliser les immenses richesses, et de retrouver la personne heureuse, et voyante, en nous-mêmes, celle qui peut nous aider. Nous sommes plusieurs, Aurore, et quelqu'un a dit qu'il était toujours possible de sortir du rang des assassins...

— Kafka.

— ... Mon Mémoire vient d'être validé, je suis titularisée... Vous vous rendez compte, devenir thérapeute à bientôt soixante ans... »

— Nous n'avons pas d'âge... La tarte était divine... Je vais rentrer maintenant... »

Derrière le chenil, un poney dans un champ clôturé. Quelques oies grises qui tendaient le cou pour vous mordre les mollets. Et puis la pinède. La lisière était douce, parsemée de bruyère et d'arbousiers. On se serait attendu à voir surgir une biche. C'était là que Diego avait appris à élever les écureuils, à tuer le cochon, à découper les cuissots

de chevreuil. Irène avait vu son fils de 110 kg, le poitrail à l'air, en pantalon de toile, débraillé, hirsute, éventrer un cochon à peine mort, pendu par les pieds, juste devant lui.

Il avait plongé le couteau dans le ventre de la bête, là où la peau était blanche entre les deux cuisses, puis il était descendu, avait contourné le cœur, qui continuait de battre, pour préserver la fraîcheur du sang, elle avait vu les viscères s'effondrer et couler sur le sol, un gros paquet fumant, de grosses billes aux reflets bleuâtres, une vessie rose bonbon. Diego suait. Il ahanait, et le fils Pralon était venu lui donner une tape sur l'épaule. Bien virile. Elle avait vu dans ce geste une menace, une emprise. Une façon d'adouber, de posséder.

La mère Pralon, en petite robe d'été et en souliers, les ongles peints, avait emporté les viscères dans une brouette.

Le cochon fut détaché, posé à terre. Il y avait de grandes tables sur des tréteaux, des voisines avaient fait le déplacement. Il fallait faire le boudin, avec le sang encore fumant, qui remplissait une grande bassine. Irène avait dû laisser Diego, torse nu, à la merci de cette famille de brutes.

« Je dois vraiment rentrer... »

Irène sirotait son champagne, gorgée après gorgée. Elle se resservait quand son verre était vide, vaincue et bercée par la tristesse.

La mère Pralon était venue à l'enterrement de Marie-Pierre Damian. « Les ongles très épais, peints avec plusieurs couleurs. Une petite flamme mauvaise dans les yeux. J'ai pensé en voyant ses ongles à ses mains couvertes de gants en caoutchouc, plongées dans les seaux pleins d'eau de Javel, quand elle travaillait ici. J'ai souvent des idées étranges qui me traversent la tête, j'ai facilement l'impression que la logique entre les choses nous regarde en ricanant. Elle était venue avec un oncle, râblé, comme elle, et moustachu. En enlevant les mains de ses poches, il a fait tomber des cartouches de fusil. Des billes de plomb ont roulé à terre. Je me suis penchée pour en ramasser quelques-unes et je les ai fait rouler dans la paume de ma main. »

« Regardez, Aurore, regardez ! » Irène s'était levée, vive comme une mésange, et revenait déjà avec la paume ouverte. « Prenez-en. Avec ça, on peut tuer des sangliers ou des chevreuils. Ça éclate dans tout le corps, ça déchire les muscles. Diego en a reçu une fois entre les omoplates...

— On dirait du mercure... »

Aurore se leva.

« Vous avez déjà fréquenté les chasseurs, Aurore ? »

— Du temps où j'allais me promener en forêt du côté de Sanguinet, oui, j'en ai rencontré. »

Trois hommes avaient craché par terre, presque à ses pieds, en la

surprenant sur un sentier. Les chiens aboyaient un peu partout mais sans qu'on puisse les voir. Ils l'avaient laissée au bord d'un chemin de sable qui coupait la forêt, avec un simple signe de tête.

« Ils m'ont dit qu'il était dangereux de s'aventurer en forêt pendant la saison, qu'il y avait des morts chaque année.

— Ils ne plaisaient pas. Ils organisent un banquet annuel ; ils font ça dans un hangar. Ils enrôlent mon fils, depuis huit ans. Nous irons le chercher là-bas, Aurore. Il y a une grande table avec une nappe verte, des trophées au mur, des flopees de gamelles. Du sanglier servi fumant, la sauce au vin rouge qui dégouline des louches, c'est affreux, vous verrez. Diego trône devant les gamelles. Avec son estomac qui va bientôt lui descendre sur les cuisses. »

Irène frottait ses mains l'une contre l'autre, avec un regard un peu affolé, dressée sur ses jambes. « Merci. Merci d'être venue... C'était un drôle d'anniversaire... Depuis que je vous connais... un peu mieux, je veux dire... je crois que je vais m'en sortir. Je vous embrasse. » Elle appliqua deux bises furtives sur les joues d'Aurore et lui serra le bras.

« À bientôt. »

XVIII. Le doute pour Aurore (2)

Elle prit son vélo pour aller dans ce restaurant de la plage Pereire, où elle voulait s'offrir un plateau de fruits de mer. Elle avait réservé pour midi trente, mais arriva en avance. Le matin, un grand calme régnait dans la maison, qui avait fait résonner ses pas. Toute peur avait disparu. Chaque chose était à sa place.

Dès qu'elle était sortie, le vent rêche et salé avait léché sa peau comme la langue d'un loup. Avec quelle douceur elle avait effacé sa vie, avec quelle tristesse, presque voluptueuse, elle s'était perdue en Lui. Et le vent la léchait.

Depuis quelque temps maintenant, elle rêvait d'une flaque visqueuse et noire qui se répandait à terre. Aurore se rendait compte qu'elle sortait d'une entaille qu'elle avait sur le flanc, et où elle pouvait plonger les mains. Une entaille visqueuse, suintante. Ou bien un flot de sang lui giclait de la bouche et formait une écharpe autour de son cou, flottant au vent. Elle se réveillait et voyait un sang noir, épais, dégouliner sur les fenêtres et dessiner une grimace.

Le garçon apporta le plateau de fruits de mer, où trônait une araignée, aux pattes rouges, chevelues, finement articulées. Il déposa délicatement devant elle un verre de vin blanc, un petit pot de beurre et des tranches de pain frais. Aurore le remercia avec effusion. Le garçon s'inclina, avant de s'éclipser. La salle du restaurant était encore à peu près vide.

L'erreur était profonde. L'entaille était profonde. Le sang revenait de loin, chaque jour, il revenait d'un peu plus loin.

Les formes noires avaient surgi sur ses tableaux, des formes parfaites, dures, qu'elle mettait des heures et des heures à polir. À cause d'une hésitation dans la voix de Roland, il y avait dans sa vie une erreur aussi dure et aussi parfaite que ces formes noires qui cherchaient à émerger.

Le miracle ne viendrait pas de la lumière blanche, comme elle l'avait tant espéré. À force de s'enraciner dans ce désir de le voir

revenir un jour, elle s'était endormie et sa vie se déroulait aujourd'hui dans le ralenti des rêves.

Ses yeux s'allumèrent quand elle ouvrit la carapace de l'araignée. Elle glissa le doigt sur le ventre pour y déceler une sorte de petit clapet, qu'elle souleva : la cavité était pleine de cette soupe brunâtre et iodée, dont elle raffolait. Elle inspecta du regard l'intérieur des alvéoles. Elles débordaient d'une chair fine, blanche et odorante. Un miracle de la nature. Sa joie lui parvint, comme en écho. Une joie de petite fille, simple et pimpante.

Roland. Elle disait ce prénom comme on dit Amen. Amen, dit-elle en coupant le nerf d'une huître, qu'elle avala aussitôt.

Dieu, que c'était bon.

Elle n'avait pas grandi, et le temps allait s'abattre sur elle comme le hachoir sur les mains de cette pauvre Mme Damian. Le temps allait revenir au grand galop et lui demander des comptes, la gueule grande ouverte.

Je dois garder la tête froide, rester seule, ne rien croire, ne me fier à personne. Me régaler, c'est tout.

Aurore se concentra sur son araignée, en alternant avec des huîtres, pour se détendre les doigts. Elle vit dans un repli de chair verte une petite perle de nacre blanche. Elle la prit entre ses doigts, la fit rouler dans la paume de sa main.

Elle regarda la mer.

« Il vous fera souffrir », « Vous ne le connaissez pas, il vous manque certains éléments ». Sophie avait essayé de l'avertir. Aurore devait toujours se défendre de tout le bruit que faisaient les autres autour d'elle. Elle avait froidement esquivé les remarques et les regrets de Sophie. Elle l'aimait bien pourtant. Elle avait de la volonté, de la décision, du nerf. Elle était sèche et forte... Comme le temps passait vite. Elle glissa la perle de nacre dans sa poche. Avala encore une huître.

Sa disparition (ce qu'il fallait bien appeler ainsi) l'avait rendue fabuleuse. Les frontières de l'absence cousues sur son corps avaient fait d'elle une chimère. Le sentiment qui la liait à son père, seul, surnageait, comme un tronc d'arbre à la dérive dans un fleuve africain.

Assise sur Roland, elle mettait ses mains bien à plat sur sa poitrine, elle le massait, sans se lasser, à l'endroit du cœur, puis elle descendait, elle regardait son sexe gonfler dans sa main, elle le prenait dans sa bouche, se caressait le ventre, le rentrait sous elle. Il osait, parfois, à

peine la regarder, il la laissait à ses jeux, à ses cérémonies muettes.

Roland lui avait fait confiance, l'avait encouragée à peindre, et à dessiner. À trois reprises, pourtant, elle avait voulu le quitter tant le besoin de lui appartenir l'effrayait, la suffoquait. L'attendre, quand il était en voyage. Respiration coupée. Obsession de lui à tous les instants. Peur de mourir dans la lumière blanche. Une peur qu'il fallait suspendre en marchant dans les rues. Ses journées encadrées par les rues. Regarder les façades comme on dévisage l'être aimé. Si la lumière s'allume, il va revenir. Si elle reste éteinte, elle est perdue. Elle s'allumait toujours.

Elle sent dans son corps le pli de l'avoir attendu. Toujours. D'avoir glissé dans les rues jusqu'à leur appartenir. Tout devient lui, chaque feuille, chaque frémissement, le vent lui promet ses caresses.

En se retirant à La Villa pour peindre, elle voulait redonner à la lumière blanche la fraîcheur d'un pétale de rose. Mais le noir voulait émerger, un noir d'une grande densité, obscurci et glacé par son ignorance.

Le restaurant s'était rempli, les plateaux de fruits de mer couronnés par des pattes de crabe fleurissaient sur toutes les tables. La même clientèle dominicale, repassée, maquillée, coiffée, décolorée, bijoutée, avec des mâchoires de carnassiers, qui parlaient haut et fort, s'enivrant sans cesse de vin, de bruits, et de potins.

Elle se tourna vers la fenêtre quand elle eut fini de manger ses huîtres. Une pluie fine s'était mise à tomber et son vélo posé contre un muret semblait en train de rouiller. Tout était immobile. On ne voyait plus le bout de la jetée.

Aurore pria pour qu'au terme de cette bruine il y eût un nom, un visage, un morceau d'histoire qui apparaissent. Elle commanda un autre verre de vin blanc.

Les platanes de l'avenue Trudaine regardés avec ferveur, entre deux averses, comme si son regard pouvait le faire surgir des feuillages.

Heavens. Les cieux. Les pétales de roses qui frémissent le long d'un l'immeuble, tandis qu'une main serre la sienne pour ne pas trembler. Entre elle et son père, l'éternité sera toujours là, de leur côté.

Elle avait disparu dans l'amour, comme d'autres dans la peur, ou la paresse. Puis à présent, la brume, des milliers de gouttelettes en suspension, dont certaines se déposaient sur des brins d'herbe, ou des toiles d'araignée, pour former des perles. Elle avançait avec sa chair concave dans la brume d'où les branches, les objets, les visages émergeaient avec une sorte de solitude décisive.

Avançait-elle à reculons depuis qu'elle avait rencontré Roland ? Vers quoi ?

Quand est-ce que tout ça avait commencé ?

À Venise, elle dansait dans des robes si légères. À Venise, elle dansait tout le temps. Les dîners parfois silencieux, elle s'en souvenait également, ils buvaient, beaucoup, en se regardant. Elle pensait à son sexe, et lui au sien.

La mer, à l'endroit où les vagues se fracassent, sous le soleil. L'écume est éblouissante. Elle reste sur le bord, le courant lui happe et lui scie les jambes, elle peine à rester debout. Quand elle se retourne, presque machinalement, peut-être pour faire jouer le vent dans ses cheveux, il est sur le rivage, pieds nus, son pantalon retourné, et la regarde, la main à hauteur des sourcils. Elle s'avance vers lui, en levant les pattes comme une aigrette pour se dépêtrer du courant. Parvenue à quelques pas, elle lui tend la main, qu'il prend pour y déposer un baiser avant de la soulever du sol, et de l'emprisonner entre ses bras.

Depuis la solitude avait repris son cours, aussi longue, belle, et soyeuse que l'écharpe d'Isadora Duncan.

Alors pourquoi, tout à coup, ces visions cauchemardesques. Irène, et son fils obèse, qui tentait de s'enfuir en s'enfonçant dans le sable. Mme Damian et ses mains tranchées retrouvées dans une poubelle de Gujan-Mestras. Le fils Pralon qui marchait sur des corps enchevêtrés de garçons, presque cadavériques, dans un grand lit aux draps blancs.

XIX. Lettre à Jérémie sur la toile

Il était devenu une sorte de frère, beau et traître. « L'éternel jeune homme », comme elle l'appelait. Aurore lui parlait comme à un frère. Elle l'imaginait penché au-dessus d'un balcon, la jambe pliée, le déhanché gracieux, teint pâle, regard un peu triste. Est-ce qu'il fumait ? Oui, il fumait. En tirant sur le filtre, avec un petit bruit de succion. La fumée entraînait profondément dans ses poumons. Il avait les mâchoires un peu crispées.

Ce bloc de vingt ans maintenant, disait-elle à Jérémie, un bloc de temps très lourd à soulever. Un bloc de marbre que je tente de réduire en poussière et qu'une fêlure menace de faire exploser. « À cause de toi, ma pute. »

Elle était en face de la toile où elle avait écrit, puis raturé, le prénom « Jérémie » d'un seul geste. Elle le réécrivit, lentement, calmement cette fois, avec un pastel couleur sanguine. Puis elle effaça avec un chiffon la lettre *D* majuscule qui semblait si ridicule, avec des rondeurs trop appuyées.

Le pastel était trop rouge, elle en choisit un autre. Et recommença à écrire. Puis elle se servit un verre de vin blanc. Qu'elle posa sur une étagère, à portée de main, sur la droite. Et debout sur son escabeau, elle continua à écrire. D'abord des phrases sans suite.

Tu l'as séduit. Ta peau dégageait de la lumière. Et puis tu es mort. Et puis je suis arrivée, pas encore advenue. Toute jeune, hanches étroites, et orpheline. Le même que toi, en brune. Le même chagrin. La même dégaine. Un peu vicieux. J'adorais jouir, moi aussi, tu sais.

J'étais tombée dans des abîmes au foyer. En rencontrant Roland, j'ai enfilé des bottes de sept lieues pour les franchir et survoler le monde. Je ne savais rien, sauf qu'il ne fallait pas me laisser rattraper. Je considérais les gens adaptés comme des machines un peu malades,

aux rouages rouillés, noyés dans l'huile de moteur, de même que le système qu'ils servaient. Je trouvais les relations sociales absurdes, et précautionneuses, découlant d'intérêts dérisoires. Le foyer de la porte d'Asnières était un espace qui ressemblait à une patinoire. Tout semblait égal, et réversible, nul et non avenu.

Tu ne sais plus. Tu n'as aucune réponse. Il y a des questions dont tu ignores le sens et qui t'ouvrent le ventre. Tu ne saisis pas l'histoire des gens, tu les vois en un seul bloc, en une seule fois, comme ils se présentent. Les adultes essaient d'exister avec beaucoup de contorsions. Toi qui dois sans cesse échapper au danger, tu files droit. Tu ne donnes aux gens aucune histoire, tu les interdis d'avenir, tu en fais des cannibales ou des fantômes.

Jérémie, tu m'as faite revenante dans la vie de Roland. Je suis, tu es une réverbération, plus qu'une présence. C'est peut-être ce qui m'a plu. Tes rendez-vous secrets avec les morts. Je sortais d'un monde de cannibales, de petits employés cannibales. Je te raconterai un jour la vie dans un foyer d'accueil.

On a fait pousser en nous une folle ambiguïté, moi dans les terrains vagues, entre les H.L.M., et toi le long des grandes avenues, dans les quartiers chics. Le seul ancrage, c'est la tristesse. La tristesse a eu lieu, une fois pour toutes. La tristesse qui nous a réunis dans Roland. Putain.

Tu as connu Maud Nancy, la patronne. Elle a l'œil noir, très noir. Elle devait avoir une longue chevelure brune dans ce rez-de-chaussée à la moquette mauve où tu allais la baiser, avant qu'elle ne te vende à son fils aîné, et peut-être à Roland. Les hommes qui enlèvent leur tee-shirt sur le pont d'un voilier sont affriolants autour de la mère maquerelle. Elle a les lèvres peintes. Le cou entouré par un foulard en soie. Les seins bandés. Tu les as connues toutes les deux. Elle et Sophie A. Bosseuses. Expertes. Décidées. Plusieurs mariages. Après Roland, Sophie A. a eu un enfant avec un professeur au Collège de France. Elle a enseigné à Harvard. Tu es passé en biais, tu les as doublées. Tu avais une lumière sur la peau. Tu le savais. Tu n'as pas tremblé, tu n'étais pas impressionné, tu as été droit au but, sans même le vouloir. Tu étais seul et tu le savais. Tu pouvais passer entre les lignes.

La possibilité d'une île, ce titre m'a toujours fascinée. Comme cela on ne peut jamais accoster. L'archipel est encore plus bleu, le sable plus blanc et plus brûlant qu'aujourd'hui. Nous sommes l'eau qui l'entoure. L'intervalle est notre lieu préféré.

Sortir de la possibilité. Tuer. Sauvagement.

Je ne sais pas comment Roland a fait pour les supporter. Ils font si bien les choses, tu comprends. Des chandeliers à table ! La jeune fille se penche pour les allumer, avec ses poignets délicats, et de fins cheveux. On se croirait chez Poussin. Des dîners servis avec tant de

grâce.

Au foyer, l'habitude d'obéir ne laissait rien traîner derrière elle, la vie était une suite de jours, une morne plaine, et les détails se vengeaient, ils me sautaient dessus pour me prouver leur existence. J'observais tout. J'enregistrais. Et le réel grossissait à vue d'œil. Les détails me prenaient la main pour proliférer, ils me grimpaient dessus. J'avais envie de poser des bombes, mais je marchais droit. Je n'existais pas, j'étais une servante pour les détails. Je serais morte avec la moelle épinière bouffée si je n'avais pas grimpé sur la moto de Roland.

Il a suspendu en moi l'envie de hurler, l'envie de tuer.

Mon corps se remplit de brume. Je suis devenu un être effiloché par le silence, où les pas résonnent, les pas que je ne fais pas.

Des trois années que j'ai passées au collège, que j'ai abordées avec une bonne volonté vraiment touchante, je n'ai retenu que les bavardages inutiles, les maquillages outranciers, les chemisiers à fleurs, les sonneries à heure fixe qui donnaient la cadence. Je me souviens aussi des belles filles aux chevelures bouclées qui traversaient la cité.

Jérémie, je ne suis qu'une fille silencieuse, prédécoupée dans l'attente des autres. J'ai été le rêve de Roland. J'ai aimé être ce rêve plus que moi-même. C'est ce rêve que je survole à présent. Je vois ma vie de haut, comme les gens qui sont dans le coma.

« La Lol V. Stein attitude », disait parfois Roland de moi. Assise sur un tabouret dans un bar, avec des vagues presque vertes à mes pieds, je l'attendais ce jour-là en grignotant des cacahuètes.

Ou bien il disait : « *My sleeping beauty*. »

De quoi as-tu rêvé de ton côté ? As-tu attendu quelque chose ? Quelqu'un ?

Le bassin se bouche, la dune avance vers la route, la forêt se meurt, le paysage réalise son rêve de catastrophe. Elle aura lieu dans deux mille ans. Le bassin formera un grand lac.

Les temps de la splendeur sont terminés : les villas sont revendues découpées en morceaux. Le sel bouffe leurs fondations. Les bateaux, les hôtels, tout est racheté par des traders, des trafiquants, des acteurs, qui viennent deux jours par an, les yeux protégés par des verres fumés, seuls, avec des billets d'avion au fond de la poche.

Les enfants continuent de manger des glaces et de faire du vélo.

XX. Aurore vers Paris

Vivre était devenu un exil. Cet exil avait toujours été pour elle comme un manteau somptueux, qui allongeait encore sa grande taille.

Elle conduisait vite sur une route qui semblait ne mener nulle part.

Elle longea un champ d'éoliennes, qui ressemblaient à des créatures de science-fiction. Les pales tournaient au ralenti, sur fond de soleil couchant.

Elle mit la radio. Les voix qu'elle entendit avaient cet accent citadin, pressé, celui qui ne doute de rien, et remue du vent. Tout était programmé, bien ficelé. Les lèvres étaient cousues derrière les micros, habituées à se taire.

Elle repensa à ce que lui avait dit son mari, un jour. Qu'elle n'avait pas grandi.

Il avait élu domicile rue Lhomond, dans le quartier où les professeurs, à la sortie de l'École normale supérieure, prenaient toute la place sur les trottoirs, palabrant sans fin, les bras écartés, si bien qu'on était obligé de les contourner pour pouvoir avancer. Mais avant d'aller rue Lhomond, elle retournerait dans ce café perdu de la rue du Printemps, revoir la place de Wagram où elle avait poussé la porte de l'autre monde.

Le regarder passer en moto, poser pied à terre, appuyer son engin sur la béquille, enlever son casque, et ce sourire... L'air était devenu si léger, et les rues immatérielles. Ne pas grandir servait à vivre dans ce moment, ce moment qui traversait tous les autres. Ce premier, ce seul moment, qui la conduisit encore sur cette route.

Elle avait peut-être rendez-vous avec un fantôme. Elle remit la clef de contact. Elle allait revoir l'homme qu'elle aimait. Il l'avait remise sur les épaules de son père, à la même hauteur. Exactement la même. Comment ne pas lui en être reconnaissante ?

Elle roulait vite, elle voulait arriver devant ce café de la rue du Printemps, près des grilles du boulevard Pereire, le long desquelles elle avait marché le nez en l'air, après avoir fait l'amour avec Roland, et où son père avait ressuscité dans la douceur de l'air.

Aurore n'oubliera jamais le sourire qu'il avait eu en enlevant son casque. Ce sourire s'était vaporisé pour former un arc-en-ciel à l'intérieur de sa poitrine.

Le surprendre alors qu'il était accoudé au bar, son casque à ses pieds, avalant en deux, trois gorgées, une tasse de café serré avant de repartir. Se mettre sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Elle garerait sa voiture près de la place, elle irait à pied.

Elle s'était faite belle pour le rejoindre : le coiffeur, une fois n'est pas coutume, lui avait dit que ses cheveux étaient beaucoup trop longs, « Beaucoup trop longs n'exagérons rien... », ils avaient opté pour une longueur au-dessus des épaules, « Comme cela, vous pourrez toujours les attacher, mais cela vous allégera... pas de brushing ?... On les sèche à la main ?... Vous avez l'épaisseur, la souplesse, mais vous n'en profitez pas, c'est dommage... » Elle s'était coloré les cheveux elle-même, la veille, avec un châtain naturel, qui respectait sa couleur originale, elle n'avait pas l'air casquée.

Elle avait pensé en se regardant dans la glace, tandis que le coiffeur se tenait debout derrière elle, à ces femmes qui ne vieillissent pas. Qui sont jetées dans les flammes de la vie à la naissance. Qui font naître à leur tour la vie de leurs manches. Aurore n'avait pas peur du temps qui passe. Elle ne le sentait pas. Il s'était arrêté.

Elle essaya d'enlever la peinture qu'elle avait encore sous les ongles, tout en tenant le volant. Le grand tableau blanc avait avancé, le plus grand qu'elle ait jamais peint, il occupait toute la superficie de l'atelier, elle tournait autour, elle marchait dessus, c'était devenu une sorte de pays, où elle creusait une question. Elle voulait la réponse. Elle le montrerait à Roland, un jour. Et il irait chercher un poignard, ce jour-là, pour la tuer. Qui sait ?

Elle regarda le ciel, vers Poitiers. Les éoliennes avaient disparu. Le Futuroscope était indiqué à quelques kilomètres.

Il y avait la queue au péage. Quelques voitures, sur le côté, cherchaient à couper la file d'attente. Elle en laissa passer deux. Le lent défilé reprit. Elle mit Radio Classique. Du piano. Elle roula sans encombre jusqu'à la porte d'Asnières, passa devant la station-service où Roland avait l'habitude de faire le plein, remonta le boulevard Malesherbes avant d'arriver place de Wagram. Les fenêtres du premier, au numéro 4, donnaient toujours sur ses platanes. Elle se gara à l'entrée du boulevard Pereire et ferma les yeux. Des roses blanches dansent devant ses yeux, des pétales frémissant au vent, les feuilles mortes des platanes chuintent sous ses semelles, les grilles qui protègent l'ancienne voie ferrée sont noires.

Le motard fait le tour de la place, passe devant elle en faisant mine

de braquer un revolver, puis l'invite à le suivre, remonte un boulevard, elle le suit, elle le suit dans Paris, jusqu'à la rue Leconte-de-Lisle, près du pont Mirabeau.

L'éternel jeune homme avait vécu là. Elle laissa la voiture dans la rue George-Sand, près d'un fleuriste. Voilà. Elle met le pied là où il a vécu.

Jérémie avait des absences dans la voix, une sorte d'hésitation, de bégaiement, dans toute sa personne. Quand sa mère se mettait soudain à crier dans les rues d'Auteuil, il lâchait sa main, et restait là, pétrifié, ne sachant que choisir, elle ou le monde. Il avait fini par choisir, à trente ans, sur une autoroute.

Elle remonte la rue, pas à pas, jusqu'au numéro 48, change de trottoir pour regarder l'immeuble. Cinquième étage. Des fenêtres aux rideaux blancs, qui tombent, tous identiques. La rue est calme, désertée. Elle imagine l'appartement désinfecté, tiré à quatre épingles. Elle se remet à marcher, s'attarde devant une épicerie de luxe, des mangues, rondes comme un beau cul, des bouteilles de bordeaux rouge, des truffes en bocaux.

Ses parents achetaient tout sous plastique. C'est Irène qui lui avait dit ça. Elle avait dit aussi qu'il était un jeune homme surnaturel qui avait vécu en dehors de la lumière des autres et de la vie.

Elle passe devant un pâtissier renommé, puis un magasin de décoration d'intérieur. Le beau jeune homme n'a rien vu. Quand avait-il su qu'il était attiré par les hommes ? Quand avait-il rencontré Roland pour la première fois ? Sur le bateau de Maud Nancy ? Quand ?

Aurore marche en essayant de lui emboîter le pas. Elle sent sa présence régulière et patiente, presque impersonnelle.

Elle se recueille un moment, face à la devanture d'un marchand de vin. Puis elle revient sur ses pas et passe de nouveau devant l'immeuble. Une femme est en train de pousser la porte cochère mais Aurore renonce à se glisser derrière elle.

On lui avait connu aussi des femmes. Il plaisait aux femmes. Avec sa gueule d'ange. Le beau jeune homme avait fait des ravages. Sale petite pute.

« Il n'y a pas qu'une seule vérité dans la vie », lui avait dit Roland, un jour. N'était-il pas étrange qu'un mari s'adresse à sa femme de cette manière, avec des phrases un peu sentencieuses ? Elle buvait ses paroles. Il était éternel, comme son père.

Le fleuriste, à nouveau, qui faisait l'angle, avec ses cyclamens rangés sur le trottoir. Les rues perpendiculaires montaient puis descendaient vers la Seine, on était sur une petite colline, au sommet, l'église d'Auteuil sur la place toute ronde, où tombait la lumière. On entendait des cris d'enfants dans une cour de récréation. Elle élargit

son champ d'action en prenant la rue Rémusat jusqu'à la place de Barcelone, d'où partait l'avenue de Versailles. Jérémie était mort au moment où elle avait rencontré Roland. Un frère. Elle aurait bien aimé en avoir un. Un frère ou une sœur. Une père. Une mère. Elle prit le pont Mirabeau, le fleuve, comme souvent à Paris, était gris, mou, et boueux, mais il ouvrait un couloir dans le macadam pour le vent qui venait de la mer. Elle inspira à pleins poumons en laissant ces rues bien défendues derrière elle. Il y avait une fête sur un bateau amarré au quai de Grenelle, des guirlandes, des lumières, du champagne.

XXI. Roland

Elle se gara près de l'épicerie. Il avait enlevé son casque et lui souriait, en lui ouvrant la portière.

Aurore descendit de la voiture, lentement, les reins en compote. Elle s'étira en gémissant, et s'allongea contre la carrosserie de la voiture, les bras étendus devant elle.

« Il paraît que tu couches avec des garçons, que tu fréquentais les partouzes organisées par le fils Pralon. — Ah ! Ah ! Ah ! » Le rire de Personne, dans *L'Odyssée*, se fait entendre. La mer est si bleue, les rochers si noirs. Ce rire désintègre les illusions, comme la lumière le fait avec les zombies dans les films d'horreur.

Il fréquentait cette villa située sur les hauteurs, près de la dune du Pilat. Aurore s'était arrêtée devant le portail, plusieurs fois. Elle n'avait jamais rien remarqué. La villa sulfureuse était toujours vide et tendait ses terrasses vers le large.

Le jardin en forme de talus, très raide, planté d'arbres au feuillage argenté, cachait le rez-de-chaussée. En se hissant sur la pointe des pieds, on apercevait une grande baie vitrée, des murs blancs aux lignes droites très épurées, des terrasses qui paraissaient dégringoler d'étage en étage. Chaque pièce ou presque disposait d'une baie vitrée. Elle avait imaginé une chambre vide et spacieuse, saturée de lumière, des corps couchés sous des draps, des corps d'hommes entremêlés qui jonchaient aussi le sol et qu'il fallait enjamber.

Elle a vécu avec Roland en regardant au loin comme dans le film *Lawrence d'Arabie*, en espérant voir s'avancer à dos de chameau cette tache sombre qui vibre dans la lumière. Cette vérité qui approche, et qui viendra maintenant du fond de ses tableaux. Aurore a le sentiment qu'elle pourrait tout perdre à cet instant. Elle ne sait pas si c'est utile. Si ça vaut l'coup. Le rire s'en va mourir au loin et elle reste seule avec les phrases qu'elle ne dit pas et qui se mettent à pendouiller, sans vie, entre ses lèvres.

La silhouette du Panthéon, toute proche, énorme, bouche la courte

perspective. La rue sent la poussière, les trottoirs sont secs, sales et gris, elle fait quelques pas, chaque immeuble exhale une odeur de moisi, des relents d'ombre et de vide. Il fait encore chaud pour un mois d'octobre.

Roland a de nouvelles lunettes sur le nez, des lunettes pour voir de près, des vieilles, parce qu'il a oublié ses verres progressifs dans son bureau. Sa vue a encore baissé, dit-il. Il fait des mouvements inédits avec la tête.

Ils s'embrassent un peu timidement, une timidité corrigée par le sourire qui jaillit quand elle le voit, ce sourire heureux de le sentir vivant. Pouvoir le toucher, enfin. Elle passe le doigt sous le col de sa chemise. Elle aime tout de lui, la coupe de ses cheveux, qu'il porte ramenés en arrière, comme une crinière. Il a l'air d'un chef apache, avec ses yeux presque verts dans le soleil, son visage large. Elle se moque légèrement de ses lunettes, puis se retourne. Elle voudrait faire comme d'habitude, rire, se suspendre à son bras, et l'embrasser, mais le Panthéon, écrasant, monumental, la contraint de rester immobile. Elle tente de se tenir droite, allant contre l'idée qu'elle va tomber. Roland lui donne la main. Ils font quelques pas.

Un jour, elle lui écrirait... Et si je te disais, là, maintenant, que c'est fini ? Que j'ai fabriqué une illusion ? Le jour où j'ai appris que mon père était mort, je crois que je me suis séparée de moi, je n'ai jamais su choisir entre mon absence et ma présence, je crois que tu as vécu de cette confusion et que je t'ai laissé trancher pour moi. Tu as été mon balancier. Présence-absence. Apparition-disparition. Danger de mort. Mon sablier. Grâce à toi, à tes fenêtres qui donnaient sur les platanes, le temps m'a filé entre les doigts. Quel bonheur ! J'ai goûté à l'autre monde. Celui où les morts peuvent vivre à travers les vivants. Tu me demandais pourquoi j'étais si douce. Je n'ai jamais été certaine d'être vivante. Comment savoir qui je suis, et ce que je viens faire ici, si je ne vais pas doucement ?

Qu'avons-nous fait ? Ce besoin que tu as eu de moi a creusé ma tombe, et ton mystère.

On va dîner au Così ? C'est un miracle que tu sois là, que tu m'aies gardée, moi, la fille évanouie, et que tu me demandes cela, comme au premier jour, comme si j'étais encore vivante. Au restaurant, c'était toujours toi que je dévorais des yeux. Il y avait une douce euphorie à te regarder, à te parler, à te désirer. J'ai tenu à cela comme une bête, comme à mon père. Le monde était si vaste de ses épaules.

Aurore lève les yeux vers l'appartement de la rue Lhomond. Le Così, oui, c'est bien. Est-ce que Roland lui devait une sorte de vérité ? Sa place était dans ce lointain où il l'avait trouvée, où elle avait voulu

rester et où il l'avait laissée. Elle réprime un sanglot en fixant les fenêtres. Elle aurait voulu lui dire « C'est fini » pour grandir.

Roland a les clefs à la main. « On va chercher une bouteille de vin si tu préfères dîner à la maison. — Oui, c'est mieux, je suis fatiguée. » Ils achètent des tomates et des échalotes à l'épicerie. Du jambon de Parme sous plastique, une bouteille de bordeaux. « Tu peux filer à la boulangerie Aurore, tu peux prendre une baguette ? » Elle dépose un pot de thym à la caisse, avant de sortir. La boulangerie allait fermer. Elle prend la dernière demi-baguette, deux tiramisus. Puis attend que Roland sorte du magasin. Il a les bras chargés, ses clefs dans la poche, son casque à la main, les lunettes toujours à cheval sur son nez. Il avance vers elle, et le thym dépasse du sac en plastique, comme des cheveux dressés sur leur tête, qui tressautent à chaque pas. Elle saisit son sac de voyage dans le coffre de la voiture en passant, il y jette son casque, et la prend par la taille après qu'elle eut fermé la voiture, l'obligeant, comme il le faisait souvent, par une pression de la main, à se redresser.

Il la regarde calmement, comme pour se remplir d'elle, dans l'ascenseur. Le thym embaume. Roland n'a pas peur, et cela lui donne le vertige. Elle a une grenade à la main, une question qui lui brûle les lèvres, et qui peut tout faire sauter, elle bute sur son visage, les yeux qui rient à demi, il se sait un peu ridicule avec ses verres sur le nez. Il la regarde encore, tellement sûr d'elle. Elle allait ouvrir la fenêtre, balancer ses chaussures au loin, ouvrir la bouteille de vin.

« Je vais prendre un bain, dit-elle sitôt arrivée.

— Au fond du couloir, tu tournes sur la gauche, deuxième porte. »

Le voyant rouge du répondeur clignote. L'appartement est compact, fonctionnel, ramassé autour d'un grand salon, lui même organisé autour d'une grande table basse, où un ordinateur portable est ouvert. Cet endroit est taillé pour lui, était à lui. Tout était à lui.

Et si j'étais mes habits de fantôme ?

C'était invivable en réalité, « invivable », répéta-t-elle une fois dans son bain, en fixant ses doigts de pied, car elle ne croyait plus déjà que ce fût invivable. Aurore ouvrit la petite fenêtre au-dessus de la baignoire, et les bruits étouffés de la rue entrèrent aussitôt.

« Que dis-tu ? » Il avait ouvert la porte, avec une grande serviette de bain à la main.

Elle se tut. Aucune parole ne lui vint, assez forte pour qu'elle puisse se lever et marcher dedans.

« Rien, rien, c'est devenu une habitude de parler toute seule à La Villa... »

Aurore encore et toujours tapissée par le silence. Ses gestes étaient

devenus moins brusques, et parfois, presque étudiés, comme sculptés dans le silence. La rupture, si elle la provoquait, la ramènerait à une très ancienne pauvreté, qui rendrait sa vie plate, plate comme les limandes-soles que les pêcheurs du bassin d'Arcachon attrapaient dans les vagues avec leurs lignes fichées à la verticale dans le sable. Plate, ou plutôt aplatie. Elle écoutait les bruits de la rue, celui des voitures, quelques éclats de voix, très étouffés. Pourtant, il suffisait qu'elle se souvienne, place de Wagram, comment les rues avaient formé ce ballet autour d'elle. Rue Daubigny, rue Cernuschi, rue Léon-Cosnard, rue Juliette-Lambert, rue Ampère, rue de la Félicité... Le bain dura.

Il avait débouché la bouteille, haché menu les échalotes, il avait coupé les tomates en rondelles très fines.

Elle se demanda s'il allait lui manger la bouche comme un vampire, pour la faire taire. Mais il lui tendit un verre, et se frotta les mains sur son tablier avant de saisir le sien.

« Je suis trop seule, dit-elle avant de boire la première gorgée.

— Tu veux dire, à La Villa ? »

Roland parut un peu las, son verre à la main.

« Trop seule en général.

— Tu m'expliques que ton bonheur est à La Villa, mais tu peux venir vivre ici... »

Aurore ferma les yeux un instant, et but sa première gorgée de vin.

Personne, jamais, ne venait jusqu'au foyer de la porte d'Asnières. Les beaux quartiers du dix-septième s'arrêtaient à la rue de Saussure qui formait une frontière, longue et grise, parallèle à la voie ferrée ; le foyer était encastré entre les deux, face à un terrain vague. Chaque soir, après l'école, je rentrais me serrer contre un oreiller, ou je m'évaporais devant les fenêtres de ma chambre. Tu m'as cueillie sur un trottoir des beaux quartiers. Quand je suis montée sur ta moto, bien sûr, tu imagines... comment... j'ai pu laisser tomber ces années derrière moi... comment j'ai pris mon envol, en me serrant contre toi... je suis devenue cette « fille de luxe » que Réjane voyait en moi dans les Charentes. Je suis devenue une prophétie, une sensation d'être douce, comme du velours, de frôler chaque chose, de glisser, de ne jamais toucher, ni prendre. J'étais si sérieuse, si appliquée, tu m'as retournée dans tous les sens, et aujourd'hui encore, je vis dans cette impression d'avoir été délivrée, et d'avoir été perdue... Tu ne m'as posé aucune question. Tu as toujours été bienveillant mais tu as toujours été pris par ton travail. Moi, je n'ai rien eu à cacher. Tu as tout eu de moi, tout. Fallait-il que tu t'en contentes ? Sans te poser de questions ?

Aurore le regarda dans les yeux.

« Tu as eu besoin de ma solitude, d'un désespoir à peu près parfait que tu pouvais confondre avec la chance de ta vie.

— La chance de ma vie, Aurore, je t'en prie ! On n'est pas dans une émission de télé-réalité ! »

Roland haussa les épaules. Il s'était tassé dans le canapé.

« Ça se jouait entre toi et mon père. Pendant toutes ces années. J'étais obligée de rester spectatrice.

« Quand un homme te prend par la taille en te disant qu'il va t'aimer pour toujours, qu'est-ce que tu fais ?

« C'est pour la vie, une douceur qui t'étrangle, qui résorbe d'avance toutes les larmes.

« Mais il faudra bien que je les verse un jour.

« Je vais te dire ce que tu as aimé : cette solitude qui ne demandait rien, une solitude assez irrémédiable, assez définitive, pour ne rien compliquer, et ne pas faire de drames... J'étais tous les garçons, et la toute jeune fille en même temps, et la promesse d'une femme... Je n'ai jamais su qui j'étais, j'étais sans attente, sans espoir, j'ai su que je te faisais rêver, et j'ai tenu à ce rêve comme à ma seule chance d'exister. On se roulait dans le rêve l'un de l'autre. Comme des fous. Tu te souviens.

« Moi j'en ai la nostalgie.

« Mais on disparaît dans les rêves. Et la vie continue, elle, à rire de tout. »

Elle se tut, en se reversant du vin, elle restait debout, les yeux dans le vide.

« T'aimer, c'était donner un tombeau à mon père. Lui qui est avec les indigents, dans une fosse commune, à L'Haÿ-les-Roses. Je lui ai offert Venise et la vue sur la mer, je lui ai donné des ailes. Quand tu m'as enlevée sur cette place, j'ai su que je n'aurais plus à me battre pour être la première en classe, pour être irréprochable. J'ai su que je pourrais lui offrir les roses, la douceur et l'oubli. Être sa tombe, et l'unique rose qui pourra jamais la fleurir, j'ai dû devenir pour cela à moi-même une absence.

« J'ai disparu pour que tu puisses vivre toutes tes vies et qu'il puisse vivre sa mort. Je ne te connais pas. Je ne comprends rien à qui tu es. Quand tu refermais la porte de la place de Wagram tu devenais quelqu'un que j'attendais, c'est tout. Et quand tu revenais tu étais là, c'est tout.

« J'ai vécu ainsi pour que mon père réalise sa mort en moi. »

Aurore gardait les yeux fixes, un peu agrandis par la peur et la folie de tout dire.

« Mais c'est fini... »

Elle porta le verre de vin à ses lèvres, qui tremblaient un peu. Ses yeux étaient remplis de larmes.

« Aurore, je n'ai jamais vu d'un bon œil ton installation définitive à

La Villa. Tu rumines... Tu es devenue tellement sérieuse ! Tu ne veux pas t'asseoir ?

— Si. Que veux-tu que je fasse ici ? »

Elle regarda l'appartement, déjà rempli par la pénombre, et fixa le rectangle blanc de la fenêtre.

« Tu avais disparu, murmura-t-elle. Tu avais disparu... »

Mais ce n'était pas exact, il avait toujours été là aussi. Le dîner était prêt. Il fallait s'asseoir. Il ne fallait pas laisser tomber quoi que ce soit.

« Et au téléphone, quand tu es réapparu, avec des méandres et des hésitations dans la voix... cette histoire de meurtre te perturbe, j'ai pensé que tu avais quelque chose à me cacher et cela m'a mise mal à l'aise...

— Une hésitation dans ma voix et ton monde bascule ! Ton monde est bien fragile... Tu vas te mettre à imaginer je ne sais quoi...

— Chez les bourgeois, rétorqua-t-elle, le silence est d'or n'est-ce pas ? Tout se fait par en dessous.

— Je ne souhaite pas m'expliquer sur ma vie, Aurore, je ne souhaite pas non plus prendre ton problème en charge... Tu devrais t'occuper plutôt de toi...

— Tu trouves que je me néglige ?

— Je te trouve trop seule... Tu vas finir par t'épuiser... Tu es collée à l'océan. Il faut parfois accepter de devenir une vague...

— Justement, ils enquêtent sur l'assassinat de Mme Damian... », coupa Aurore, mais sa voix déraillait, sous l'effet du vin, elle commençait à se ramollir.

— J'ai reçu une convocation..., répliqua Roland.

— Alors ? »

Il sourit.

« Eh bien, je vais y aller... je te l'ai déjà dit cent fois !

— C'est dommage que tu ne viennes pas à La Villa. J'aurais invité Irène B.

— La voisine ?

— Mais oui, on se voit de temps en temps. Elle m'invite à dîner depuis le meurtre. »

Roland sourit à nouveau.

« Elle fait bien la cuisine, et elle jouait au bridge avec la mère Damian, je crois, dans le temps. Tu ne pourras vraiment pas passer deux jours à La Villa ? »

Roland ne répondit pas.

« Le meurtre a été d'une violence inouïe. »

Roland se versa un verre de vin. Son sourire ne l'avait pas quitté mais luttait avec une sorte de perplexité.

« Irène, fit-il en secouant la tête, ses brushings, ses hauts talons, ses ensembles en lainage. Sa théière et son sucrier en argent, ses

napperons brodés, ses brioches au sucre...

— Oui... rien n'a changé... sauf ses dépliant vantant la relaxologie évolutive... »

Aurore éclata de rire.

« Tiens, je t'en ai apporté un. Pour toi, lui dit-elle en revenant avec le papier à la main.

— Les formations E.F.T, les *Emotional Freedom Techniques* », marmonna Roland avec ses lunettes vissées sur son nez. Aurore se dit qu'il avait vieilli. Très vite. En voyant les plis du menton dans le cou.

« Elle veut organiser des voyages holotropiques », dit-elle.

Roland releva la tête, un peu interloqué.

« Ce sont des sortes de respirations profondes, pour se reconnecter à soi-même... je crois... tu devrais lire... »

Roland s'exécuta à nouveau, sagement. À nouveau, il baissa la tête. À nouveau, elle vit les plis à la naissance du cou, ses cheveux blancs un peu clairsemés à l'arrière du crâne. Son cœur se serra.

« Un temps de voyage intérieur et d'expansion de conscience au service de la reconnexion et du développement de l'être... Apprendre les gestes affectifs démonstratifs et les gestes transcendants. L'inconscient, le viscéral, la paix des profondeurs... Mais elle est complètement givrée ! »

Il éclata d'un rire très sonore. Aurore, son verre à la main, tournait toujours autour de lui, elle mit la main sur son épaule, tripota le col de sa chemise, ferma les yeux.

« Cela ne te tente pas ? » demanda-t-elle.

Il n'entendit pas.

« Aurore, tu devrais revenir à Paris », il avait posé le tract sur la table, s'était retourné et lui avait pris la main, pour y déposer un baiser, « au moins le temps de laisser toute cette histoire se tasser. »

Il se dirigea vers la bibliothèque. Il voulait retrouver un livre depuis le matin, une gravure de Dürer. « Tu me trouves vieux ? » demanda-t-il soudain. Aurore fut prise de court et ne répondit rien. Roland savait lire dans les pensées. Il était penché en avant devant les rayonnages, l'œil un peu exorbité. Il était toujours aussi beau. Moins alerte, plus lourd et lent à se déplacer. Il s'assit dans un fauteuil avec un soupir puis, le livre sur les genoux, il commença à le feuilleter.

« Ma petite chérie, veux-tu aller me chercher mes lunettes, dans la poche de ma veste. »

Sa veste pèse lourd, accrochée au pommeau de la rampe, en bas de l'escalier qui monte aux deux chambres qui donnent sur les toits de Paris. Son téléphone portable, ses stylos, des billets de banque en vrac, son portefeuille en cuir noir. Comme d'habitude.

« Tu t'es remis à fumer ?... » Elle sourit, à quelques pas. Il s'est converti aux cigarettes électroniques. Il met ses lunettes et tourne les

pages du livre, très concentré, il a toujours cet air quand il lit, ou quand il travaille sur ses dessins. Plus rien n'existe. Elle ne le trouvait pas vieux. Mais il le devenait. Oui. Sans aucun doute. Il redoutait la vieillesse et elle n'allait pas lui faire de cadeaux. Elle allait s'abattre sur lui. Elle allait le fendre en deux.

XXII. Au bord de la tombe

La pierre grise, presque veloutée par les ans, et fêlée, des tombes, un semblant de gravier dans les allées. Des cyprès hauts, très minces, sur un grand ciel bleu. L'été se déversait encore magnifiquement dans les journées d'octobre. Aurore, de passage à Bordeaux, apportait une bruyère sur la tombe de Mme Damian. Elle s'était préparée à ce moment de recueillement, au cimetière protestant. Elle voulait parler à la défunte. Elle fut donc contrariée d'apercevoir la silhouette de M. Damian. Il se précipita vers elle. Il avait fait couper ses cheveux blancs. Il paraissait plus jeune. Il portait une chemise blanche, une veste élimée, une casquette sur la tête, presque crasseuse, marquée au logo d'une banque. Il avait un sac en plastique à la main. Il avait l'air d'une blague.

Il la dévorait des yeux. Rouge de confusion, éperdu, décousu, totalement effiloché, il commença à emberlificoter, à enchevêtrer et à « inachever » ses phrases. Son langage exprimait une vaste et émouvante capitulation, une cacophonie quasi musicale. M. Damian parlait avec le rythme de ceux qui savent plusieurs langues, avec un accent contre lequel venaient mourir d'autres sonorités, d'autres significations plus lointaines, plus anciennes que le français. Il luttait pour maintenir le sens hors de l'eau et tout en lui appelait au secours. Aurore essuya les propos qui lui sifflaient dans les oreilles à toute allure comme des pétards mouillés : il était si touché vraiment qu'elle soit venue, et avec des fleurs... sa nouvelle coiffure lui allait bien, les formalités n'en finissaient pas, le certificat de décès n'était pas arrivé, peut-être faudrait-il refaire un examen du cadavre, il en avait pardessus la tête des Bordelais, tous des voleurs, il en avait marre de tous ces papiers depuis l'assassinat de sa femme. Il n'avait pas pu faire la vidange de la voiture, et sa retraite allait lui être coupée de moitié, en attendant la succession... Il portait à la place de ses baskets des chaussures bateau usées.

Aurore lui serra les mains en lui souhaitant de garder courage.

Elle déposa le pot de bruyère sur la pierre grise. Elle resta là.

Ils étaient deux à tanguer au bord d'une tombe.

« Est-ce que votre femme aimait la musique ? » demanda Aurore.

Alors M. Damian, qui ne savait pas répondre à une question, énuméra tous les voyages organisés auxquels ils avaient participé ; Aurore croisait les mains devant elle, penchait un peu la tête en essayant de se concentrer sur Mme Damian. « J'aurais aimé vous parler. J'avais des choses à vous dire. Mais ce sera pour une autre fois, je le crains. »

XXIII. Retrouver Diego

Irène venait d'apprendre deux grandes nouvelles. Sa formation de relaxologue était validée par l'Apec, qui donnait son aval pour l'animation des stages. Et Patrick Pralon venait d'être placé en garde à vue. « Aurore, je vais enfin pouvoir récupérer mon fils ! La voie est libre ! » Pour un peu, elle aurait pris la taille d'Aurore et esquissé un pas de danse.

Irène évoqua pour la première fois Patrick Pralon en termes précis. Dressée devant Aurore, les yeux brillants, elle parla d'un être manipulateur, lucide, froid et insensible, habitué à triompher en écrasant les autres, un être dont l'existence était barricadée, blindée, organisée dans les moindres détails. Elle s'était beaucoup renseignée sur lui. Éleveur de chevaux, surfeur, navigateur, entrepreneur. Il avait excellé en tout. Avec son visage dessiné à la serpe, ses yeux bleus très délavés et une voix exagérément douce par moments, il avait constitué un modèle de virilité aux yeux de Diego, et malheureusement, ajoutait-elle en frottant ses mains l'une contre l'autre, elle n'avait rien vu. La vie de ses enfants restait hors d'atteinte. Elle recommençait à se lamenter et à se tordre. Puis elle se redressait. Elle se dit persuadée que ce psychopathe avait cloué au mur Mme Damian et tenu le hachoir qui lui avait tranché les mains. Elle le qualifia enfin de « barbare », de « pervers », de « tortionnaire », en crachant les mots, éberluée par son audace, tout en réclamant des yeux à Aurore son silence, et sa protection.

Elle parlait devant la grande baie vitrée. On apercevait le cerf-volant flotter devant la fenêtre. Il allait pleuvoir et le vent se levait.

« Une page se tourne, Aurore. Mais, sans vous, je ne peux rien. Vous, il vous écouterait, il vous suivra. Parce que vous êtes belle, et que vous n'avez jamais rien fait de mal, à personne, à aucune créature vivante. »

Aurore ne put s'empêcher de secouer la tête, mais Diego avait disparu depuis six mois et son cœur se serra à l'idée qu'il puisse être maltraité, comme semblait le croire sa mère. « Reclus dans cette écurie

de malheur, exploité par ce salaud ! » cria Irène.

Puis elle se mit à pleurer.

« Allez le chercher, à Mios. Allez-y demain matin, très tôt. Sans moi. Je ne réussirai qu'à le faire fuir. C'est tout ce que j'ai réussi à faire !... Aurore... sans vous, je suis perdue ! Dites-lui qu'il n'a plus rien à craindre. »

Un matin, la police l'avait retrouvé, à moitié nu, attaché à un pilier dans une église. Il sentait l'alcool. Il tenait des propos incohérents. Il avait une plaie à la tête. Il avait été battu, avec un tisonnier. À ses pieds se trouvait un crucifix en albâtre, un christ nu, et blanchâtre, un christ couleur de cadavre, les yeux bleus de froid.

Aurore frissonna. Elle se versa un verre de vin. Elle voulait boire encore un peu. Le feu n'avait pas été allumé dans la cheminée, où le bois avait l'air vraiment mort, immobile, et muet. Aurore le fixa un long moment.

En valsant avec elle sur les graviers d'une allée, dans un parc, Roland lui avait dit qu'elle était sa plus belle histoire d'amour. Grâce à elle, il n'avait jamais renoncé à l'innocence. Il la regardait avec une dévotion, une ferveur qui avaient brûlé le mal à la racine entre eux. Mais un mensonge s'était peut-être glissé dans toutes les belles phrases qu'il lui avait dites. Elle avait peut-être aimé un salaud. Elle leva les yeux vers Irène. Elle devrait peut-être lui demander son avis, un jour, quand tout serait fini.

En rentrant chez elle, elle vit le petit banc tout au bout de l'allée trembler dans les restes du soleil couchant. Elle eut envie d'aller s'y asseoir. Mais elle poussa la petite porte de La Villa, (c'est par là qu'elle entra toujours) et ouvrit son atelier. Les formes qui apparaissaient sur ses tableaux étaient si dures, comme des crânes. Elles faisaient mal.

Pourtant, son corps épousait encore le mouvement des vagues, de toute son âme, elle ressentait encore leur va-et-vient dans la poitrine.

Plus tard, dans la soirée, elle entendit, à intervalles réguliers, le cri d'une chouette effraie. Elle entra dans son lit, sous son édredon rouge, comme dans un linceul. Les rêves continuaient de ruisseler la nuit : elle perdait son sang par cette plaie qu'elle avait sur le flanc ; une flaque noire se répandait sur le sol. Roland se penchait sur elle, la couvrait de baisers, et de caresses, posait de la ouate sur la blessure et lui faisait des bandages, mais le regard d'Aurore ne quittait pas la flaque de sang qui s'agrandissait sur le sol. Puis Roland finissait par lui plaquer sa main sur la bouche, sa main de paysan (il avait de grosses mains, un peu pataudes, lui, l'homme à l'élégance sans défauts). Son visage était secoué par des rictus, des rires qui ressemblaient à des sanglots, comme ceux des hyènes, ou des corbeaux, dans les westerns.

Cette nuit-là, elle rêva encore du mince filet de sang qui coulait le long de sa bouche et s'enroulait autour de son cou comme une écharpe. Elle se réveilla et se versa un verre d'eau qu'elle but avidement, en tremblant. Mme Damian la désignait du doigt, et le visage de Jérémie, pâle comme celui d'un mort, en embuscade, la fixait avec une obstination têtue, un peu malade. Il se balançait doucement d'un pied sur l'autre, ses lèvres disaient quelque chose qu'elle ne pouvait pas comprendre. Elle continua à marcher dans son rêve, à regarder par la fenêtre.

Il avait plu pendant la nuit, sans que cela éteigne le cri de la chouette. Elle vit le brouillard, à peine posé sur l'herbe. Il épongeait les bruits et les couleurs. Elle était si proche de la disparition maintenant, si proche de réaliser l'absence de son père.

Elle appela Roland avant de se rendre à Mios. Elle lui demanda s'il savait quelque chose de précis concernant Patrick Pralon. Il garda le silence. Elle ne se laissa pourtant pas démonter, et insista, en lui disant que cela pouvait l'aider à comprendre. « Mais à comprendre quoi ? » La question laconique, tranchante, la virulence du ton laissaient percevoir une forte exaspération. Ce fut au tour d'Aurore de rester sans voix. Roland tenta de se radoucir.

« Je croyais que tu voulais la paix à La Villa... »

Ce qui se passait au Moulinet était très grave, avec l'arrestation de Patrick Pralon, qui était peut-être un violeur, un tortionnaire.

« Tu viens quand à La Villa ? Il faut que tu viennes. »

Elle avait la sensation de se jeter dans le vide en interrogeant son mari de la sorte. Roland finit par lâcher que de vieux bruits avaient couru, oui, sur ce Patrick Pralon, qu'il n'avait aucune preuve et qu'il détestait les boucs émissaires. « Tu n'as rien à voir avec tout ça, Aurore, je t'en conjure, reste en dehors... »

Il lui dit finalement, d'une voix vibrante, qu'il l'aimait, qu'il l'avait toujours aimée et que le reste n'avait pas d'importance. Il allait passer deux jours à La Villa. La police l'avait convoqué. Il arriverait le lundi en huit. Par le train de 14 h 32 et repartirait le mercredi.

XXIV. L'écurie et l'écureuil

Elle se sent très gênée, elle n'a rien à faire là. Il va l'envoyer sur les roses, se dit-elle, et il aura bien raison. Mais Irène lui a confié ce rôle d'émissaire.

Elle se retrouve entre deux bâtiments qui se font face, d'où dépasse de temps à autre la tête d'un cheval. Il est très tôt et, aux alentours, le brouillard n'a pas encore disparu. Il survit par nappes effilochées. Les branches nues des arbres impitoyablement taillés se détachent sur la blancheur nacrée, perlée, des nuages. Elle se retrouve dans la peau de Lucky Luke ou de Clint Eastwood dans *Pale Rider*. Un long manteau bleu en polyester lui bat les chevilles. Des bottines en daim gris perle. Les mains dans les poches.

Et Diego, quelque part, échoué sur la paille.

Elle s'est avancée vers cet endroit à pas de loup, vraiment. Elle a garé la voiture assez loin. Quand elle a vu que les chemins étaient praticables à pied, en restant sur les côtés. Elle a longé une clairière encore frôlée par la brume, avec l'impression de voir chaque brin d'herbe, puis une vieille grange en briques jaunes dont le toit tombait jusqu'à terre. À cet endroit, son cœur s'est mis à battre de plus en plus vite, l'obligeant, presque, à s'arrêter. Elle mit instinctivement la main sur le côté pour vérifier qu'elle n'était pas en train de saigner. Diego était en danger. Il fallait le sortir des griffes de cette famille qui l'obligeait à se taire.

C'est un écureuil qui lui indiqua le chemin. Il traversa l'allée qui séparait les bâtiments pour s'engouffrer dans l'un des derniers box. Presque une ombre. À peine distincte d'un mirage. Elle avança en redoublant de lenteur, le goût du vin encore dans la bouche, encore légèrement ivre.

Les deux bâtiments rectangulaires de l'écurie se faisaient face comme le saloon et la banque dans un western. Elle arriva près du box où l'écureuil avait filé. Il était vide. Diego était échoué comme un phoque, sur la paille, une bouteille de jus d'orange à ses côtés. Sale et

maussade. Transi de froid. Son écureuil se mit à glousser en la voyant, et sauta sur la tête du garçon, qui ne put s'empêcher de faire la grimace.

Il voulut le déposer à terre mais celui-ci s'agrippa aussitôt à ses cheveux. Diego essaya à nouveau de le détacher, en grimaçant de nouveau. Le petit animal fit bouger sa queue comme un fouet en signe de désapprobation.

Diego avait une plaie à la tête. Il avait saigné. Tout son corps semblait figé dans de la gelée. Les joues lui mangeaient les yeux.

Il détacha l'écureuil, en enlevant une à une les griffes de ses cheveux, pour prendre les petites pattes dans ses mains, puis il posa, déposa plutôt, l'animal à terre, en frappant dans ses mains pour le faire fuir. L'animal protesta vigoureusement, en gloussant plusieurs fois.

Le garçon restait silencieux. Aurore décida de s'asseoir à quelque distance. L'écureuil n'en parut pas troublé.

Aurore garda le silence, jouant avec trois brindilles, elle en mit une entre ses lèvres, et la mâchonna. Chaque geste, chaque souffle comptait. La consistance du silence entre eux était une forme de lien. Ils restèrent un long moment assis, l'écureuil faisait le trait d'union entre eux, et ils ne purent s'empêcher de sourire en l'observant fourrager dans la paille, avec des petits mouvements secs, précis, incroyablement vifs.

Diego ne bougeait toujours pas. Son pied pendait, sa cheville avait l'air tordue et sa jambe allongée semblait coupée du reste du corps. Il avait les mêmes yeux que son écureuil, incroyablement noirs et brillants. Deux gouttes de café brûlant. Il rêvait en regardant son écureuil. De son agilité perdue. Aurore essaya d'appeler l'animal en faisant des bruits avec sa bouche. Diego aussitôt claqua de la langue, et le petit animal sauta dans sa main, puis remonta en un clin d'œil sur son épaule. Il lissa ses moustaches. Diego le caressa, avec une main légère. Douce. Aurore sourit. Elle garda le silence et ferma les yeux un instant. Quand elle les ouvrit, le garçon la regardait. Alors Aurore lui dit qu'il n'avait rien à craindre.

« J'aimais pas la mère Damian. Elle tuait les écureuils. »

Aurore approuva de la tête.

« Avec ça ? »

Aurore sortit de la poche de son manteau la bille marron qu'elle avait trouvée dans le jardin.

Diego rougit. Il hocha la tête.

« Mme Damian n'aimait rien. Tout ce qui bougeait la dérangeait. Tout ce qui était libre lui rappelait qu'elle était enfermée... Je suis venue te dire que Patrick Pralon va aller en prison. »

Diego prit l'écureuil sur son ventre et le caressa. Puis il le tendit à

Aurore, pour qu'elle le caresse. Il avait une petite tache blanche sur le poitrail. Elle ne put s'empêcher de rire.

XXV. Dimanche

Elle avait aussitôt détourné les yeux mais elle l'avait vu. C'était bien lui, Roland, assis dans un restaurant d'Arcachon face à un jeune homme blond. Aurore avait reçu une décharge électrique. On était dimanche. Il était censé arriver le lendemain. « Lundi, lundi, se répétait-elle, en se cognant contre chaque mot, par le train de 14 h 32. » Et on était dimanche. On était dimanche. Elle se revoit aussitôt assise en face de lui vingt ans auparavant, les yeux baissés, hésitant à porter la fourchette à ses lèvres, incapable d'avaler quoi que ce soit, intimidée et si heureuse de lui plaire. Elle avait pris la place d'un jeune homme à l'époque, voici ce qu'elle se dit en faisant le tour du pâté de maisons. Et un jeune homme aujourd'hui prenait sa place. Ils étaient tous interchangeables. Des ombres, des disparitions en mouvement, des surfaces où ils avaient glissé. Roland devenait vieux, il était peut-être rattrapé par de vieux démons. Il lui avait dit « Lundi, par le train de 14 h 32. » On était dimanche. Dimanche. C'était aujourd'hui. Elle était venue à Arcachon sans raison, pour rôder dans les rues comme elle le faisait quelquefois, sans raison, sans raison aucune. Un dimanche. Hors saison. À Arcachon. Aurore hésita à repasser devant la vitrine du restaurant, puis se décida, elle voulait revoir Roland, se revoir avec lui au passé. Le supprimer. Mais il avait les yeux baissés, captivés par sa glace au chocolat, il avait toujours adoré le chocolat. Le jeune homme face à lui était toujours aussi prévenant, effacé et gracieux. En la gardant dans la lumière blanche, Roland avait cru, lui aussi, échapper au temps. Mais les morts étaient bien mal enterrés et les mâchoires claquaient.

La mer était furieuse et inquiétante derrière le rideau de pluie fine, et le vent avait un goût salé, amer. Aurore referma son manteau, et s'engouffra tête baissée sur la plage. Le sable était gonflé par la pluie. Toute la plage ressemblait à un gros gâteau de semoule où les pas s'enfonçaient doucement.

« Trop collée à l'océan », lui avait-il dit, la dernière fois, à Paris.

Oui ? Eh bien, il allait voir, la vague qui arrivait emporterait tout en se retirant. Elle allait tout fermer à La Villa et repartir à Paris. Elle allait revoir la foule au jardin du Luxembourg un dimanche de soleil, manger une glace du côté de Maubert en regardant Notre-Dame. Elle marcherait sous les fenêtres de la rue Lhomond tandis qu'il la croirait en train de l'attendre quelque part. Elle retrouverait sa terre natale en marchant dans les rues.

Elle sentit rouler sous ses doigts, au fond de sa poche, la petite perle de nacre qu'elle avait trouvée dans une huître, au restaurant de la plage Pereire. Il faudrait la donner à Diego avant de partir.

La vie qui avait commencé quand elle était montée à l'arrière de sa moto maintenant s'achevait. Elle n'aurait jamais su comment le lui dire, comment exprimer ce bizarre sentiment d'avoir été à lui tout en étant sans lui.

Elle a aujourd'hui le sentiment de n'être plus rien, de perdre jusqu'à sa propre absence.

En la prenant en photo, à Venise, dans ses robes si légères, il lui ordonnait à chaque fois de ne pas bouger.

La mer devient terrifiante, elle est démontée maintenant, et Aurore ose à peine la regarder. Elle fonce vers La Villa, elle se regarde marcher, elle sait que tout cela n'est qu'un film, étrange, projeté sur l'écran qu'elle tend elle-même à sa propre vie. Elle n'a jamais pensé être quelqu'un. Elle fut le monde, la mer, son père, et Jérémie, la consistance du ciel et le bruit de ses pas dans le sol spongieux, elle fut Diego et elle fut le bruit des vagues.

« Aurore j'ai fait des cannelés dans des moules en cuivre, venez les goûter, ce soir, il y aura quelques amis. » Irène avait une voix de jeune fille joyeuse, le matin au téléphone. Elle avait retrouvé son fils. Il avait accepté de déposer plainte.

« Irène, je m'en vais. »

Elle ne lui dira pas tout de suite, pas encore.

Le sable est tout frais après la pluie. Elle ne pense plus au jeune homme intimidé en face de Roland au restaurant, elle se répète seulement des phrases étranges et décousues qui la traversent comme des oiseaux affolés.

C'était aujourd'hui. Une vision qui faisait d'eux des fantômes et de leur amour un tombeau.

Roland bien sûr allait réagir, parce que les histoires insistent. Elle savait combien elle lui avait appartenu, depuis toujours, et comment, comment elle avait permis qu'il ne doute jamais, pas un seul instant de cela, comment elle avait été son unique alibi pour être ailleurs. Sans elle, toutes ses autres vies perdraient le nord, ses vérités allaient

chanceler. Il l'accuserait de tous les maux, d'être une impie, une infâme, une ingrate, une idiote.

Quand il prenait son visage entre ses mains, et qu'il la regardait, muet, il entraînait dans une sorte de flottaison, assis au bord du lit, avec un profil de chef apache, et ses yeux verts devenaient liquides, et tristes. Alors son silence donnait directement sur le ciel.

Elle avait été une éternelle apparition dans sa vie, elle le sentait dans son corps : elle *apparaissait* du fond de son attente comme une actrice qui s'éclaire quand la caméra est braquée sur elle. Elle était un souvenir, par essence. Elle était déjà un souvenir au moment d'apparaître. Elle réveillait les morts.

Il lui disait qu'il l'aimait et elle avait besoin de le croire. *Lumière*. Il ne la regardait pas pour la ramener à la vie, mais pour se souvenir d'elle dans ses rêves.

Elle était d'accord pour se tenir là, éblouie par sa propre absence, impuissante, juchée sur des épaules devant un grand paysage blanc.

Il avait été beau pour elle, totalement beau. Il avait rempli tout l'écran de sa présence.

Il avait suffi d'une ou deux secondes. Elle s'en va. Elle marche en sachant qu'elle ne reviendra plus sur ce rivage, elle ferme les yeux, il faudra passer du sable sur ses paupières, il faudra qu'elle accepte de lui fermer les yeux, enfin.

À cet homme long, dégingandé, au front bas et aux cheveux crépus, tellement silencieux, qui traversait Paris à grandes enjambées le dimanche, qui ne faisait qu'une bouchée des Champs-Élysées.

À Paris, la dernière fois, elle avait senti qu'il se faisait vieux. Ses traits étaient différents, son visage s'écroulait par moments, par endroits, les yeux prenaient parfois un air effaré. Le sourire était encore intact, mais n'empêchait pas qu'il soit gagné par une lenteur. La vieillesse allait le fendre en deux. Oui.

Elle avait donné un long repos à son père pendant tout ce temps, un repos bien mérité. Mais c'était fini.

Elle ne l'avait pas reconnu au premier abord. Le nom, la formidable stature et la ténacité de Roland pouvaient servir de rempart. Elle était bien placée pour le savoir. Mais il était trop imposant sur sa chaise de restaurant et il se tenait trop près de la vitre. Une chemise trop bleue. Trop bien coiffé, trop impeccable. Il avait l'air d'un vieux beau. D'un empereur romain, droit comme un « i ». Rassis sur sa suffisance. Un

peu boursoufflé, corseté, même. Il trônait en face de ce jeune homme trop impressionné.

Depuis combien de temps était-il ainsi ? « Nous sommes devenus ensemble ce que nous n'étions pas, mais nous ne pouvons plus le rester. » Elle répète cette phrase en boucle, en marchant le long des tuyauteries échouées sur la plage du Moulinet. On renflouait les plages avec du sable ramené du large.

Quand elle l'avait vu sur sa moto, les écharpes flottaient au vent. Il faisait soleil et les jardins étaient en fleurs. Elle avait pu remonter sur les épaules de son papa.

Elle allait lui demander de vendre La Villa.

XXVI. Place du Trocadéro

Cette sensation d'appartenir aux rues. Elle la retrouve. Son père lui aussi aimait les rues spacieuses, la belle lumière que ça faisait sur les feuilles mortes.

Sa vie vient échouer place du Trocadéro.

Les larmes qu'elle n'a jamais versées gonflent ses paupières. Elle entre dans le temps d'avant. Elle a le sentiment que son père meurt pour la première fois. Qu'il peut enfin mourir. Elle est entièrement secouée par les pleurs, une espèce de pluie va tout effacer. Même l'effacement. Elle pourra s'approcher de son père, lui fermer les yeux et lui dire enfin adieu. Elle n'ose pas car derrière cette averse de pleurs, il y a la fin de son amour pour Roland. Sa propre fin. Elle a envie de vomir tellement elle se sent secouée, elle était programmée pour ne pas faire de bruit, comme Jérémie, comme Diego, elle était de la famille des idiots.

Le premier pas était suspendu, mais c'était le seul et le dernier : elle doit refaire ce pas, le faire cette fois jusqu'au bout, sortir de l'innocence.

Elle fait comme si tout allait se calmer. Tout se calmera. Dans le calme d'Aurore, qui étonnait tant Irène, il y avait toujours le vœu d'être ensevelie avec son père, dans l'éternité. Mais à cet instant, elle recevait des coups dans les reins. Elle sortait du coma, elle en était expulsée, comme un fœtus, qui s'en va rouler sur l'esplanade.

Aurore s'avance encore.

Le sable vient mourir à ses pieds. Le sable de sa vie.

Elle voit une petite fille aux mouvements endiablés, qui court partout, qui fait des ronds, et des galipettes, et crie de joie. Elle court, elle court et fait la ronde, encore des galipettes, elle saute, puis elle dévale la rue pour aller se jeter dans les bras du vent, sous un pont, le vent qui sèche les larmes. Maintenant le ciel chargé de nuages roule vers la tour Eiffel, et l'esplanade devient de plus en plus ventée, il allait pleuvoir. Tout le monde se mettait à courir et se réfugier dans les cafés, en se mélangeant les parapluies.

Elle ressent, à cet instant, une sorte de dégoût pour ce qu'elle a été : un fruit – offert – au creux des deux mains, offert pieusement, à genoux. Cette offrande qu'elle avait portée haut, en baissant les yeux, avec un soupir très doux, elle l'avait déposée aux pieds d'un sphinx.

Le vent chargé de pluie lui ouvre la poitrine. Près de la Seine, on sentait parfois la mer. La petite fille la regarde, les genoux ramenés vers elle, la tête un peu penchée, prête à rire ; Aurore arrive maintenant en haut des escaliers. Le ciel file vers la tour Eiffel. Elle se retourne.

L'esplanade est de plus en plus grande et lisse, les touristes se sont raréfiés. Elle lit la phrase de Paul Valéry, écrite en lettres d'or au fronton du monument, une phrase dont son père lui avait énuméré les syllabes, invariablement, chaque fois qu'ils remontaient les escaliers du Trocadéro pour aller prendre le bus avenue Kléber.

Je suis sa tombe et son trésor

Je garde son secret

Je veille

Je suis seule et je traverse mon vide je le sens passer je suis au bord de l'extinction, comme une météorite qui brûle en plein vol.

Ma vie d'avant la vie. À force d'attendre, le sable se creuse. J'étais sûre qu'il reviendrait, Roland le rendait vivant. Mais c'est fini.

Elle rebrousse chemin et quitte la place du Trocadéro, comme on quitte une robe. Elle avait beaucoup aimé les robes. Elle oblique à gauche, vers Passy.

DU MÊME AUTEUR

LA TANGENTE (*roman*), Gallimard, 2009.

Amina Danton

Aurore disparaît

Elle se sentait de plus en plus légère depuis qu'elle le connaissait, et plus forte. Elle retrouvait des contours. Quand ils allaient dîner au restaurant, elle se pendait à son bras, elle le respirait, le cri des mouettes et celui des corbeaux se mélangeaient sur les quais de la Seine où les façades de l'île Saint-Louis ressemblaient aux falaises de Normandie, blanches, poreuses et crayeuses, accrochant la lumière. Le ciel était lavé par la pluie. Roland accompagnait le mouvement, très doucement. Il l'encourageait à trouver sa voie.

Quand Mme Damian est sauvagement assassinée dans une villa voisine de la sienne, Aurore est obligée de sortir de la solitude qu'elle s'était choisie et qu'elle avait rendue presque parfaite. Retirée au bord de la mer, où elle se consacre à la peinture, elle vit un grand amour, qu'elle continue de porter en elle et de protéger. Une hésitation au téléphone dans la voix de son mari, le souvenir d'une après-midi vieille de quinze ans chez Maud Nancy, les visites insistantes de sa voisine Irène B. viennent déranger le bel édifice de son intimité avec l'espace et l'infini.

Après *La tangente* (Éditions Gallimard, 2009), *Aurore disparaît* est le deuxième roman d'Amina Danton.



Éditions Mercure de France
26, rue de Condé, 75006 Paris

© *Mercure de France*, 2014.

Cette édition électronique du livre
Aurore disparaît
de Amina Danton a été réalisée le 12 mars 2014
par les [Éditions Mercure de France](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 978-2-71-523515-1 – Numéro d'édition : 263275).

Code sodis : N60932 – ISBN : 978-2-71-523516-8
Numéro d'édition : 263276